

[volume 2]

Un jeune agriculteur...

...touché par la folie
des jeux électroniques



[volume 2]

Un jeune agriculteur...

...touché par la folie
des jeux électroniques

Si, malgré nos efforts, nous n'avions pas réussi à joindre tous les auteurs ou ayants droit des textes reproduits dans ce livre, nous prions ceux-ci d'accepter nos excuses et de se mettre en rapport avec l'éditeur.

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faites sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (alinéa 1° de l'article 40). Cette reproduction ou représentation, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.

Egalement disponibles chez XM-Auteurs

Concours de nouvelles, volume 1 – La première fois

Concours de nouvelles, volume 2 – Un jeune agriculteur...

Concours de nouvelles, volume 3 – Drôle de mail !

Ces recueils sont présentés et mis en page par Didier Hallépée (X74)

*Découvrez XM-auteurs sur son site **<http://www.xm-auteurs.fr>***

*Les œuvres publiées par xm-auteurs peuvent être trouvées sur
<http://www.ebooks-edition.com>*

[volume 2]

Un jeune agriculteur...

...touché par la folie
des jeux électroniques

PRÉSENTATION

XM-Auteurs

En 2010 naissait au sein des anciens élèves de l'école Polytechnique le groupe X-Auteurs.

Au cours de ses activités, le groupe prit contact avec le groupe Mines-Auteurs, groupe rassemblant les auteurs issus des écoles des Mines.

La fusion de ces deux groupes donna naissance début 2011 au groupe X-Mines Auteurs destiné à réunir les auteurs anciens élèves de l'Ecole Polytechnique et des écoles des Mines de Paris, Saint-Etienne et Nancy, ainsi que tous ceux qui souhaiteraient en faire partie et qui seraient cooptés par les membres

Les objectifs de cette association sont :

- Aider ses membres à passer de l'intention au manuscrit, grâce à des ateliers d'écriture,
- Passer du manuscrit à l'œuvre publiable, par les moyens classiques ou par la voie électronique, grâce au comité de lecture en place,
- Diffuser les œuvres et en assurer la promotion
- Inciter les membres à écrire dans un cadre ludique et concurrentiel au travers de concours de nouvelles,
- Rencontrer des professionnels du monde littéraire, (écrivains, éditeurs, distributeurs), par des conférences sur la littérature, l'édition, notamment électronique.

En favorisant les contacts et les échanges entre les anciens élèves de grandes écoles et des universités manifestant un intérêt particulier pour l'écriture et l'édition d'ouvrages littéraires ou documentaires,

XM-Auteurs recherche aussi les œuvres écrites par des anciens élèves de ces écoles et de ces universités.

Ces objectifs ne sont pas limitatifs.

Le concours

Une des premières activités du groupe X-Auteurs fut d'organiser un concours d'écriture.

Le premier concours organisé début 2010 réunit 25 contributions. Devant ce succès, une deuxième édition fut organisée fin 2010 sous le patronage d'Erik Orsenna. Les membres de Mines-Auteurs furent invités à participer.

Avec la création d'X-Mines Auteurs, le concours continue...

Sujet et règlement

Sujet proposé par Erik Orsenna : « **un jeune agriculteur touché par la folie des jeux électroniques** ».

Nombre de signes maximum 7 500, espaces compris.

Les résultats

Les différentes contributions ont été notées dans un premier temps par les membres de l'association qui se sont proposés comme volontaires. Le choix du Lauréat final fut choisi par Erik Orsenna parmi les 6 premiers textes classés.

- 1^{er} : Contribution n°4
Un après-midi en bord de Loire - Philippe Bonnamy
- 2^{ème} : Contribution n°14
La ferme des calamités - Philippe Vincent
- 3^{ème} : Contribution n°16
Paysan Jedi - Géraldine Naja
- 4^{ème} : Contribution n°13
Pour quelques grains de blé - Pierre Cochet
- 5^{ème} : Contribution n°9
Troisième voie - Olivier Collau
- 6^{ème} : Contribution n°6
Sim Agri - Frank Lirzin

Le vainqueur sélectionné par Erik ORSENNA est Frank LIRZIN avec le texte Sim Agri

Et vous, qui auriez-vous choisi ?

Place à la lecture...

Note : Certains participants ont souhaité que leur texte ne figure pas dans ce recueil. Qu'ils soient néanmoins remerciés du plaisir qu'ils nous ont procuré en participant à notre concours amical.

Partage d'idées sur l'écriture avec Erik Orsenna

Le 18 Janvier 2011, notre association recevait Monsieur ORSENNA à la maison des X, à propos du 2^{ème} concours d'écriture dont il nous avait proposé le thème : « **un jeune agriculteur touché par la folie des jeux électroniques** »

Pourquoi ce theme ?

Rompre avec la glaise !

Erik Orsenna poursuit sa réflexion sur les matières premières. Son prochain livre portera sur le papier.

Dans le cadre de ses contacts avec le monde agricole, il a constaté que les exploitants ont un niveau scientifique, agronomique, biologique et économique remarquable. Les systèmes experts sont stupéfiants de complexité, leur efficacité ne cesse de l'étonner.

Prenant de plus en plus de distance avec la description traditionnelle du monde paysan, il lui est apparu intéressant de croiser l'agriculture et la modernité. Et de rétablir quelques vérités.

« Que serions-nous sans le secours de ce qui n'existe pas ? »

Paul Valéry

L'interpénétration entre le réel et le virtuel passionne Erik Orsenna. Son livre sur le subjonctif, inscrivait déjà une réflexion sur le mode du souhait, de l'incertain, de l'irréalité ou du rêve...

En synthèse, un trader passionné par les jeux électroniques, aurait été une image redondante ! Un agriculteur - que l'on imagine aux prises avec le réel - qui se retrouve plongé dans le virtuel, devenait un cas intéressant.

Son opinion sur les textes

Les six textes sont qualifiés de très bon niveau. Sans exception.

Les histoires sont intéressantes. Toutes.

Ce qui lui a semblé étonnant – et ceci lui donne une responsabilité très grande - est que tous sont extrêmement bien écrits ; peut-être même, un peu trop respectueusement bien écrits.

Sa recommandation

Dans l'écriture, on doit être libre autant dans l'expression que dans l'imagination.

Quelques recettes a nous communiquer ?

Méthode, rites et rythme

Sa technique est le crayon, une gomme et du papier. Puis l'épreuve est tapée par une secrétaire. Le crayon et la secrétaire poursuivent leur travail, bien souvent, sur un nombre incommunicable de versions. Pour être écrivain, il faut commencer ; mais il faut surtout continuer.

Le livre qui a eu le Goncourt (L'Exposition coloniale) a ainsi, pris 8 ans, tous les jours. Erik Orsenna se qualifie de besogneux.

L'heure est importante. Depuis l'enfance, son heure idéale est la suite de la nuit. Prolongement du rêve ou culture d'un « moment résolument égoïste » avant de démarrer « une vie normale ». Probablement, les deux.

Quel message pour les apprentis ?

La liberté et l'égoïsme.

Il n'y a aucune règle. Juste une bonne appréhension de l'amateurisme. On est amateur lorsque l'objectif d'écrire n'est pas le plus important.

Erik Orsenna mesure cette disposition par la capacité d'indifférence au reste, de cruauté, voire d'inhumanité dont on est capable pour

écrire. Lorsqu'il écrit un livre, il se qualifie de « serial killer du reste de la vie ». A l'extrême, il finit son chapitre avant d'envoyer son enfant à l'hôpital.

Et sur le fond ? L'écriture, un outil pour comprendre

Pour Erik Orsenna, le roman prend un temps long. Les essais sont plus rapides.

Une exception avec « Longtemps », un roman qui a pris relativement peu de temps du fait de son caractère autobiographique. Erik Orsenna envisage une suite sur l'amour.

En général, Erik Orsenna écrit sur un thème qu'il ne comprend pas ; ou pas complètement. C'est dire qu'il ne se trouve jamais en panne de sujets.

Par exemple, dans le cadre de « Longtemps », il ne comprenait pas qu'une femme, même mariée, puisse préférer son mari à un homme aussi exceptionnel que lui... Il a donc écrit ce livre pour tenter de répondre à cette question à laquelle, il n'a toujours pas de réponse. C'est la raison pour laquelle, il envisage le tome 2. Mais, pose-t-on la bonne question ? Et si on a la bonne question, a-t-on la bonne réponse ? Bonne question ou bonne réponse, il peut y avoir des petites combinaisons amusantes.

Quoi qu'il en soit, l'écriture n'est pas très intéressante à raconter. C'est la pratique qui est attirante. Un roman est une machine à comprendre.

Des moments pour dire

L'étape dans l'imaginaire est la plus « paresseuse ». Après, il faut écrire les chapitres...

Lorsque nous sommes dans les hypothèses, nous sommes de grands écrivains. En phase de réalisation, nous baissons de niveau... Paradoxalement, il y a une grande différence entre écrire et rédiger. Rédiger signifie que l'on sait ce qu'on veut dire. Ecrire nous amène à explorer.

Il y a un moment « délicieux » dans l'écriture d'un roman : celui où il vous échappe alors que sa construction semble établie. Les personnages sont de la pâte à modeler, qui prend vie ! Et leur vie devient autonome. Alors, commence l'histoire intime et surprenante entre l'écrivain et ses marionnettes. C'est un rendez-vous amoureux au cours duquel on ne sait pas ce qui va se passer. Ecrire devient grisant.

On ne peut être écrivain et avoir une vie normale. La vie d'écrivain est exclusive. Pour autant, Erik Orsenna n'a jamais souhaité s'abstraire de la vie normale car le monde réel est formidable et utile pour nourrir les livres. C'est la raison pour laquelle il n'aurait jamais pu être professeur de lettres. Professeur d'économie lui a permis de rester ancré avec les réalités.

Le passage douloureux de la conviction à la certitude

Enfin, au bout du chemin, il peut arriver que la certitude s'installe : l'écrivain s'imagine dans une alchimie gagnante avec son public. C'est le bon moment pour se tester auprès d'une dizaine de personnes très différentes, en général. Difficile épreuve ou le désir devient cauchemar !

Une seconde recette consiste à laisser le temps faire son œuvre. Un an, est sa moyenne de pose. A l'issue, l'écrivain sait ce qu'il a à faire.

Et, pour conclure...

La femme reste « l'avenir de l'homme »

« Jean d'Ormesson dit un truc énorme : la plus grande liberté à l'égard des honneurs, c'est de les avoir le plus tôt possible. Je rencontre très peu de gens qui soient indifférents aux honneurs.

Ego ou réalisme ? J'ai vu ma tronche à l'âge de 10 ans et je me suis dis « si tu veux plaire aux femmes, ce ne sera pas par le physique ! ». Donc, que faire ? Moyennement doué pour le sport, d'une intelligence correcte mais sans excès, il reste le métier d'écrivain ou le rapport capacités de rencontres / maigres qualités, est favorable ».

Rencontrer des gens est son focus. C'est peut-être d'un humanisme « imbécile » mais plus ça va, plus le métier de vivre le bouleverse.

CONTRIBUTION N°2

Le SimCity Des Agriculteurs

Marc Muller

1. L'héritage

Lorsque son père se suicida, Jean-Michel Raynaud avait à peine 25 ans. Ses voisins avaient découvert son corps tout raide, un soir d'automne, pendu à la charpente de la vieille maison familiale.

Jean-Michel vivait alors à Paris avec sa femme et ses deux petites filles, sans emploi après des études pourtant brillantes de Psychanalyse Anticapitaliste (filrière très demandée mais aux débouchés hélas inexistantes, hors quelques privilégiés qui se retrouvaient à leur tour à enseigner cette matière en quelque sorte auto-entretenu). La petite famille ne subsistait que grâce à l'Allocation Minimale de Dignité, qui leur donnait droit à des tickets alimentaires, un accès aux Dispensaires Révolutionnaires et un bouquet satellite de 350 chaînes de télévision.

Jean-Michel descendit en TGV à Limoge pour rencontrer l'exécuteur testamentaire de son père et régler les différentes formalités administratives. Marcel Raynaud ne laissait derrière lui qu'une minuscule exploitation agricole au bord de la faillite, quelques hectares de blé tendre, un petit pâturage à l'herbe jaunies et une douzaine de vaches fatiguées. Pourtant, Marcel Raynaud avait jadis été à la tête d'une très prospère entreprise, exploitant de vastes terres fertiles et un troupeau de vaches limousines à la belle robe acajou ; mais il avait été touché de plein fouet par la Loi Bové qui imposait le démembrement des exploitations de plus de 10 hectares et leur redistribution à des paysans andins chassés de leurs terres par le *Gran Terremoto* de l'année précédente. La loi interdisait également l'usage des engrais industriels et des engins mécaniques

afin de ne pas faire de concurrence déloyale aux nouveaux arrivants qui tenaient à conserver leurs méthodes de cultures traditionnelles au guano et au lama. Par ailleurs, comme lui expliqua sentencieusement le notaire, en vertu des dispositions du récent Décret Mélanchon, l'Etat taxait à hauteur de 75% les biens successoraux pour les confier à la gestion du parti alors au pouvoir, le PITR (Parti Institutionnel des Travailleurs Révolutionnaires). Déduction faite, il ne restait plus à Jean-Michel Raynaud, unique héritier, qu'un hectare de froment, un arpent de pâtures et 3 vaches en bout de course, parmi lesquelles Roussette, sa préférée, qu'il avait connue toute jeune encore.

Ces formalités réglées, l'humeur sombre, Jean-Michel gagna en micheline le petit village de Rouillac où vivait son père. La bourgade s'étagait tristement au flanc d'une vallée ; elle ne comptait plus pour seuls habitants que quelques vieillards abrutis de jeux télévisés, de rares familles d'agriculteurs et, l'été, une demi-dizaine de couples de retraités anglais attirés par le charme rustique des « vieilles pierres ». Après être passé au cimetière communal se recueillir sur la modeste tombe de son père, il remonta la Grand-rue jusqu'à la Place de l'Eglise sur laquelle, dominant le Monument aux Morts, se dressait la vénérable Maison Raynaud. Il contempla longuement la façade de pierre mangée par la vigne vierge, les pesants volets désormais fermés, l'imposante porte de bois noueux barreaudée de fer forgé ; il actionna dans la serrure la lourde clef aux reliefs compliqués et pénétra dans le vestibule glacial et obscur de la maison de son enfance.

Il inspira profondément. A 25 ans, il se retrouvait d'un seul coup endeillé et propriétaire de 3 vaches.

2. Jeune agriculteur

Jean-Michel appela sa femme pour la prévenir qu'il resterait quelques temps à Rouillac faire le tour de l'exploitation et voir ce qui pouvait encore être sauvé. Il s'aperçut rapidement que la situation était catastrophique : le rendement du petit champ était famélique, les outils encore autorisés par la Loi Bové (en tout et pour tout une houe, une herse et une charrue à bœuf) rouillaient tristement dans la buanderie, les vaches étaient trop efflanquées pour la boucherie et ne produisaient presque plus de lait, et le pâturage était envahi par les mauvaises herbes et les coquelicots. Pire : les dettes accumulées au cours des dernières années par son père arrivaient à échéance

les unes après les autres, et chaque jour apportait une nouvelle lettre d'un créancier l'informant de tel ou tel intérêt, agio ou pénalité de retard, qui venait encore alourdir le passif de la petite entreprise déjà grevée par les taxes, droits, redevances, patentes et autres impôts révolutionnaires.

Courageusement, Jean-Michel Raynaud entreprit malgré tout de relancer l'exploitation de son père. Après avoir arraché une à une les mauvaises herbes du pâturage, il laboura tant bien que mal le champ en attelant ses vaches à la charrue et sema à la main les derniers sacs de graines ; puis, il attendit anxieusement que l'hiver passe. Le destin sembla dans un premier temps lui sourire : la Loi Bové s'était avérée un échec cuisant, les lamas succombaient les uns après les autres à une variante foudroyante de la tremblante du mouton, et la plupart des paysans andins, habitués à vivre au-dessus de 4000 mètres d'altitudes, furent victime d'une sorte d'hyper-oxygénation qui les plongeait dans un état d'ivresse permanente. Installés en grande pompe par le Ministre de l'Agriculture et de la Révolution paysanne, ils furent peu à peu rapatriés dans la plus grande discrétion et les terres, désormais propriété de l'Etat, furent mises en jachère. Aux élections suivantes, le PIR fut battu à plate couture et le nouveau parti au pouvoir, le RIR (Rassemblement Identitaire Républicain), abrogea la Loi Bové, expulsa les derniers paysans sud-américains et remit en vente les terrains qui leur avaient été attribués.

Hélas... Pendant l'hiver, un froid glacial emporta l'une de ses vaches, Louissette, et au printemps, une rouille brune dévasta son champ de blé. Autre coup du sort : en retirant la France de l'Union Européenne, le RIR priva les agriculteurs français des généreuses subventions de la PAC ; pour couronner le tout, une enquête du nouveau Ministère de la Jeunesse et de l'Identité nationale établit que sa mère et son grand-père paternel étaient d'origine étrangère, l'assujettissant d'office au nouvel Impôt identitaire dont l'assiette était calculée au PIF (Prorata de l'Indice de Francité). Six mois après son héritage, Jean-Michel Raynaud se retrouva de nouveau endetté jusqu'au cou, au bord de la ruine, avec une vache en moins...

3. FarmerMasterPro

Le problème de fond, finalement, réalisa Jean-Michel Raynaud, c'est qu'il n'y connaissait strictement rien au métier d'agriculteur. Il

était totalement incapable de choisir convenablement ses semences parmi les centaines de marques qui inondaient le marché, de préparer convenablement la terre avant le semé, de protéger ses blés des attaques d'insectes, de champignons et autres parasites ; il était tout aussi incapable de calculer son coût de revient et d'aller négocier un bon prix de vente auprès des centrales de distribution. Faute d'avoir obtenu une récolte la première année, il en était réduit à vendre misérablement sur les petits marchés des environs les quelques bouteilles de lait péniblement tiré de ses deux vaches survivantes, à un prix qui lui permettait à peine d'acheter du foin pour ses bêtes ; lorsqu'il parvint tant bien que mal, au prix de grands sacrifices personnels, à générer de maigres bénéfices sur son lait, il commit l'erreur, un peu grisé par ce dérisoire succès, d'acheter sur Internet une nouvelle espèce de semences génétiquement modifiées, soi-disant « révolutionnaire », qui ne reçut jamais d'autorisation de mise sur le marché. Pendant ce temps là, entièrement consacré à son entreprise, il ne rentrait plus à Paris qu'un week-end sur 2, puis sur 3, puis sur 4 ; sa femme le soutint au début, puis se lassa de ses absences prolongées, le menaça de prendre un amant, puis de le quitter. Bref, il ne s'en sortait pas.

C'est alors qu'un jour, dans la brocante d'un village voisin, entre une vieille machine à coudre et une pile de Paris-Match, Jean-Michel Raynaud tomba par hasard sur un boîtier de jeu vidéo dont la pochette flashy attira son attention. On y voyait un jeune agriculteur bodybuildé au sourire *ultra-bright*, fièrement juché sur un tracteur tout droit sorti d'un film de science-fiction, au-dessus duquel était écrit en lettres vertes métallisées :

FarmMasterPro 2005

Une base-line agressive indiquait ceci :

Le SimCity Des Agriculteurs

Selon la description figurant au revers de la jaquette, le jeu permettait d'incarner un jeune agriculteur dans un monde imaginaire mais réaliste, avec un mode pour jouer en réseau sur le Web. Selon l'éditeur, FarmMasterPro était, enquête d'opinion à l'appui, « Le Jeu Vidéo Number One Des Agriculteurs Américains ».

4. SuperFarmer

De retour chez lui, Jean-Michel inséra le CD dans son Ordivision et entreprit de lire la notice. Le jeu semblait assez facile à prendre en main ; il se créa rapidement un personnage qu'il appela un peu prétentieusement SuperFarmer, et entama le niveau 1 avec une toute petite exploitation agricole, assez semblable finalement à la sienne. Au cours de ses premières heures de jeu, les résultats ne furent pas vraiment fantastiques ; il acheta par erreur des graines de blé de printemps inadaptées à son climat tempéré, négocia un prix trop bas avec les distributeurs, acheta à crédit une moissonneuse-batteuse surdimensionnée qui lui coûtait une fortune en essence et en entretien ; il passa la nuit à se débattre avec le fisc, le piétin-verse et ses fournisseurs, et finalement au petit matin, le message fatidique s'inscrivit sur son écran :

GAME OVER

Découragé, Jean-Michel resta au lit toute la journée, fumant cigarette sur cigarette. Il pensa un moment à flanquer le jeu vidéo à la poubelle mais, après quelques heures de sommeil, sans doute mû par son opiniâtreté de limousin, il ralluma son Ordivision, rechargea le jeu et se créa un nouveau personnage, SuperFarmer2.

Au cours des semaines suivantes, il passa ses jours et ses nuits sur FarmMasterPro, saturé de cigarettes et de café noir. Il retrouva sur Google Cache les archives d'anciens forums de *gamers* qu'il parcourut de long en large pour y glaner conseils et astuces (laisser quelques mauvaises herbes, repérer à la couleur de l'épi le moment propice pour la récolte, réutiliser la paille pour le fumier et le fourrage des vaches...), et même quelques *cheat mode* (« Désactiver Intempéries », « Subventions Illimitées »...) qu'il s'imposa néanmoins de ne pas utiliser. Au bout de deux semaines intensives et de multiples GAME OVER, il parvint enfin avec SuperFarmer8 à obtenir une médiocre récolte qu'il vendit à un prix raisonnable ; avec les bénéfices, il racheta quelques lopins de terres mitoyens, embaucha 2 employés au salaire minimum et se diversifia dans le colza. Hélas, une fois encore, ses choix s'avérèrent malheureux, les nouvelles terres étaient complètement épuisées, le cours du colza chuta brusquement lorsqu'une grande multinationale mit sur le marché un biocarburant à base de plancton, et son SuperFarmer8 se retrouva

de nouveau entraîné comme ses prédécesseurs dans l'engrenage infernal des impôts et des dettes.

Pendant ce temps, obnubilé par le jeu vidéo, Jean-Michel Raynaud avait complètement délaissé l'exploitation agricole de Rouillac ; deux mois à peine après l'achat de FarmMasterPro, au moment même où, par une étrange coïncidence, un nouveau GAME OVER s'affichait sur l'écran, sa deuxième vache, Lucette, mourait de dénutrition.

5. SuperFarmer15

Pourtant, à force de désastres agricoles, Jean-Michel Raynaud apprit peu à peu les rudiments du métier d'agriculteur et réussit à passer les premiers niveaux de FarmMasterPro. Lorsque par une nuit d'automne, après trois mois de jeu intensif, il termina enfin le dernier niveau avec son SuperFarmer15, il comprit qu'il était temps pour lui d'aller à la rencontre de son destin.

Jean-Michel avait eu enfin une bonne idée : se lancer dans la vente par correspondance afin de contourner le monopole des centrales de distribution et augmenter ses marges. Lorsque l'un de ses voisins mourut, il put ainsi négocier un emprunt auprès d'une coopérative agricole pour racheter la terre à sa veuve. Dans cette exploitation travaillait un fermier aguerri qui accepta de rester à son service, et dont le savoir-faire lui permit d'obtenir une bonne récolte de blé l'été suivant. Les deux terrains réunis étaient désormais suffisamment grands pour rentabiliser l'achat d'une petite moissonneuse-batteuse ; il embaucha un deuxième fermier, reconstitua son troupeau de vache et s'abonna à l'abattoir départemental. Deux ans après avoir démarré son exploitation, ses champs s'étendaient sur une dizaine d'hectares ; il possédait une vingtaine de vaches « Label Rouge », une dizaine d'employés, et un fidèle réseau d'acheteurs par Internet. Revigoré par ce succès, il regagna l'amour de sa femme et la fierté de ses deux petites filles, à qui il envoyait des lettres de plus en plus enthousiastes ; lors de ses visites encore trop rares à Paris, c'était un autre homme, père affectueux, tendre mari, amant passionné.

La troisième année pourtant, Jean-Michel Raynaud frôla à nouveau la catastrophe lorsque l'un de ses fermiers s'avéra être un sans-papier, lui valant une lourde condamnation de l'Etat. Contraint

de licencier ses employés et de revendre une partie de ses terres pour payer son amende, Jean-Michel voyait de nouveau grandir le spectre de la faillite et de la liquidation. Heureusement pour lui, au moment de mettre la clef sous la porte, il fut sauvé in-extremis par une subvention inespérée de l'Union européenne qui lui permit d'éponger ses dettes. L'année suivante fut celle de la consécration : un hiver particulièrement clément lui assura une récolte exceptionnelle et, grâce aux subventions européennes, il put investir sans risque pour agrandir, diversifier et moderniser son exploitation. Devenu le premier agriculteur de sa commune, puis de son département, puis de sa région, il fut triomphalement élu Maire, Député, Président de la Chambre des Agriculteurs, et pour finir racheta le club de football de son village dans lequel il fit venir, dans le cadre d'un transfert retentissant, l'un des avant-centres brésiliens les plus en vue du moment. Cerise sur le gâteau, il fut désigné à l'unanimité « Meilleur Jeune Agriculteur de l'Année » par le Syndicat paysan national.

6. Roussette

Trois mois après avoir acheté FarmMasterPro, la dernière vache de Jean-Michel Raynaud, Roussette, sa préférée, mourut à son tour de déshydratation. On retrouva le corps de Jean-Michel au bout d'une corde, accrochée à la même poutre à laquelle, un an plus tôt, son père s'était pendu.

Jean-Michel Raynaud laissait derrière lui à sa femme et ses deux petites filles un testament qui se résumait aux lignes suivantes :

Login : SuperFarmer15

Password : Roussette

Cheat mode : G6HZ8HC899N0JD

CONTRIBUTION N°4

Un après-midi en bord de Loire

Philippe Bonnamy

C'était à la fin d'un beau mois d'août. Cela faisait presque deux mois que nous avons joué aux grands-parents. Françoise avait besoin de repos, et moi de recul. Ces étés où se succèdent des générations de plus en plus jeunes, et où les plus âgés des petits-enfants ne viennent déjà plus, m'inspirent, après les derniers départs, une certaine mélancolie. Depuis quelques années, j'avais pris l'habitude d'essayer de la chasser en me livrant, seul ou avec quelques amis, à une activité dans laquelle je tentais de retrouver un semblant de jeunesse.

Rien que de très avouable (faut-il le regretter ?) ! Cette année-là, j'avais choisi de faire à vélo un tronçon de la piste cyclable qui longe la Loire. Deux amis, dans les mêmes dispositions, m'accompagnaient dans cette aventure, au demeurant toute relative : nos étapes étaient prudemment adaptées au rembourrage, renforcé mais encore sommaire, de nos selles et nous avions prévu de nous arrêter, chaque soir, dans des hôtels confortables et, si possible, gastronomiques. En prévision des agapes du soir, il était convenu que nous nous contenterions à la mi-journée d'un pique-nique rapide.

Les deux premiers jours, conformes à nos attentes, nous avaient comblés. Au milieu du troisième jour, faute de trouver place à l'une de quelques tables de pique-nique qui se trouvaient sur notre chemin à l'heure où nos estomacs, comme nos postérieurs, réclamaient une pause, nous avons choisi un coin de champ ombragé, un peu à l'écart. Son accès était barré par l'une de ces barrières de campagne en fil de fer barbelé qui prennent quelques secondes à ouvrir et beaucoup plus à refermer, même quand on a la chance de ne pas avoir à reconstituer le reste de la clôture en partant. Je l'ai dit : nous recherchions de l'ombre et un peu de

jeunesse. L'illégalité que nous commettions en nous installant dans ce champs interdit aiguisait nos appétits.

Nous en étions au fromage quand le bruit sourd d'une cavalcade, de l'autre côté de la haie qui nous abritait, nous figea, l'Opinel en l'air... et, dans la seconde qui suivit, déboucha un troupeau de vaches qui, à l'Opinel près, manifesta la même surprise que nous. Nous ne sommes toujours pas d'accord sur l'importance du troupeau. Il faut dire qu'assis dans l'herbe, la première chose qui s'offrait à nos regards était les pattes et Dieu sait que je trouvais, au premier coup d'œil, qu'il y en avait beaucoup. Beaucoup trop!

Il y a toujours eu un malaise entre les vaches et moi. Enfant, je n'arrivais pas à croire que des animaux de cette taille, si bêtes soient-ils, et qui ne mangeaient que des salades, ne pourraient pas imaginer un jour d'améliorer leur ordinaire d'un steak haché dont, à leur échelle et à l'époque, je devais avoir à peu près les proportions. Je ne suis pas sûr que, avec le temps, mon antipathie soit fondée sur des bases plus rationnelles, mais le fait est que je ne souscris pas une seconde à l'image d'Épinal de la bonne vache nourricière, et encore moins rigolarde. Des peaux de vache, oui ! J'en suis resté là.... Et ce spectacle d'une dizaine de bovins, nombre sur lequel nous serions le plus près de nous mettre d'accord, qui nous dévisageaient d'un regard hostile de mâcheuses de chewing-gum, me fit me dresser comme un diable de sa boîte et entamer un mouvement de fuite :

_ Ne bougez pas !

La voix, impérieuse, apportait la nouvelle rassurante d'un gardien de troupeau, que nous ne voyions pas, mais qui saurait retenir la horde. Plus courageux, prétendent-ils, mais, je soupçonne, simplement moins rapides, mes deux compagnons étaient encore accroupis. Ils se levèrent en réunissant les quelques bricoles de notre pique-nique interrompu et l'un d'eux crut poli de s'excuser :

_ Nous n'avions pas l'intention de rester. Excusez-nous, nous repartons immédiatement.

Une vache se détacha alors du troupeau. Elle s'avança de quelques pas, et, croyez-le ou pas, elle s'adressa à nous :

- _ Je vous ai dit de ne pas bouger ! Vous comprenez le français, oui ou non ?

Quand une vache, à portée de main ou presque, vous adresse la parole, et de plus sur ce ton, vous ne réfléchissez pas. La stupeur l'emporta sur les autres postures que nous aurions pu adopter avec, sans doute, un point commun: le souci de ne pas la contrarier.

Instinctivement, et en chœur, nous répondîmes

- _ Oui !

Et l'un de nous poussa la prudence à ajouter :

- _ ... Madame !

Ce qui était idiot à tous les points de vue, ne serait-ce qu'en raison des accents indéniablement mâles de la voix de – comment l'appeler ? - la vache-chef. Elle poussa d'ailleurs une sorte de gros soupir et son regard, déjà sévère, s'alourdit d'une dose de mépris supplémentaire.

Au bout, sans doute, de quelques secondes, pas davantage, mais elles nous semblèrent une éternité, elle finit par tourner la tête vers le reste du troupeau auquel elle s'adressa aussi clairement qu'à nous :

- _ Marguerite, emmène les autres au fond du pré !

« Quand la borne est franchie, il n'y a plus de limite ». Dans la confusion du moment, vous imaginez que j'avais d'autres soucis que d'essayer de me rappeler si c'était de Fenouillard ou de Camembert mais je pouvais mesurer toute la finesse de l'observation. Cet ordre donné par une vache à ses congénères, sur un ton qui n'admettait pas de réplique, ne me choquait plus. C'était, au contraire, un énorme soulagement de découvrir que, dans cette quatrième dimension où nous avons pénétré, l'autorité existait encore... et bien davantage de constater que la discipline aussi. Une bête obéissante amorça, en effet, un mouvement de repli, et les autres la suivirent. Ne restaient plus que la « chef » et nous :

_ Et vous, fichez-moi le camp !

Nous ne nous le fîmes pas dire deux fois.

_ ... et refermez la barrière derrière vous !

Ce que nous fîmes avec le plus grand soin, la vache toujours sur nos talons. Une fois en sécurité de l'autre côté, l'un de nous, curieusement, n'eut d'autre urgence que de soigner son amour propre.

_ Pour qui elle se prend cette conne ! bougonna-t-il.

La réponse ne tarda pas :

_ C'est fini, oui ? Ou vous voulez que je revienne vous chercher !

Nous enfourchâmes nos vélos et déguerpîmes sans demander notre reste. Ce n'est qu'à une prudente distance de là que nous remîmes pied à terre et tentâmes de reprendre nos esprits.

_ In vraisemblable ! Impossible ! Incroyable ! ...

Tous les qualificatifs y passèrent. L'hypothèse d'une supercherie nous aurait rassurés. Mais nous n'en décelions pas la moindre trace. Nous allâmes jusqu'à renifler les emballages des trois bricoles que nous avions grignotées pour vérifier qu'elles n'avaient pas été trafiquées. Rien n'y fit : nous n'avions pas rêvé. Nous avons, bel et bien, eu affaire à une vache... qui parlait !

Notre incompréhension, et la tension qui l'accompagnait, se libérèrent alors d'un coup, dans une hilarité incontrôlable et un chapelet de plaisanteries dont l'indigence n'avait que notre désarroi pour excuse. Même Jeanne d'Arc en fit les frais :

_ ... des voix célestes, tu parles ! C'était ses moutons qui l'envoyaient paître et elle a préféré raconter qu'ils parlaient des Anglais !

Je vous épargne le reste. En réalité, nous étions plus inquiets que ce que nous voulions bien avouer et anxieux de retrouver, au plus vite, le monde « normal ». C'est ce qui dirigea nos vélos vers la première ferme venue où, en mendiant un verre d'eau, nous

espérons surtout trouver, au moins, un café et, si possible, un remontant plus corsé:

- _ Pas un mot des vaches ! Ils nous prendraient pour des fous.

C'était une ferme sans âge, raisonnablement décrépite, dont les bâtiments se refermaient sur une cour gardée par un chien qui se leva à notre approche. Il était attaché et ne nous manifesta qu'un intérêt poli, à peine un aboiement sans conviction quand nous pénétrâmes dans la cour. Nous y avons fait quelques pas en poussant nos bécanes, quand une voix s'éleva derrière nous :

- _ Décidément, c'est une manie d'entrer chez les gens sans demander l'autorisation !

Nous nous retournâmes d'un seul mouvement. Personne ! Il n'y avait que le chien ! Une espèce de corniaud au poil jaune et ras, haut sur pattes, et la queue terminée par un plumeau inattendu. Pas l'air antipathique au demeurant mais allez savoir !

- _ ... pouvez pas demander, non ?

Aucun doute, c'était le chien qui nous interpellait ! Pétrifiés, nous en laissâmes tomber nos vélos. Pendant quelques secondes, le seul bruit fut celui d'une roue qui tournait dans le vide. Je crois qu'à cet instant, chacun comprit que nos vies étaient en jeu. Sadique, l'animal prenait son temps. Sans cesser de nous dévisager, il finit par s'asseoir sur son derrière et se gratta longuement l'oreille avant de nous interroger dans un soupir :

- _ Bon, ça va ! Qu'est-ce que vous voulez ?
Je crois que c'est moi qui, le premier, bredouilla :
- _ Y-a-t-il ...

J'allais dire « quelqu'un » mais j'eus peur de le vexer; je choisiss le qualificatif le plus neutre qui me vint à l'esprit :

- _ ... un être humain dans la ferme ?
- _ C'est quoi, un être humain ?

Là, nous avons enfin matière à discuter et je regrette encore de ne pas avoir saisi cette occasion de situer le débat sur un plan où nous nous serions sentis plus à l'aise. Je tentai bêtement :

- _ Euh ! Quelqu'un comme nous.
- _ Comme vous ?...

Il n'avait pas l'air plus impressionné que la vache, tout à l'heure.

- _ ... allez voir dans la ferme.

Sur ce, comble du mépris, il nous tourna le dos et tira sur sa chaîne pour aller lever la patte sur le mur le plus proche.

Nous traversâmes la cour, serrés en un groupe compact. Rien ne se passa en dehors d'un appel de phares d'un tracteur, garé dans l'obscurité de la grange. Nous n'étions plus à cela près et Dieu merci, l'engin, lui, nous épargna ses commentaires. Nous fîmes ensuite s'égayer bruyamment une dizaine de poules à qui, par prudence, nous adressâmes nos excuses :

- _ Pardon, Mesdemoiselles !

Au point où nous étions, autant essayer de leur faire plaisir.

La porte de la ferme était ouverte sur un vestibule sans caractère : un dallage à carreaux blanc et noir, une porte fermée de chaque côté et en face de l'entrée, un escalier en chêne. Au pied de l'escalier, une paire de bottes crottées.

- _ Entrez !

La voix venait de l'étage. Le ton était sans réplique mais il avait tout de même un je-ne-sais-quoi de plus chaleureux que ce que nous avons entendu jusque là. Nous posâmes nos vélos contre le mur et pénétrâmes dans le hall. A peine venions-nous d'y entrer qu'une sirène d'alarme nous paralysa. Je crois me souvenir que je réussis à rester debout mais une chiquenaude m'aurait renversé.

- _ Seigneur, sauvez-nous !

L'un de nous, oubliant nos plaisanteries de mécréants d'un instant plus tôt, s'était jeté à genoux. Le Seigneur n'intervint pas en personne. Mais peut-être est-ce lui qui guida la main du troisième vers le disjoncteur EdF à côté de la porte, et qui coupa le courant. La sirène s'arrêta, aussitôt remplacée par un :

_ Quel est le con qui...

En même temps apparut en haut de l'escalier un type en jean et chemise à carreaux qui dévala les marches, fendit notre groupe dans la même foulée et ré-arma le disjoncteur.

_ C'est malin ! Maintenant, il faut que je re-synchronise tout mon bordel !

C'est à ce moment-là seulement que nous pûmes découvrir à qui nous avions affaire : la trentaine, une tignasse blonde en désordre et de fines lunettes à montures dorées qui donnaient à ce jeune type un air d'intellectuel quand le reste, et surtout ses mains fortes aux ongles abîmés, dénotait sans ambiguïté un jeune agriculteur.

_ Alors, comment avez-vous trouvé mes petites farces ?

Avec cela, un beau sourire d'adolescent qui ne lui aurait pas épargné la raclée de sa vie si, même à trois, nous avions été sûrs de pouvoir la lui administrer. L'animal était costaud.

_ Montez, je vais vous montrer.

Nous le suivîmes à l'étage, dans une pièce aménagée comme une véritable salle de contrôle de centrale nucléaire. Parmi un mur d'écrans, je reconnus sur l'un d'eux le pré où paissait encore le troupeau et sur l'écran voisin une image mobile qui devait être celle que transmettait la « vache-chef ».

_ Une webcam dans une corne, et un haut-parleur dans l'autre !

_ Et le chien ?

_ Même chose : la caméra est dans la niche et le haut-parleur dans le collier. Regardez ce que je vous avais réservé, ajouta-t-il.

D'un air gourmand, il pianota sur un ordinateur, posé sur un bureau au centre de la pièce, et il nous désigna du menton un écran sur lequel nous reconnûmes la cour.

Ce que nous avions pris pour un tracteur était en réalité un char de combat, ou peut-être tout de même un tracteur déguisé en char de combat, qui sortit de la grange en arrosant la cour d'une rafale de mitrailleuse, tandis que des silhouettes en uniforme, surgissant de tel ou tel recoin, tentaient de retourner le feu. Je reconnus immédiatement l'un de ces jeux électroniques dont je venais de passer deux mois à essayer de dégoûter mes petits-enfants !

- C'est dommage, je n'avais plus le temps. D'ailleurs, il faut que je vous laisse. Je commence une partie avec ma copine dans une minute.

Voyant que nous cherchions la copine des yeux, il précisa :

- Non, elle n'est pas ici. Elle s'appelle Jean, comme dans blue-jean, et elle habite aux Etats-Unis. On se connaît depuis trois ans. Peut-être qu'on finira par se marier.
- Où habite-t-elle là-bas ?
- Je ne sais pas. Un bled perdu. De toute façon, on ne se connaît que sur le net ! précisa-t-il sans quitter son écran des yeux et comme si cette relation allait de soi. D'ailleurs la voilà ! Salut Jean ! Let's go !

Aucun de nous ne comprit quoi que ce soit aux échanges qui suivirent, par écrans interposés, ni aux borborygmes électroniques qui les accompagnaient, et encore moins aux explosions de joie qui se partageaient de part et d'autre de l'Atlantique. A ce qui sembla être une pause dans cette frénésie télématique, notre type nous souffla du coin de la bouche sans tourner la tête et sans cesser de pianoter sur son clavier :

- Si vous voulez du café, descendez à la cuisine et demandez au chat.

Nous nous passâmes de café. En quittant la cour, le « chien » nous interpella à nouveau :

- J'ai oublié de vous dire : ne donnez pas mon adresse. Je préfère être tranquille !

Nous promîmes.

Tenu par cette promesse, je ne peux pas vous en dire davantage. Simplement, si vous passez dans le coin de B.... en descendant la Loire, après Orléans, à une cinquantaine de mètres en retrait d'une certaine table de pique-nique, interrogez à tout hasard la première vache venue. Si elle ne vous répond pas, insistez et dites-lui que c'est de ma part.

CONTRIBUTION N°5

Jeux du troisième type

Guy Pignolet

Zéphyrin était un agriculteur comme les autres.

C'était un agriculteur comme bien d'autres dans cette première moitié du 21ème siècle, et sa vie bien sûr n'avait plus qu'une très lointaine ressemblance avec ce qu'avaient pu être celle de son grand-père ou la vie au quotidien des nombreuses générations d'agriculteurs et de paysans qui s'étaient succédé sur ces terres du Gâtinais, à côté de Montargis.

Zéphyrin avait grandi près du village de Souppes dans une grande ferme carrée dont l'architecture évoquait encore celle des colonisateurs romains. Alors que le grand-père parlait comme un livre d'histoire de l'époque où il conduisait les chevaux au travail par des chemins de terre, le père de Zéphyrin avait quant à lui été le premier agriculteur du village à acheter un tracteur et à mécaniser son exploitation. Zéphyrin avait appris un peu le métier avec son père et son grand-père, et beaucoup au Lycée Agricole et pendant ses études de BTS avant de prendre la succession de son père quand ce dernier avait pris sa retraite, ce qui était une première dans l'histoire de la famille. Zéphyrin avait une soeur, qui avait poursuivi ses études jusqu'à un diplôme d'ingénieur, avant de se passionner pour les avions et d'entrer chez Air France en passant par l'Ecole des Cadets pour devenir pilote de ligne. De temps en temps elle venait à Montargis pour des retrouvailles familiales, et elle faisait rêver Zéphyrin avec ses histoires de vols longs courriers dans ce qu'elle appelait le plus beau bureau du monde.

Lorsque Zéphyrin alla accompagner son grand-père vers sa dernière demeure, il avait déjà transformé la ferme ancestrale en une entreprise moderne, et les claviers d'ordinateurs faisaient partie du

matériel courant, que ce soit dans la grande pièce de séjour de la ferme où il vivait maintenant seul avec ses parents – Zéphyrin ne s'était pas marié, il n'en voyait pas la nécessité – ou dans le bureau où il faisait ses comptes et la planification des travaux, ou encore sur les tableaux de bord des énormes machines qui avaient remplacé les chevaux et les charrues de son grand-père et les moissonneuses-batteuses à l'air déjà antiques qui avaient fait la fierté de son père.

Les chevaux avaient donc disparu, ou presque, parce qu'il restait dans les bâtiments de la ferme deux beaux animaux, souvenirs d'une époque ancestrale où l'on parlait de la plus belle conquête de l'homme. Lorsque la mécanisation était arrivée, on avait gardé quelques chevaux par nostalgie, qui avaient été remplacés quand l'âge était venu. Le soir, Zéphyrin aimait se promener à cheval au milieu de la campagne, et à la fin des beaux jours d'été, admirer les flamboyants couchers du soleil, sur un fond de ciel bleu dans lequel montaient au-dessus de l'horizon les deux colonnes de vapeur de la centrale nucléaire sur les bords de la Loire.

Ses voisins et ses amis pensaient que Zéphyrin était un homme heureux.

Le bonheur et le malheur peuvent quelquefois se suivre de manière imprévisible. Les chevaux n'avaient jamais su ce que c'est d'être un animal esclave, c'étaient des amis, qui rendaient bien à Zéphyrin l'affection que celui-ci leur portait. Pourtant un jour, alors que Zéphyrin passait derrière l'une des bêtes, celle-ci lui décocha une ruade violente. Était-ce l'effet d'une piqûre de mouche, ou d'un cauchemar dans un rêve éveillé, toujours est-il que Zéphyrin poussa un hurlement tandis que les os de sa hanche se brisaient sous le choc du sabot. Cela n'aurait jamais dû se produire, mais c'est une caractéristique des accidents en général, ils ne devraient pas se produire, et pourtant, à l'improviste, ils arrivent. C'est la vie. L'ambulance du SAMU ne tarda pas à venir pour emmener Zéphyrin au Centre Hospitalier de Montargis.

L'accident était sérieux, mais les chirurgiens firent bien leur travail pour remettre les morceaux en place, et après deux semaines de soins sous surveillance médicale, Zéphyrin put rentrer chez lui avec ses plâtres pour un repos et une rééducation qui allaient devoir durer plusieurs mois, et c'est cela, quand on est agriculteur, qui était

le plus dur. Les assurances trouvèrent un gérant pour faire vivre l'exploitation pendant la durée de l'incapacité de Zéphyrin, qui lui, pour passer son temps d'immobilité forcée, se mit à explorer les possibilités de ses écrans d'ordinateurs bien au-delà de l'utilisation simplement fonctionnelle à laquelle il les avait voués jusqu'alors.

Pour la première fois de sa vie, Zéphyrin, le bon élève studieux, l'agriculteur modèle et appliqué, se mit à jouer avec l'informatique. Une seconde vie commença pour lui et pour les avatars qu'il créait dans les mondes virtuels avec une passion toute nouvelle.

La suite est le fruit du hasard et du destin. Un jour, voulant jouer au cosmonaute – pourquoi pas – et cherchant des éléments pour construire son personnage, il tomba par le plus grand des hasards comme seul Google sait en organiser, sur une citation de la poète Huguette Payet :

*O mon letchi-pays, aujourd'hui ma bataille,
De te hisser plus haut, un beau jour j'eus envie,
J'ai voulu faire de toi un letchi sidéral,
Car nul n'est, tu le sais, prophète en son pays,
Où même s'il est parfait, on le trouve banal.*

Zéphyrin connaissait les « litchis », ces délicieux fruits tropicaux qu'il trouvait quelquefois chez Casino Géant à la période de Noël, mais il s'est demandé si il n'y avait pas une faute d'orthographe, et c'est ainsi qu'il découvrit que ce que partout ailleurs on appelait « litchi » avec un « i » s'écrivait « letchi » à La Réunion, avec un « e », et que Huguette Payet faisait référence à un « letchi orbital » envoyé dans l'espace de manière symbolique depuis la petite commune de Sainte-Rose par Guy Pignolet, un ingénieur retraité. Intrigué, Zéphyrin fit quelques recherches rapides sur internet et vit qu'un Américain du nom de Freeman Dyson avait écrit sur la possibilité de faire pousser des arbres sur une comète dans le vide interplanétaire. Il vit aussi que dans les années 90, à l'occasion d'un colloque agricole organisé à Nuits-Saint-Georges par BASF, l'un des grands noms de la chimie agronomique, Guy Pignolet avait lui aussi présenté un document sur la culture des tomates en orbite, où l'énergie du soleil est présente en permanence et où des morceaux d'astéroïdes et de comètes peuvent fournir l'eau et les minéraux nécessaires à la

croissance des végétaux. Zéphyrin tenait son personnage : dans le jeu de rôle, il serait cosmonaute agricole, c'était original.



La porte des mondes

Très vite, comme on construit un puzzle, il fit dans le jeu quelques essais pour monter une entreprise où il multipliait les navettes et les fusées par les comptes en banques et où il chassait les vilains gobelins spatiaux qui venaient manger ses précieuses tomates. Toutes ces tentatives délirantes se terminaient généralement dans des sauces sanglantes d'une ampleur cosmique et dans des faillites cuisantes. Mais l'avantage des jeux informatiques, c'est qu'après un échec où l'on a envoyé son personnage vers un destin funeste, on peut faire une remise à zéro et recommencer la partie, avec tout simplement un peu plus d'expérience et d'astuce, en ayant fait pour pas cher le plein d'émotions et d'adrénaline.

Finalement, et assez rapidement d'ailleurs, je n'entrerai pas dans les détails, Zéphyrin réussit à trouver un « business model »

satisfaisant, et devint dans l'espace virtuel le tout puissant patron de TSK, « Tomato Space King », entreprise innovante et débordante d'imagination, reine de la production de tomates spatiales dans tout un coin de la galaxie. Toute virtuelle que soit l'opération, c'était une belle réussite, Zéphyrin était heureux et il s'amusait bien.

Le choc de la réalité rattrapa Zéphyrin trois mois plus tard, quand il recommençait à sortir après son accident en marchant avec l'aide de béquilles, lorsque passant devant le rayon des légumes chez Géant Casino, il eut le sentiment que les tomates le regardaient pour lui dire : « Nous sommes ton rêve – regarde comme nous sommes brillantes, nous venons de l'espace ». Ce n'était qu'une hallucination sympathique, et sur le moment cela fit rire Zéphyrin, mais cette nuit-là, il ne dormit pas, il était hanté par une pensée qui envahissait sa conscience, il se demandait, et après tout, ce jeu que j'ai imaginé, ne pourrait-il pas se jouer dans la réalité ?

Cette pensée ne le quitta plus, elle fonctionnait comme une tornade, aspirant tout l'environnement de Zéphyrin pour se renforcer chaque jour un peu plus. Zéphyrin dans sa maison carrée de la campagne gâtinaise, se disait : « Et si Bill Gates a réussi, pourquoi est-ce que je ne pourrais pas concrétiser quelque chose d'aussi fou que TSK ? Si Mark Zuckerberg a connu le succès avec quelque chose de fondamentalement aussi simple que Facebook, pourquoi pas moi avec mes tomates ? ». Pendant quelques jours, Zéphyrin mit à contribution le sens paysan des affaires qu'il avait hérité de ses parents et de ses grands parents, se posa des questions sur la sécurisation de sa démarche et la protection de ses visions, et se dit que la rapidité dans l'action était la clé d'une réussite qui pour le moment n'était qu'éventuelle.

Quand il se sentit prêt, Zéphyrin passa à l'action dans la réalité comme il l'avait fait dans le jeu. Il prit contact avec Liu Xiaobo, un Chinois ancien Prix Nobel de la Paix qui après son amnistie et sa libération avait en quelques années monté un réseau social mondial encore plus puissant, encore plus prédateur, encore plus imposant que celui créé par Mark Zuckerberg .Liu Xiaobo fut immédiatement séduit par le projet de Zéphyrin. Deux jours plus tard eut lieu la rencontre déterminante avec Richard Branson, devenu leader incontesté du transport spatial après l'engouement pour les vols spatiaux touristiques de Virgin Galactic. Les trois compères signèrent

pour la création de TSK World, en français « Espace Tomate Mondial » ou ETM.

Avec la rapidité caractérisée de l'ère Toffler, comme on l'a appelée en hommage à l'auteur du « choc du futur », trois ans plus tard, les premières tomates cultivées en orbite étaient soumises à l'approbation des autorités, et deux ans plus tard encore, les premières barquettes de tomates « grown in space » faisaient leur apparition dans les magasins d'alimentation du monde entier. Aujourd'hui les neuf dixièmes des tomates consommées sur notre planète sont d'origine spatiale, et suivant le modèle développé par Zéphyrin, de nombreux autres produits sont également cultivés dans l'espace, bénéficiant des ressources illimitées de l'énergie du soleil, avant d'être expédiés à la surface de la Terre pour y être distribués.

Zéphyrin était devenu l'un des hommes les plus riches de France, d'Europe, de la Terre.

Dès les débuts de sa fortune nouvelle, il avait commencé à racheter les terres avoisinant les siennes, modernisant et rationalisant quelques grandes parcelles au fil de ses acquisitions, ouvrant d'autres parcelles à des expérimentations bioécologiques avancées qu'il finançait de manière avisée. Et surtout, il reboisait, rendant aux chevreuils et aux sangliers des territoires immenses où une vie animale que l'on croyait en voie de disparition renaissait dans toute sa splendeur et son mystère. Zéphyrin aimait s'y promener seul, à pied ou à cheval, au soleil ou sous la lune, à respirer l'odeur de la terre et des bois, jusqu'aux limites de ce qui était devenu son empire personnel. Il sortait peu, ayant au faîte de sa gloire interplanétaire goûté aux joies et aux délices que pouvait offrir la vie mondaine. Mais quelquefois il se faisait le plaisir de participer à des spectacles de reconstitution historique, nombreux dans la région, ou tout simplement à des petites fêtes de village, à Souppes ou dans les environs de Montargis.

C'est à l'occasion d'une brocante populaire dans la rue centrale de Châtillon-Coligny que Zéphyrin fit par hasard la rencontre du célèbre écrivain Michel Houellebecq, qui de fait était son voisin à Souppes, qui lui aussi était devenu propriétaire d'immenses terrains forestiers qui avaient fini par rejoindre les limites de ceux de Zéphyrin, qui lui aussi vivait une vie calme et plutôt solitaire, ce qui

certainement expliquait qu'ils ne se soient pas rencontrés plus tôt. Michel Houellebecq s'était retiré dans le Gâtinais après être monté aux sommets de la littérature et avoir vécu un temps en Irlande. Un regard échangé devant un étal couvert de barbotines, ces petites poteries un peu mièvres qui font le bonheur des foires, quelques mots insignifiants, avaient suffi pour que naisse un sentiment de sympathie entre les deux hommes, et qu'une conversation s'engage, qu'ils découvrent qu'ils étaient voisins, et que la célébrité de l'un comme de l'autre ne les empêchait pas d'être humains. Michel Houellebecq fit ouvrir un passage dans la clôture qui séparait leurs deux propriétés, et quelques jours plus tard, c'est à cheval que Zéphyrin rendit visite à son voisin pour partager une tasse de thé et une longue conversation.

Ce fut une conversation agréable, comme à d'autres époques avaient pu en avoir Friedrich Nietzsche et Richard Strauss sur les bords du Lac de Constance. Une rencontre entre deux personnes hors du commun ayant suffisamment œuvré dans leur existence et qui avaient pris suffisamment de recul pour une vision holistique de notre monde et de son devenir au-delà des tempêtes. Une conversation entre deux hommes en train de savourer leur troisième vie.

Pour Zéphyrin, la vie était belle. Elle avait le goût d'une chanson douce.

De nouvelles rencontres philosophiques et amicales entre Zéphyrin et Michel Houellebecq auraient pu avoir lieu au fil de l'air du temps, mais malheureusement celle-ci fut la seule, car c'est quelques semaines plus tard seulement que l'écrivain fut sauvagement assassiné à son domicile dans les horribles circonstances que l'on connaît.

le 12 octobre 2010

CONTRIBUTION N°6

Sim Agri

Conte

Frank Lirzin

Il y avait dans l'une des plus belles régions de France une petite place nichée au creux de collines où poussait le blé et où paissaient les vaches. Au milieu, il y avait une petite ferme de pierre qui avait été construite il y a bien longtemps. Et dans cette petite ferme, il y avait un jeune homme, presque un garçon, aux cheveux roux plein de fougue, le visage étrangement carré, qui se dressait fier et heureux. Il s'appelait François.

« Enfin chez moi ! » Autour de lui s'étaient assoupis de vieux meubles de bois que le temps avaient vermoulu. Dehors, les champs l'entouraient : vers le Sud, un coteau recouvert de vignobles encore frigorifiés par l'hiver, vers le Nord et l'Ouest des terres retournées où poussera un blé d'or et vers l'Est des pâturages où des vaches endormies s'alanguissaient.

Le jeune homme eut une pensée émue pour ce vieux paysan mort le mois dernier de maladie. Il l'avait connu, un peu, quand il était jeune et que sa mère l'emmenait en vacances se promener dans les champs. Aujourd'hui, il avait tout ce que le vieux paysan avait possédé durant sa vie. La maison, les champs, les vignobles et les vaches. Il y avait derrière la maison une grange où se trouvaient pêle-mêle un tracteur, des machines agricoles et un trayeuse automatique. C'était le début du printemps et bientôt il pourrait planter, tailler, semer : il voyait déjà s'accumuler les tas de foin, les litres de lait et les tonneaux de vin.

Aussi loin qu'il pouvait s'en souvenir, il avait toujours rêvé d'être agriculteur. Cette vie, rude mais saine, il n'avait pu que l'imaginer,

lors des brèves vacances passées chez ses grands parents tous les quatre agriculteurs ou dans les dictionnaires pour enfant. C'était une vocation à laquelle il ne pouvait donner ni raison ni origine.

Et maintenant, tout était réel et il s'était mis à pleuvoir d'une pluie dorée. Le voilà enfin agriculteur ! Planter, semer, regarder pousser, récolter, traire. Il avait vendu tous ses maigres biens et s'était beaucoup endetté pour acheter la ferme et ses alentours. La vraie vie commençait, l'unique !

Les premiers temps furent studieux. Il avait lu beaucoup de livres, mais cela ne remplace pas l'expérience. Il écrasa quelques vignes avec son tracteur, faillit se faire marcher dessus par des vaches affolées et renversa une bombonne d'insecticide sur son champ de blé.

Il commença à recevoir des courriers des impôts, des banquiers, du ministère de l'agriculture, de la Commission européenne, de la commune, de la coopération du lait, du grand fabricant de farine départementale et des caves viticoles régionales et il n'y comprenait goutte. Il se sentait complètement perdu au milieu de ces courriers qui lui parlaient une langue étrangère. Que leur dire et que faire ?

Il se décida à rendre visite à son voisin, Nicolas, pour lui demander conseil. Celui-ci habitait à quelques kilomètres de là dans une petite ferme nichée elle-aussi au milieu d'une petite vallée. Il avait trente ans à peine mais paraissait beaucoup plus. François le connaissait pas sa mère. Il le reçut avec beaucoup d'égards et l'invita à partager son dîner. « Du fromage fait avec mon lait, du pain avec ma farine et du vin avec ma vigne ! Quoi de plus pour contenter un homme ? ».

Nicolas se prit d'affection pour François car ils se ressemblaient. Lui aussi avait débarqué dans cette petite ferme il y a cinq ans de cela sans rien y connaître ou presque. Au départ, il avait fait des études de droit et puis, ça ne lui plaisait pas, il était devenu agriculteur. « Le contact avec la terre, avec les choses, j'en avais vraiment besoin. C'est très tendance aujourd'hui de revenir aux sources. »

Ce fut la première de nombreuses soirées où ils parlèrent beaucoup d'agriculture, mais où le vin frais de Nicolas les emmenait souvent vers d'autres terrains plus épicuriens.

Un jour, Nicolas emmena François dans son bureau au milieu duquel trônait un superbe écran plat d'ordinateur. « Il faut que je te montre quelque chose ! ». Il cliqua sur une icône représentant un paysan muni d'une fourche. Une grande fenêtre s'ouvrit :

Sim Agri

« C'est une simulation ultra réaliste d'agriculture. Tu incarnes un agriculteur qui achète son premier terrain et puis tu décides de ce que tu veux planter, à quel moment, quel pesticide et quel engrais tu utilises. Il faut prendre contact avec tes clients et tes fournisseurs pour négocier les marges. Avec l'argent que tu gagnes, tu peux acheter de nouveaux terrains et cultiver de nouvelles espèces. Tu entres en concurrence avec les autres agriculteurs et tu peux même racheter leurs terrains. Quand tu deviens assez riche, tu achètes des usines d'agroalimentaires et même des magasins et des supermarchés si tu veux. Et à la fin, quand tu as tout conquis, tu a gagné !

« C'est un jeu très prenant, méfies-toi ! »

François regardait avec amusement les petits bonhommes qui évoluaient sur l'écran, conduisaient des tracteurs et récoltaient du maïs. C'était comme de petites fourmis de dessin animé avec une tête de Playmobil, qui courraient derrière l'écran. « C'est amusant, non ? Et on peut jouer en réseau. Je te le passe si tu veux. Et puis, ça t'apprendra plein de choses sur l'agriculture ».

C'est tout heureux que François rentra chez lui ce soir-là pour installer son nouveau jeu. Quelques minutes à peine lui suffirent pour se retrouver à son tour devant le logo scintillant de SIM AGRI. Il se sentait comme un gamin : il prit pour pseudonyme « Salocin », se dessina le nez pointu et le menton carré, les cheveux rouges et les oreilles grandes ouvertes. Le voilà à explorer les collines virtuelles et les champs de pixel pour y trouver la meilleure place : un petit coin d'ombre au creux d'une dépression. Idéal pour le blé, la vigne et les

vaches. Il construisit sa première ferme, acheta ses premiers engins, et toute cette activité virtuelle l'amena aux premières lueurs de l'aube. Il s'endormit, les yeux rouges, et l'esprit tout enfumé encore par ses longues heures de jeu.

Le lendemain, il planta ses premières graines. Les réelles. Ses muscles lui tiraient à force de manœuvrer le lourd tracteur et son esprit se déroba, encore étourdi par la nuit blanche. Le soleil pesait lourd et l'air sentait la nature : il se laissa aller aux cahots du terrain et à cette torpeur qui le prenait. Il but beaucoup et l'eau lui parut de l'or tant il avait soif. Jamais il ne s'était senti plus fatigué, mais non plus si satisfait. Chaque parcelle de son corps exprimait cette fierté que l'on tire du travail bien fait.

Il se regarda dans le miroir. « Me voilà un vrai agriculteur ! Enfin ! ». Il se voyait tel qu'il avait toujours voulu être et le rêve qu'il faisait étant enfant s'était enfin réalisé. Il voyait devant lui le monsieur à la sueur perlant que l'enfant admirait jadis. La fatigue, le manque de sommeil, la chaleur, tout lui donnait l'impression d'être encore dans le rêve qu'il faisait autrefois.

Les semaines passèrent. Il continua à planter, à creuser, à tailler, à traire, et Nicolas l'aidait en tout. Il lui donnait des conseils, lui refilait les tuyaux et lui prêtait les choses qui lui manquaient. Les premières pousses de blé apparurent, les vaches étaient belles et grasses, les vignes donnaient des signes de renaissance.

Dans SIM AGRI aussi, auquel François jouait presque tous les soirs tant le jeu le passionnait, les blés blondissaient et les vaches paissaient. L'avantage était que le temps y passait plus vite et il s'y était déjà écoulé trois ans. Son double, Salocin, avait déjà accumulé un sacré magot en revendant son blé, son vin et son lait, et il avait pu acheter un meilleur tracteur, et même de nouvelles terres sur lesquelles il avait planté du maïs.

L'été approchait à grands pas quand survint un étrange événement. C'était un soir de juin, il faisait bon et François s'endormait devant sa télévision, quand quelqu'un frappa à la porte. Jamais personne n'était venu à cette heure. Surpris, un peu inquiet même, François alla ouvrir : devant lui, un étrange personnage à la mâchoire carrée et aux cheveux roux. « Bonsoir François, je suis

Salocin, votre voisin. Je passais dans le coin et me suis dit que je pourrais venir vous dire bonjour. Nous ne nous sommes pas encore vus, je crois, mais tout le monde parle de vous au village ! ». Ne sachant que dire, François fit rentrer son mystérieux invité et lui servit une tasse de thé. Ils parlèrent de tout et de n'importe quoi. L'étrange rouquin s'intéressait particulièrement à la qualité du vin ou à la santé des vaches, comme un acheteur venu jaugé l'objet de ses envies, mais il ne dévoila rien de ses possibles ambitions et s'en alla aussi secrètement qu'il était arrivé.

Ce n'est que tard dans la nuit que François remarqua qu'il ressemblait très exactement à son double de SIM AGRI. Même tête carrée de Playmobil, mêmes cheveux rouges. Et il avait le même nom. « Ce n'est pas possible, c'est une blague, ou un mauvais rêve ». Et il tenta en vain de se rendormir.

Il en parla à Nicolas, qui n'avait jamais entendu parler d'un « Salocin » du village. « Peut-être un rôdeur ? Ou quelqu'un envoyé par un grand groupe ? ». Chacun espéra qu'avec le temps cet inquiétant présage finirait par s'estomper des mémoires.

Mais tout ce bonheur tourna au drame. Avec l'été vint le temps des promesses déçues. Il se mit à pleuvoir comme jamais : toute la récolte moisit ; la vigne attrapa une maladie qui aigrit les grains ; et les quotas laitiers firent chuter le prix du lait bien en dessous du prix de revient. Il fallut vendre à perte ou ne rien vendre. Catastrophe, car les créanciers comme des vautours rôdaient. François se trouva réduit à boire son vin aigre et à manger du pain de mauvaise farine.

Seule échappatoire, SIM AGRI, où tout lui souriait. Il venait de racheter trois nouvelles fermes pour diversifier sa production, d'investir dans une usine de fabrication de fromages et d'embaucher une dizaine d'ouvriers. Les prix laitiers étaient au plus haut et les récoltes luxueuses, c'était Byzance ! Une jouissance illusoire pour junky virtuel.

L'automne fut pire encore. Saison des déprimes. Tant de lettres de créanciers tombaient que notre héros n'avait plus les timbres pour leur répondre. Un huissier vint même estimer ses biens, « des clopinettes, c'est vieux tout ça, ça ne vaut rien que le prix de la ferraille et des pierres. ». Paniqué, François fit le bilan : dans le

meilleur des cas, des récoltes miraculeuses pendant dix ans pour revenir à flottaison. Son avenir, c'était un orage gros et noir à l'horizon.

Ne manqua pas de le frapper une dépression nerveuse qui absorba toutes ses forces : l'hiver venu, il vécut reclus. SIM AGRI resta son seul contact avec l'extérieur : chatter, faire du commerce virtuel et échanger avec des avatars, c'était sa société. Totalement fou de ce jeu, il y devint le meilleur joueur, possédant tout ce que ce monde virtuel comptait. Tout sauf, une petite ferme qui lui résistait.

C'est à cette époque-là que François reçut des propositions d'un gros propriétaire terrien pour racheter son exploitation. Cela aurait été si simple. Tous ses rêves d'enfant, pfuit, envolés comme un ballon percé, et quoi ? Il garderait de toutes façons de telles amonts de dettes que tout avenir ne pouvait être qu'un néant absolument vide, une très lente mort. Refusant le déshonneur et la destruction de son âme, il refusa, et dut subir de fortes pressions. Il se vit fermer la porte des acheteurs en gros, des rumeurs coururent sur son compte. Il finit par en perdre la santé et à vivre avec un mal de crâne permanent sur lequel les médecins ne pouvait mettre un nom. Il errait chez lui, comateux, entre deux mondes.

Ses seules forces, il les consacrait à SIM AGRI, son remède. Là, il revivait. Là, il était un grand agriculteur, comme il aurait dû l'être. Là, il était libre et tout sourire, la petite ferme de ses débuts était devenue sa résidence secondaire, toute pleine de souvenirs et de pittoresque. Il ne manquait pour parfaire son bonheur que cette irréductible ferme : il tenta tout pour faire céder son propriétaire. Tout, sans état d'âme. Plus il s'acharnait là à racheter cette ultime ferme, plus il s'échinait à protéger la sienne dans la réalité, comme un serpent se mordant une queue virtuelle.

Au milieu de l'hiver, on le voyait passer comme une ombre, épuisé physiquement, moralement, et l'esprit complètement absorbé par son jeu vidéo. Il ne dormait plus, et rêvait qu'il était dans le jeu. Réalité et virtualité se mêlaient dans sa conscience confuse. A quoi bon tout cela ? Un peu plus tôt, il avait appris qu'un agriculteur du village s'était suicidé, et depuis, l'idée du suicide ne le quittait plus. Elle rôdait sous son crâne comme un grillon dans une boîte. Fuir, partir, quitter ce monde, mettre fin à ces souffrances, renoncer à l'échec. Il effacerait tout, et pourrait recommencer. Suicide, suicide,

tout son cœur était tendu vers ces deux idées : gagner le jeu, quitter ce monde. Idées qui se mêlaient en un tourbillon infernal entraînant ses neurones.

Un jour, il prit une corde et se rendit dans l'établi. Il fit la coulisser autour d'une poutre, la passa à son cou et monta sur un petit tabouret. « Est-ce possible ? Est-ce réel ? ». Il était figé comme une statue. Soudain, il entendit le téléphone, et le répondeur, la voix de Nicolas. « Je me suis suicidé. J'ai quitté SIM AGRI. Il y a un type qui s'acharnait à vouloir m'acheter ma ferme. Je ne comprends pas pourquoi, j'en ai eu marre, j'ai quitté le jeu. » François se raidit, il avait donc gagné le jeu ! Il prit la corde dans la main pour la retirer quand surgit une ombre devant lui.

Le même homme au visage de Playmobil, qui s'était fait appelé Salocin, se tenait devant lui. Un sourire sardonique faisait briller ses yeux. Il avança en flottant. « Game over » Et poussa le tabouret. Qui bascula.

CONTRIBUTION N°7

Farms

Ariane Chazel

Il devait agir vite ; son patrimoine – composé d'un corps de ferme, de hangars de volume important, de quelques champs et de têtes de bétail - et son compte bancaire lui permettait un emprunt significatif, il emprunta donc – agressivement. Ce prêt devait changer le cours de son destin, pas fameux à ce stade. Il voulait acquérir les terres à l'ouest et au nord-ouest de sa ferme - celles qui s'étendaient entre chez lui et chez son voisin le plus proche. Il préempta les champs et souhaita déplacer immédiatement des têtes de bétail. Mais il ne le put pas. Les bêtes étaient trop jeunes - on ne pouvait pas encore les séparer des mères - ce qui était prévisible puisqu'il avait démarré l'élevage trop peu de temps auparavant. Une inquiétude : s'il n'occupait pas les terres dans l'année à venir, elles tomberaient en jachère et le coût pour réintroduire des animaux deviendrait excessif. Autre souci, leur valeur baisserait et la banque lui redemanderait des garanties, qu'il n'avait pas bien sûr. Il tapa nerveusement du pied sur le sol puis décida faute de mieux de sélectionner les bêtes les plus âgées des troupeaux et de les répartir – disperser ? - sur les nouvelles terres. En espérant qu'elles supporteraient. On verrait.

Le froid était tombé, il sortait des murs. La nuit l'épaississait. L'homme devait maintenant allumer le poêle, faire du feu, nourrir les ânes. L'hiver durerait. La mère rentra dans la salle d'un pas inégal et un peu traînant. Vieille, elle semblait l'être plus encore que tout à l'heure. Le lourd effort à vider les seaux des ânes l'avait courbée. Elle tourna sa face mécaniquement vers son fils en semblant s'excuser. Comme si regretter servait à quelque chose – pensait-il régulièrement, lassé. Ils vivaient seuls.

Cette fois, l'homme n'avait pas remarqué que la mère était rentrée et que les corvées étaient faites. Le voisin se développait à toute vitesse, ses vaches commençaient à mettre bas, il construisait des hangars et vendait au marché – très bien – sa production de lait. L'homme devait réfléchir vite. Il choisit d'évaluer l'état des récoltes à venir et poussa un petit cri. Le voisin l'avait pris de vitesse ; il venait d'acquérir toutes les terres à l'ouest de la ferme. Toutes. Avant que la banque ait eu le temps d'examiner sa demande de prêt. Ah ! Il était piégé. Il posa, écrasa la main, les deux mains sur la table. Il ne s'en sortait pas ; hier, la maladie du bétail, toujours latente d'ailleurs ; aujourd'hui, l'impossibilité à investir ; que serait demain ? La poisse lui collait aux habits, aux membres ; ses yeux fatigués, son corps pesaient. Un violent mal de tête lui prit la nuque comme une gifle. Il ferma les yeux. Quelques secondes passèrent dans l'immobilité et le silence. Puis doucement, un sourire – difficile à qualifier, peu amène, méchant peut-être – s'empara de son visage. Il commença à transférer ses bêtes malades dans les champs du nord - qui jouxtaient aussi les terres de *Dingofarmer*. Il les déplaçait une à une avec une application butée. Bientôt, c'était fait. Il attendait la suite en tournant sa cuillère dans son assiette.

Les ânes coûtaient, disait la mère. La montagne gelée n'était pas plus capable de nourrir les ânes que de les nourrir eux, humains. Les chambres d'hôtes au moins ne leur coûtaient rien ; elles ne mangeaient pas. Idiotie, pensait-il, en silence – il ne quittait pas l'écran des yeux - les chambres leur coûtaient de la peine l'été quand touristes et marcheurs venaient les envahir et bouffer leur potager. (Il était mauvais ; le potager donnait trop l'été).

Bientôt les troupeaux de *DingoFarmer* seraient décimés - pour une très large partie, estima-t-il - il comptait sur la concentration des bêtes dans la zone humide pour voir repartir la maladie. L'homme aimait cela et riait sans bruit ; la sauce coulait de son menton. Un message apparut sur l'écran « On se met ensemble ? ». Il hoqueta.

C'était consternant. Jamais. Comment l'autre osait-il après ces semaines de confrontations ? Qu'il crève. Il grinça des mâchoires et commença à taper au clavier un « non » - qu'il voulut lourd et définitif et gratuit - mais il suspendit son geste avant de valider. Il venait d'entrevoir, de sentir quelque chose, une présence. Il cligna des yeux et se rapprocha de l'écran. Il était entouré d'une exploitation, d'une

gigantesque exploitation – *DingoFarmer* aussi – qui s’étendait largement, et qui faisait trois quatre, non plus de cinq fois sa taille. Il parcourait la carte avec sa souris... Comment ne l’avait pas vu avant ? Elle était capable, par son étendue et par sa puissance - en hangars, en terres, en têtes de bétail - de l’absorber... très rapidement. Il ne bougeait plus. Il n’avait effectivement aucune chance, plus aucune... hormis - peut-être - celle de s’allier. Sa main avait repris de la hauteur, ne touchait plus la souris et restait immobile.

Soudainement, l’écran devint sombre et le message habituel apparut qui le remerciait de participer à *Farms* un jeu multi-joueurs en ligne du site *YoungAgriweb* et lui donnait rendez-vous au lendemain dix-sept heures pour la vingt-deuxième séance de la partie.

Le lendemain, à l’heure exacte, dans la salle à manger chaude, l’ordinateur était allumé, il se brancha sur sa session à l’heure précise où le jeu reprenait. Comme à l’accoutumée, *YoungAgriweb* lui souhaita la bienvenue - lui répétant que le gagnant du jeu se verrait proposer une semaine de vacances, toutes les tâches de son exploitation prises en charge. Pendant la journée, il avait patiemment mesuré et compris les enjeux. La proposition de *Dingofarmer* réapparut à l’écran. « On se met ensemble ? ». C’était incongru, puisque le jeu était individuel. Mais Sébastien savait ce que cela signifiait et ce qu’il voulait. « Tu veux quoi ? ». Les règles du jeu de *Farms* autorisaient qu’on se parle à l’aide de messages confidentiels. « Je te vends tout pour 1 *Farmeuro*, on discute, tu joues, on partage après ». Sébastien s’attendait à cela. « Okay. Qui es-tu ? ». Les montagnes au loin brillaient légèrement avec les dernières lueurs du soleil. Ses yeux aussi. Il était si jeune que l’espoir et la curiosité suffisaient à éclairer son visage.

Il proposa à son nouveau partenaire la fusion-absorption d’une des propriétés par l’autre, un procédé plus rapide et par là mieux à même de répondre aux assauts d’un tiers. L’autre accepta et son nom apparut à l’écran « Héloïse ».

Il jouait maintenant pour tous les deux. Elle suivait tout de sa session propre, elle lui proposait des actions, il les discutait puis les mettait en œuvre pour eux deux. Il commença très vite par circonscrire ses bêtes malades dans un pré au sud. Elle n’avait pas

vraiment compris ce qu'il avait voulu entreprendre ; il s'en félicita intérieurement et son corps se détendit. Plusieurs minutes – dizaines de minutes - plus tard, ils avaient trouvé un rythme. Héloïse avait indéniablement des idées originales et une vision qu'il n'avait pas. Lui était peut-être plus réfléchi et en même temps plus décidé. Il trouva du plaisir à jouer avec elle. Luce, la mère de Sébastien, qui était rentrée après avoir nourri les ânes, venait d'allumer le feu sous la soupe et les châtaignes commençaient de griller dans la cheminée. Sur le vieux Limoges – restes d'une vie qui avait fini dans les années 60 – brillaient des couverts hétéroclites.

Héloïse et Sébastien auraient tout perdu tout à l'heure, avant que la session ait expiré. Leur fusion électronique ne leur aurait finalement pas donné beaucoup de répit face aux plus gros et plus experts. Quand, ce soir-là, Sébastien éteint l'ordinateur, il souriait cependant et sourit à Luce. Il n'avait pas gagné de vacances mais il avait l'adresse d'Héloïse. Et *YoungAgriWeb* compterait dans ses statistiques leur rencontre.

CONTRIBUTION N°8

Fenêtre sur le monde

Xavier Molin

Il avait la tête lourde et vaporeuse des lendemains de fête. Les yeux mi-clos, Francis sentait le monde retrouver lentement sa consistance et les meubles reprendre leur place dans l'atmosphère moite et renfermée de la chambre. La couette jetée au bas du lit, il s'accouda à la fenêtre et, l'ouvrant grand, laissa entrer à pleins flots l'air vivifiant des premières gelées. Le soleil était déjà levé, mais le fond de l'air conservait sa fraîcheur et mordait la peau nue. Lavé par cette pureté matinale, Francis s'attardait quelques instants à contempler cette terre qu'il sentait sienne. Les champs avaient produit abondamment cette année et, enfin débarrassés de leur lourde semence, ils pouvaient se reposer dans l'attente d'un nouveau printemps. La terre respirait et fumait en délicates volutes et Francis éprouvait le lien profond et indéfinissable qui unissait sa respiration à la sienne. Les légumes et les céréales qui germaient d'année en année dans les profondeurs de cette terre grasse et bien nourrie, ne tiraient pas seulement leur vie des racines qui drainaient le sol, mais bien aussi du coeur et des mains de leur jeune agriculteur. Francis le savait, il le sentait. Il pouvait aussi voir quelques vaches, au loin. Il faudrait bientôt les rentrer à l'étable, mais il voulait attendre encore un peu pour leur permettre de profiter des derniers jours de soleil dans les champs avant le long hivernage. Il connaissait ses bêtes. Il les avait vu naître et grandir. Dans bien des cas, il avait lui-même aidé la mère à mettre bas. Il savait le nom de chacune d'elles, des revêches comme des soumises ou des espiègles mais, contrairement à son père, Francis préférait le travail de la terre à l'élevage. Il aimait à sentir la terre s'ouvrir au passage de la lame, la dégager de son fruit, palper les légumes et laisser fuir entre ses doigts les grains de blé dorés... Bien sûr, il y avait les machines, leur bruit et les incessantes avaries mécaniques, mais cela aussi plaisait à Francis qui trônait sur

son siège d'acier. A la fois très proche de sa terre, et pourtant, dans un perpétuel conflit avec elle, il la poussait à vivre et à produire.

La solitude se faisait parfois pesante dans cette campagne loin du monde et des bruits de la ville. Depuis le décès accidentel de ses parents, deux ans auparavant, Francis sentait le poids du silence et du vide qui s'installait les jours de mauvais temps. Mais il aimait cette terre et sa proximité rassurante, presque maternelle et pour rien au monde, il n'aurait voulu la quitter. Il savait pourtant qu'elle l'éloignait des amis qu'il aurait pu avoir en ville, et cela lui pesait.

L'hiver approchait et Francis craignait de devoir le vivre comme l'année précédente, soumis à la solitude, à l'ennui et à l'interminable ressassement du passé. Sa seule passion était sa terre et ses bêtes. Mais parfois, même ce travail se faisait lourd et il sentait le besoin d'oublier un peu, de ne penser à rien, et de s'immerger le temps d'une soirée dans un univers féérique fait de pouvoir, d'héroïsme, de tactiques... mais où les émotions n'avaient plus cours. Devant son écran, Francis ne voyait pas s'écouler le temps et n'était pas tenté de penser. Le monde autour de lui perdait alors sa consistance, et lui, s'immergeait dans cet univers simple et sans questions qui le prenait tout entier. Il n'était plus lui-même, sans pour autant être réellement un autre. Il laissait simplement sa conscience se dissoudre dans le jeu alors que ses yeux balayaient avec insistance l'écran et que ses mains, par petits mouvements précis et répétés, s'agitaient sur la souris et le clavier. Ce vis-à-vis exclusif vidait Francis de sa substance, et le déchargeait durant quelques heures d'une vie trop lourde à porter.

Cet hiver comme les précédents, il occupa ses journées aux travaux de la ferme où l'ouvrage ne manquait pas avec les outils à entretenir et réparer, les comptes à mettre à jour, et les démarches administratives à régler... Il dut aussi s'occuper des bêtes, réparer le grenier à foin qui menaçait de s'écrouler. Mais, le soir arrivant, fourbu, il ne s'asseyait plus en face du mur devant la soupe, la tranche de pain et la bouteille de rouge à regarder s'écouler le vide. Désormais, il retrouvait ce nouvel univers, peuplé d'hommes et de créatures inconnues. Il menait là une seconde journée, complètement différente de la première, mais tout aussi palpitante, et là, il n'était plus seul.

Les travaux des champs avancèrent facilement grâce au temps assez doux de ce début d'hiver. Ainsi, Francis n'eut pas de remords à se laisser entraîner dans quelque partie un peu longue le soir. Organisé et méthodique devant l'écran comme dans ses travaux, Francis aimait à voir se dérouler le fil qu'il avait minutieusement agencé. Bien préparés, les travaux de la grange étaient rondement menés et il pensait pouvoir les terminer mi-janvier. Il aurait aussi aimé réparer quelques chemins qui menaient aux champs et avaient souffert des pluies abondantes de l'automne, mais il préféra attendre les beaux jours quand le travail serait plus facile et plus rapide.

Bien sûr, les difficultés aussi avaient leur part et il lui fallut parfois accepter l'échec non seulement dans le jeu, mais aussi dans sa vie d'agriculteur. Ainsi, il venait de perdre sa vache préférée, Chloé, qui avait dû être abattue faute de soins prodigués à temps. Cette épreuve fut lourde à porter mais Francis savait que toute partie peut être recommencée pour être finalement gagnée. Alors, il réessayerait, mieux préparé la prochaine fois. Mais pour l'instant, il se sentait las et voulait laisser pour un temps sa ferme comme on laisse un jeu pour en essayer un autre, avant de revenir plus tard au premier. Il n'avait plus le courage de s'engager dans des travaux longs et éprouvants. Fatigué, il s'asseyait devant l'ordinateur pour oublier le temps qui passe. Se lever, sortir dans le froid pour patauger dans la neige et la boue devenaient de lourdes épreuves pour lesquelles Francis ne parvenait plus à rassembler l'énergie suffisante. Il attendait le printemps et le retour de la vie pour y puiser de nouvelles forces et recommencer sa vie aux champs. En attendant, il se laissait glisser dans une douce torpeur et tentait d'y oublier les devoirs de sa vie.

Malgré son isolement, il eut aussi eu quelques invitations d'amis pour partager un repas ou une soirée et l'arracher à sa solitude. Mais parfois, la pression du jeu devenait trop forte et Francis laissait passer l'heure pour n'émerger que bien plus tard. Confus, il pouvait alors prétexter quelque fièvre due à la saison avant de retrouver sa partie.

Cette vie parallèle le happait. Être sans corps, sans avenir ni passé ; devenu pure fiction à lui-même, il s'imbriquait dans le jeu tel une clef dans la serrure. Parfaitement ajusté à l'obscurité de ce nouveau pays, son esprit adhérait à ses moindres reliefs. Le courage,

la motivation ou l'action lui étaient insufflés par l'univers lui-même, et tandis qu'un corps rivé à la machine se réduisait à deux yeux écarquillés et deux mains fébriles sur un clavier, un autre corps, lui, vivant et énergique apparaissait de l'autre côté de l'écran.

L'hiver avançait et la nature imperturbable suivait son cours. Insensible à l'état des hommes, à leur peine, à leur bonheur comme à leur ennui, le temps, dans sa marche souveraine se déroulait sur le monde. Lié à son ordinateur, les fenêtres de son univers refermées soigneusement, Francis se laissait dériver avec indifférence sur le long fil du temps. Son temps à lui était tout autre, il s'accélérait, ralentissait, s'arrêtait, repartait en arrière, et recommençait au gré des étapes du jeu.

Pourtant, un matin, les yeux encore sur l'écran, Francis sentit le soleil effleurer ses épaules et lui rappeler que dehors, le temps de l'hiver vivait ses derniers jours. Délaissant quelques instants la partie, il s'accouda à la fenêtre et regarda les champs qui se réchauffaient sous les premiers rayons du printemps. La nature s'éveillait de son lourd sommeil et dans les profondeurs de la terre, la fleur commençait à germer. La fenêtre entrouverte, Francis put sentir à même sa peau, le combat encore incertain entre l'air froid et vif de l'hiver et la caresse des jeunes rayons du soleil. La terre appelait le soc et déjà dans l'étable, les vaches manifestaient leur impatience à retrouver les champs. Mais les champs demeuraient vides et les yeux des vaches ne brillaient plus de la lueur de jadis. La terre elle-même était devenue comme une substance qui a perdu sa signification et flotte entre la réalité et le néant, se refusant à disparaître. Alors Francis referma la fenêtre et laissa un monde vide et veule pour retrouver sa place dans son autre univers. Une nouvelle vie l'appelait.

CONTRIBUTION N°9

Troisième voie

Olivier Collau

Francine exulte. Il est six heures du matin, elle vient de se réveiller, et durant la nuit elle a gagné un peu plus de vingt millions de dollars. Elle consulte le marché asiatique, passe quelques ordres, puis met son écran en veille. Elle ouvre la fenêtre de sa chambre, l'air glacial du petit matin pénètre dans la pièce et fouette son visage. Il fait encore nuit, la campagne environnante est silencieuse. C'est le moment de la journée qu'elle préfère. Francine sourit. Les affaires de la nuit sont de bon augure car aujourd'hui est une journée capitale : Francine va tenter d'acheter le Honduras. C'est la première fois qu'elle va lancer une OPA sur un pays entier. Comme lui a toujours conseillé son père, *il faut démarrer petit*. Et le Honduras, ce n'est pas le Brésil ou l'Argentine.

Francine n'a pas l'intention de réellement se payer un pays d'Amérique centrale. Non, cette OPA va se faire dans le cadre de *Third Life*, le célèbre jeu virtuel. Surfant sur le succès de *Second Life*, les créateurs de *Third Life* ont eu l'idée d'aller plus loin : pourquoi le monde virtuel ne serait pas le clone du monde réel ? Pourquoi ne pas se servir de nos propres personnalités plutôt que d'impersonnels avatars ? *Third Life* offre ainsi la possibilité aux participants d'évoluer dans une copie exacte du monde actuel et de s'y inventer une nouvelle vie. La force de *Third Life* est de donner l'illusion que le monde virtuel et le monde réel sont identiques, au point de les confondre. Chacun a une chance dans *Third Life* d'habiter Beverly Hills, de devenir le nouveau Zidane ou de s'acheter une Ferrari, plus vraie que nature. L'interface financière est aussi simple que machiavélique : chacun est libre de gagner et de dépenser de l'argent, via son propre compte bancaire. Pas de monnaie factice, le dollar est roi. Le succès du jeu fut colossal dès son lancement, les

adeptes se sont très vite comptés par millions, partout dans le monde.

Francine fut immédiatement fascinée. Pourtant rien ne la prédestinait à devenir la magna d'un monde virtuel. Fille d'agriculteurs à Azincourt, dans le Pas-de-Calais, elle reprit l'exploitation familiale à la mort de ses parents, ne trouvant pas de réponse à la question : que pourrais-je faire d'autre ? Elle pérennisa donc les cultures d'endives, fleuron de la famille depuis de nombreuses générations, mais se permit de diversifier son activité en se lançant dans l'élevage de veaux et de génisses. Pour varier un peu les plaisirs, et tâcher de tuer la monotonie.

Francine se morfondait dans son quotidien quand, voici deux ans, dans la salle d'attente de son gynécologue, elle tomba sur un article de Paris-Match intitulé « La Révolution *Third Life* : trouvez votre troisième voie ». Son sang ne fit qu'un tour, et en rentrant chez elle Francine alluma immédiatement son vieil ordinateur dont miraculeusement la connexion internet fonctionnait encore. Armée de beaucoup de patience, elle réussit à accéder au site surchargé de *Third Life* et même à ouvrir un compte. Sans trop savoir pourquoi, elle cocha la case *anonyme* dans le formulaire d'inscription, faisant d'elle l'heureux joueur « Lambda 3.587.145 ». Francine tiqua lorsqu'il lui fallut renseigner l'ensemble de ses coordonnées bancaires, mais finalement elle pouffa : « Après tout, vu le niveau de mes comptes, il ne peut pas m'arriver grand-chose ! ». Ce fut son premier jour d'existence dans *Third Life*, au cours duquel elle choisit -avec un pathétique manque de hardiesse- de s'établir à Tourcoing, qui représentait alors pour elle les limites du monde connu. Démarrer sa nouvelle vie à Tourcoing, c'était déjà une réussite, presque un achèvement.

Au début de l'aventure Francine décida, faute d'imagination, de devenir cyber-agricultrice. Elle acheta, virtuellement, des champs cultivables. Le jeu en étant à ses balbutiements et la région Nord-Pas-de-Calais n'étant pas la plus prisée des internautes, les prix des terrains se révélèrent excessivement bas, permettant à Francine de se procurer plusieurs hectares. Elle y planta des endives virtuelles, tout simplement. La météo étant plus clémente dans *Third Life* que dans la vraie vie, les endives poussèrent facilement et sa production de qualité eut bonne presse sur internet. Lambda 3.587.145 devint

ainsi le principal producteur d'endives de la région, avec un succès étonnant. Francine décida alors de mettre sur pieds un centre logistique afin de distribuer plus largement ses endives. La réussite fut au rendez-vous, et l'exploitation virtuelle de Lambda 3.587.145 se révéla vite plus rentable que celle de Francine à Azincourt ! Francine prit alors une décision qui allait changer sa vie : deux mois après s'être inscrite sur *Third Life*, elle se rendit à la foire de Cambrai pour y vendre son petit troupeau de veaux et de génisses, symbole de sa condition de fermière.

Avec le pactole récolté, elle s'équipa d'une connexion internet haut-débit et dota Lambda 3.587.145 de nouveaux terrains agricoles, permettant ainsi la diversification de sa production : l'endive vit arriver sur ses terres la betterave, la pomme de terre, la carotte et l'oignon. A nouveau ce fut un choix gagnant. Tout ce que touchait Lambda 3.587.145 se transformait en or ; l'honorable gestionnaire de l'exploitation familiale se muait sur internet en véritable génie de l'agriculture, touchée par l'inspiration divine.

Francine, prise dans le tourbillon, passait ses journées et ses nuits entières sur *Third Life*, faisant prospérer son entreprise avec frénésie. Le champ d'endives d'Azincourt, délaissé, fut cannibalisé par les mauvaises herbes. Sa chambre à coucher, où elle avait installé son bureau de gestion, était devenue son antre, qu'elle ne quittait plus que pour satisfaire ses besoins primitifs.

Francine était la seule de sa famille à avoir suivi des études. Ses parents lui avaient accordé ce privilège, la considérant parmi les cinq enfants comme la plus capable. Elève moyenne dans l'ensemble, Francine se débrouillait plutôt bien avec les chiffres. C'est ce qui l'orienta, après l'obtention d'un bac général, vers un BTS de gestion. Elle suivit cette formation sans grande passion, mais avec sérieux et application, au grand bonheur de ses parents qui voyaient déjà en elle la repreneuse toute désignée de la ferme familiale. D'ailleurs, elle seule savait s'y retrouver parmi les francs, les anciens francs et les euros.

De ses années de jeunesse, Francine a conservé une certaine compétence pour la tenue des comptes et la compréhension des choses financières. Elle remercie d'ailleurs chaque jour le Seigneur de lui permettre d'orienter Lambda 3.587.145 dans des

investissements judicieux. Son intuition féminine, rarement gagnante dans sa vie d'agricultrice, se révèle d'une acuité redoutable dans *Third Life*. Elle se plaît à penser que dès lors qu'elle allume son ordinateur, elle a *le don*.

En quelques semaines les exploitations agricoles virtuelles sont devenues six, puis douze ; elle les mit en gestion afin de se consacrer à d'autres investissements, notamment les terres viticoles. Elle s'introduisit dans le milieu en acquérant des propriétés en Languedoc. Sa bonne gestion et sa renommée naissante lui permirent d'entrer avec les honneurs dans l'actionnariat de grandes maisons bordelaises, avant d'en prendre ensuite le contrôle. Latour et Cheval-Blanc devinrent possessions du seul Lambda 3.587.145, cyber-agriculteur le plus fortuné de France. Francine décida alors d'exporter ses méthodes fructueuses vers d'autres horizons, en s'introduisant en Australie via la filière du blé, et en Amérique du Sud via la filière viticole. Elle y appliqua sa recette magique : *démarrer petit*, puis une fois l'exploitation installée et les revenus fleurissants, étendre peu à peu son empire aux terres avoisinantes, afin de creuser son sillon et ne plus s'arrêter de prospérer.

Aujourd'hui est son 756^{ème} jour de connexion, et Lambda 3.587.145 est désormais l'individu le plus puissant d'un jeu fréquenté par près d'un milliard d'utilisateurs. En deux ans, Francine s'est constituée dans le monde virtuel une fortune titanesque, qui a atterri sur son compte bancaire, bien réel quant à lui. Elle est bien incapable de cerner l'étendue exacte de son empire. Par attachement elle a tenu à conserver des parts dans la filière agricole, mais sa fortune s'est bâtie essentiellement sur l'immobilier et les matières premières, secteurs dans lesquels elle spéculait avec un tel poids que chacun de ses ordres influe directement sur le cours des valeurs. La spirale vertueuse s'est enclenchée : les profits appellent les profits, sans limite connue. A coups de millions de dollars Lambda 3.587.145 se joue des marchés financiers.

Francine a dépensé beaucoup de temps et d'énergie à organiser la gestion de son réseau, via des sociétés multiples, des filiales et des holdings diverses, d'un bout à l'autre du monde virtuel. Cela lui permet d'habilement noyer le poisson auprès des autorités de contrôle de *Third Life*. La cyber-agricultrice est ainsi devenue une businesswoman surchargée : elle a toujours tenu à gérer son

entreprise seule, conservant l'anonymat et contrôlant son phénoménal univers virtuel depuis sa simple chambre à coucher. Elle envisage un jour prochain de profiter de sa fortune et de déménager dans un château, telle une reine. Tout a un prix quand on peut aligner les zéros, a-t-elle la faiblesse de penser. Il sera grand temps alors de prendre sa retraite virtuelle et de passer du bon temps dans la vie réelle. Et révéler enfin son identité au grand public ? Francine ricane, elle jette un coup d'œil à la première page du *Times* de la semaine dernière qu'elle a affichée sur son mur, au-dessus de l'ordinateur : « Third Life rumors: Lambda 3.587.145, most powerful player ever, could be French ». Rien à craindre : vivant en ermite, elle passe totalement inaperçue. Personne ne serait assez fou pour établir la filiation entre cette pauvre agricultrice sur le déclin et le plus riche des internautes. Et de là à se douter qu'il s'agit d'une femme ! Francine éclate d'un rire rauque.

Elle aura le temps de penser à tout cela après, en temps utile, quand elle aura pris le contrôle de *Third Life*. Car c'est désormais son objectif. Francine souhaite acheter des pays entiers, ayant déjà réussi au cours des derniers mois à devenir actionnaire principal de six des dix plus grosses entreprises du monde virtuel.

Il est huit heures du matin. La gorge nouée, le front moite et les doigts tremblants, Francine valide l'ordre qui fait de Lambda 3.587.145 le premier joueur de *Third Life* à lancer une OPA hostile sur un pays. L'opération a été pensée depuis des semaines entières, Francine a envisagé tous les scenarii : elle est certaine que son coup va fonctionner. Elle possède une telle force de frappe et sa capacité financière est si grande que rien ne peut plus arrêter la machine, si ce n'est l'obtention du Honduras comme nouvelle ligne à son portefeuille. Afin de mettre toutes les chances de son côté, elle a compté sur deux éléments majeurs : d'une part l'effet de surprise, d'autre part son obstination à *démarrer petit* afin de ne pas trop attirer l'attention. D'ailleurs, dans la foulée du lancement de l'opération clef, Francine déclenche une multitude de gros mouvements boursiers sur des marchés divers, afin de créer un écran de fumée.

Huit heures quinze. *Third Life* s'emballe. Les ordres passés par Lambda 3.587.145 mettent en émoi la communauté des internautes. Les spécialistes et commentateurs y perdent leur latin. Francine jubile. Si tout se déroule bien, vers midi elle aura pris le contrôle du

Honduras, au nez et à la barbe de tous. Il n'y aura pas de marche arrière possible, le moment s'annonce historique : le monde de *Third Life* sera engagé dans une pente le menant inéluctablement vers son contrôle total par une pauvre agricultrice d'Azincourt. Francine en a les larmes aux yeux.

Neuf heures. *Third Life* s'enflamme. La panique créée dans le monde virtuel est relatée par tous les media nationaux et internationaux, qui entrevoient déjà une issue fâcheuse à cette agitation de la Toile. Une potentielle attaque virtuelle sur le Honduras est signalée, sans précision.

Neuf heures trente. Les media évoquent pour la première fois la possible clôture pure et simple du jeu *Third Life* par les Autorités, afin de sauvegarder les intérêts financiers de centaines de millions de joueurs qui y ont investi leur argent personnel. L'accent est mis sur la difficulté à établir un bilan clair de la situation, de plus en plus confuse minute après minute. Plus aucun mot sur le Honduras, bizarrement. Francine met son écran en veille, et pour la première fois depuis des années va se servir un whisky dans la cuisine.

Onze heures du matin. Francine, un peu grisée, revient dans sa chambre et surveille la situation sur internet. Le remue-ménage s'étend bien au-delà du jeu *Third Life*. Elle laisse le tumulte à part et se concentre sur son OPA. Les choses suivent leur cours, un à un les éléments se mettent en place favorablement, dans l'indifférence générale semble-t-il. Francine scrute frénétiquement ses écrans lorsque tout à coup une alerte sonore retentit dans la chambre : son système de surveillance vient de détecter une intrusion. Elle avait installé ce système perfectionné lorsque ses gains sur *Third Life* avaient atteint le million de dollars, au cas où. En quelques clics elle ouvre son logiciel de contrôle, balaye les images des six caméras installées aux alentours de la ferme, et soudain elle les voit : une dizaine d'hommes cagoulés et armés progressent discrètement vers sa maison, piétinant sans ménagement les champs d'endives, patrimoine familial à l'abandon. Francine fronce les sourcils puis comprend avec effroi qu'il s'agit du GIGN. Elle a été repérée. Le monde s'écroule autour d'elle en une fraction de seconde. Elle voit soudain défiler dans sa tête des images furtives : ses parents, ses endives, ses cours de BTS, la salle d'attente du gynécologue, son

inscription à *Third Life*, son troupeau à la foire de Cambrai, ses millions défilant sur ses écrans, son futur château. Que faire ?

Les images montrent que l'escouade arrive maintenant près de la maison. Les hommes se séparent. Un groupe progresse rapidement en direction de la fenêtre de sa chambre. Tout est fini. Francine pense au pistolet de son père, caché dans un tiroir de la salle à manger. Pas le temps d'y parvenir. Des larmes de rage dans les yeux, elle s'apprête à quitter la chambre, quand tout à coup elle prend son ultime décision. Elle s'enferme à clef, prend une profonde inspiration et commet l'irréparable.

Les hommes du GIGN la retrouvent allongée par terre, inanimée, sa main droite serrant fermement des câbles informatiques. Dans un dernier geste désespéré, Francine a arraché sa connexion, faisant de Lambda 3.587.145 le premier suicidé du jeu *Third Life*.

CONTRIBUTION N°10

Etienne, Morphée & co

Olivia Christophe

Etienne cliqua sur « mise en veille » et partit se coucher : demain, les vaches ne se traitaient pas toutes seules et les poulets n'iraient pas chasser le ver de terre au fond de la basse-cour. Quatre heures, à peine, le séparaient de son réveil. Quatre heures qu'il espérait dormir à poings fermés, d'un sommeil réparateur bien que volontairement trop court.

- _ Tu crois que c'est bon ?, demanda le Marchand de Sable.
- _ Au bruit des ronflements, je pense qu'on peut y aller. S'il continue, il va réveiller le village, la colline d'en face et peut-être même le méridien voisin, lui répondit Morphée.

Le nouveau couple de l'année onirique 2010 amena Etienne à l'atelier : il était temps que quelqu'un s'occupe de sa carcasse. Philippe Lukis, l'entraîneur, leur ouvrit :

- _ C'est pour quoi, encore ?
- _ Un ami qui est en train de se laisser envahir par un univers numérique qui le dépasse, lui répondit Morphée.
- _ Mouais, encore un tordu du genre à passer des heures à jouer sur World Appart en se prenant pour Fifty Cent et qui en oublie ses études ?
- _ Pire, il est agriculteur et il a tout un domaine à faire vivre ! Ce sont ses parents qui nous ont appelés en voyant les vaches s'arrondir un peu plus chaque jour à force de n'être traites qu'une fois sur deux...
- _ Et les poulets... , ajouta le Marchand.
- _ Et les poulets ! Qui maigrissent à vue d'œil tant ils ne sont pas nourris, expliqua Morphée.

- _ Z'ont qu'à se faire traire par les poulets, les vaches, comme ça y'a plus de problème...
- _ Ca ne règlera pas celui des blés qui poussent, des engrais à vaporiser, des coopératives à livrer..., répondit le Marchand.
- _ Bon, ça va, ça va, j'ai compris...

Le coach mit Etienne dans une brouette et l'amena sur la première chaîne de l'atelier où ses marmottes le prirent en charge, qu'il avait sorties d'un long chômage après des années passées à la gloire d'un chocolatier suisse mauve. Voyant le challenge, elles s'agitèrent à coup de stéthoscopes et clefs à molettes pour remettre les boulons et boyaux du petit en place. De prises de tension protocolaires en cataplasmes improbables, les marmottes, pas mécontentes d'elles-mêmes, ramenèrent un paquet entièrement remis à neuf.

Etienne se réveilla en très grande forme. Comme un dimanche quand il était petit. Tout juste s'il ne s'attendait pas à voir sa mère passer la porte avec son bol de chocolat et ses tartines. Il secoua la tête à cette idée saugrenue et, vérifiant quand même qu'il ne portait pas son pyjama Spiderman, il partit s'occuper des vaches avec cet entrain qu'il trouvait toujours plus surprenant les minutes passant, lui dont la condition physique, ces derniers temps, ne lui aurait pas même permis un sprint aux toilettes en cas d'urgence.

Alors qu'il commençait à mettre les trayeuses en place, son téléphone se mit à vibrer dans la poche arrière de son jean. Etienne étaient de ceux qui ne supportaient pas les combinaisons vertes : jean délavé et t-shirt manches longues composaient sa tenue de travail, et d'ailleurs pas mal de ses tenues de loisirs. Pierre l'appelait.

- _ Attends, Pierre, je mets mon casque.
- _ Etienne, mais qu'est-ce que tu fais ?
- _ Je traie mes vaches... Et avec le téléphone, c'est moins pratique.
- _ Mais tu es encore sur World Apart ? Il y a quelque chose qui m'échappe, là... Tu peux m'expliquer ?
- _ Oui, un jour...

D'une pression du doigt sur l'application iPod, il coupa court à la conversation comme à la vague de nostalgie qu'il sentait monter et sur laquelle on aurait pu organiser les prochains championnats de surf.

Musique techno sur les oreilles, il passa la paume de sa main sur chacune de ses bêtes et s'excusa auprès d'elles de les délaissier si souvent ces derniers temps. Il n'était pourtant pas le genre à fuir ses responsabilités et savait être fidèle à ses convictions pour assumer ses choix. Mais parfois c'était trop dur. Et ce moment était l'un de ces parfois.

Pourtant aujourd'hui, tout allait bien : la bonne humeur du réveil lui tenait plus sûrement au corps que n'importe quel petit déjeuner, tout se passait bien chez les vaches qui semblaient à ce point réjouies de leur traite qu'elles en doubleraient presque la production et il avait eu la coopérative qui était ravie de cette nouvelle, l'un des producteurs laitiers les ayant récemment lâchés. Pour ne rien gâcher, en plus, il faisait beau. Une de ces journées de printemps qui annoncent le retour des gazouillis, des bruits de fourchettes à travers les fenêtres ouvertes dans les ruelles et des terrasses qui se remplissent à nouveau de non-fumeurs. Ça sentait les barbecues, les parties de pétanque et les pétaradages de 103 sur les parkings...

En revenant dans la pièce à vivre, il aperçut l'ordinateur portable au loin, replié sur lui-même. Lui aussi. La tentation était forte de l'ouvrir, tout en sirotant son thé. Pour vérifier ses mails. Regarder quelques nouvelles sur Facebook.

Tu parles. Parce que le poids de la solitude l'accompagnait encore plus sûrement que cet entrain nouveau, il savait qu'il n'aurait pas la force de résister. Le portable resta donc à sa place.

Et la journée passa, comme les autres, au gré des obligations agricoles, réglée comme du papier à musique. Le métronome de sa vie savait jouer assez fort les jours où tout allait bien. Lorsqu'il ne l'entendait plus, il sortait son iPod.

Le soir arriva, et avec lui la perspective de jeu. Cette fois-ci, il n'avait plus de contrainte autre que sa condition physique. Ou sa santé mentale. Cette fois-ci, il ne chercha pas de diversion et cliqua.

Dans cette seconde vie, il retrouvait Pierre. C'est d'ailleurs ici qu'ils s'étaient rencontrés, il y a presque un an. Leur relation était plus forte de ce côté de l'ordinateur : dans la vie réelle, l'Océan Atlantique les séparaient. Pierre l'avait traversé numériquement pour y construire sa vie de cafetier en France, résultat nostalgique d'un voyage en Provence.

Il retrouvait aussi son amie de toujours, sa moitié virtuelle, celle sans qui il ne pouvait pas respirer et avec laquelle il ne se résolvait pourtant pas à vivre non plus. Celle avec qui il partageait tout le temps qu'il lui restait, qu'il avait toujours connue, du moins en avait-il l'impression. Celle qui était là. Celle pour qui il serait toujours là. Léonie.

Numériquement, elle était institutrice remplaçante et parcourait le monde avec son sac à dos, d'ancienne colonie en pays émergeant, moins pour prêcher le bon français aux enfants d'expatriés que pour leur remettre les pieds sur terre, eux qu'on éloignait souvent des réalités de leur nouveau pays. Léonie.

Souvent il était parti avec elle, dans ces contrées lointaines qui leur avaient donné à tous les deux le goût du voyage, de l'indépendance et d'une vie loin des normes socialement acceptées. Souvent ils s'étaient aimés, une nuit ou plusieurs, et avaient repris leur lendemain comme les amis qu'ils ont toujours été.

Si Etienne avait mis entre parenthèse ce cheminement sur les sentiers du monde, Léonie était toujours quelque part au bout de ce monde, entre deux cultures, deux paysages et deux contenus de sac à dos. Jamais bien loin de lui, par mail ou par texto. Mais jamais assez près non plus.

Dans cet univers qu'il avait maintenant créé depuis un an, il retrouvait enfin ses parents. Ils l'aidaient dans la reprise du Domaine. Le conseillaient dans ses choix. L'encourageaient dans ses décisions. Disparus dans un accident de voiture deux ans auparavant, ils avaient hérité de l'exploitation. Etienne avait assuré le

transfert inter-générationnel à son tour, mais il n'attendrait pas d'être père pour se délester de cette charge : il n'était pas né agriculteur. Ses parents le savaient. En attendant de prendre une réelle décision, il ne voulait pas réduire à néant leur labeur et s'occupait donc du Domaine, assumant son choix tant bien que mal.

Il discutait avec cette grande famille qui comblait sa solitude jusqu'à des heures que le respect des bêtes dont il avait accepté la charge interdisait. Mais il prenait ce risque. Le risque de tout faire flancher sur un coup de clic. Pour sa santé mentale.

- Tu crois qu'il dort ?, demanda le Marchand de Sable
- J'ai du mal à savoir, mais sa souris ne bouge plus depuis au moins dix minutes, lui répondit Morphée. Soit il est entré dans un restaurant où il se fait un gueuleton qui ferait rougir jusqu'à Bacchus, soit il réfléchit, soit il dort.
- Que t'ont dit ses parents, tout à l'heure ?
- Qu'ils s'inquiètent vraiment pour lui... Parce qu'ils le savent fort mais aussi capable de flancher rapidement. Parce que même s'ils ont une profonde admiration pour ses capacités de rémission et sa volonté d'avancer, ils ne peuvent pas le laisser aller au fond de ce trou où il a besoin d'aller pour rebondir...
- Ils ont peur pour le Domaine ?
- Oui, mais pas autant que pour lui : il pourrait s'en vouloir de tout faire basculer et d'avoir trahi ses choix. Bon, on en fait quoi, maintenant ? Je crains que Lukis ne nous envoie encore plus sur les roses que d'habitude en arguant du fait qu'on peut difficilement faire boire un âne qui n'a pas soif. Ou d'une autre expression fleurie dont il a le secret
- Oui, et pour le coup, il aura raison, acquiesça le Marchand. Et si on essayait les médecines alternatives ? Je connais une masseuse extraordinaire, qui travaille avec des méthodes pour le moins surprenantes, certes, mais efficaces...

Ils sonnèrent chez la masseuse.

- Voici Etienne, lui répondit le Marchand. Epuisé. Et en bonne voie pour le bout du rouleau. Vous pouvez réactiver son système pour que demain, au réveil, il soit capable de vaquer à ses obligations ?

La masseuse hissa Etienne sur sa table et, juste après leur départ, appela ses aides à la rescousse. Une brigade de douze ratons laveurs débarqua et chacun prit ses quartiers de viande qu'il commença à pétrir au rythme scandé par la masseuse. Dans cette ambiance de caserne et après deux heures de palper-rouler sous tous les angles, les ratons laveurs se remirent en rang et repartirent comme ils étaient venus, hop-hop-hop. Des méthodes pour le moins surprenantes, donc, mais efficaces...

Etienne était prêt à repartir pour une nouvelle journée. Morphée et le marchand le jetèrent dans son lit.

Etienne se réveilla encore plus requinqué et en fut encore plus stupéfait. Sa journée se déroula comme la précédente, le coup de fil de Pierre en moins. Il attendait avec une impatience de moins en moins dissimulée ce moment où, le soir, il pourrait enfin se connecter à sa seconde vie. Pour discuter avec Pierre. Ou sentir les cheveux de Léonie pendant l'amour.

- _ Bon, on ne va quand même pas l'envoyer en une cure de remise en forme toutes les nuits...
- _ D'autant que, cela n'a pas l'air de lui faire prendre conscience de quoi que ce soit. C'en est même à se demander si nous ne serions pas en train de l'encourager dans cette voie...
- _ J'ai une idée...

Cette fois, au lieu de l'envoyer se faire papouiller par des ratons laveurs ou badigeonner chez les marmottes, Morphée et le Marchand déposèrent Etienne au milieu de son champ, son ordinateur dans les mains. Si ce n'était pas un message clair, bien que franchement grossier, ils voulaient bien s'appeler tous les deux Maurice.

En ouvrant les yeux, Etienne, qui n'arrivait pas à décider si c'était du froid ou d'un mal de tête carabiné dont il souffrait le plus, vit l'ordinateur à côté de lui. Du revers de sa manche, il en essuya la rosée perlant sur la coque sombre. Puis il se leva pour regagner ses

pénates, conscient d'avoir raté son rendez-vous avec ses vaches et pris un retard irrattrapable sur le reste de sa journée. Encore une fois. A ce stade, il lui fallait savoir quelles mesures de la partition il pouvait encore supprimer pour que la symphonie ressemblât encore à une œuvre et ait quelque chance d'être rejouée. Il se sentait un piètre chef d'orchestre.

Il avait bien sûr cherché dans ses souvenirs comment il avait pu se retrouver là, au milieu des blés et avec son portable. Bien que résolument fantasque, il n'avait jamais été somnambule et se voyait difficilement partir au fond du champ en plein nuit pour y surfer en wifi. Il décida donc de classer cette histoire dans un des dossiers « TEMP » dont son cerveau regorgeait encore plus que sa propre machine : quitte à ne pas avoir de réponse, autant remettre la question à plus tard.

_ C'est fou tout ce qu'il peut se passer en trois semaines...

Le sac de Léonie traînait devant la table de la cuisine, à moitié ouvert, méticuleusement déglingué comme à chaque fois qu'elle rentrait et tatoué d'un écusson supplémentaire à l'effigie de son dernier périple. Elle était attablée devant le journal d'Etienne, un bol de café au lait à la main et la moue concentrée sur un article. L'odeur du café se mélangeait du bagage passé en soute et de la douche qu'elle venait de prendre. Il alla se blottir contre elle et plongea son nez dans ses cheveux.

_ Tu m'as manqué, lui dit-il dans un soupir qui hésitait entre le soulagement de la retrouver enfin, surtout aujourd'hui, et le déchirement de ne pouvoir lui consacrer sa journée comme il aurait aimé le faire, animaux obligeant.

D'un geste à la fois maternel, tendre et résolument amoureux, Léonie le serra contre elle et lui caressa ses petits cheveux bruns qui frisotaient dans sa nuque.

_ Toi aussi tu m'as manqué.

Ils restèrent enlacés un moment. Elle, oubliant les nouvelles de France qu'elle ne lisait que pour se donner une contenance. Lui,

refoulant le souvenir de cette mésaventure matinale. Tous les deux, dans cette complicité qui les liaient depuis si longtemps.

- _ Tu restes un peu ?
- _ Oui. Je ne repars pas tout de suite. Je peux rester chez toi ?
- _ Bien sûr.

Combien de fois avaient-ils eu cette conversation ? A chacun de ses retours, ils rejouaient cette scène, n'osant prendre pour acquis une situation qui devenait de plus en plus évidente. Autant par peur des habitudes que de l'amour.

Léonie s'endormit, bercée de l'attention et la tendresse dont elle avait besoin. Etienne, qui l'apaisait, la nourrissait et la stimulait, lui devenait de plus en plus indispensable.

Le soleil printanier s'était introduit dans la cuisine d'Etienne où Léonie dormait, seule, la tête posée sur la table avec pour tout oreiller un T-shirt à manches longues. Un bruit de moteur la fit sortir de sa trêve nocturne.

- _ Osti mais qu'est-ce qu'il se passe ici ? Léonie c'est toi ?

Encore un peu prisonnière de son monde onirique, Léonie vit une grande silhouette dans l'encadrement de la porte. Une grande silhouette plutôt bien bâtie, le crâne rasé, le sac de voyage sur l'épaule et l'accent québécois à couper au couteau... Pierre venait d'entrer chez Etienne. Ils se rencontraient pour la première fois de ce côté de l'écran.

Léonie se sentit à la fois triste et soulagée. Elle regarda Pierre d'un air coupable. Une première larme coula sur sa joue et un flot de douleur la parcourut de plus en plus fort. Il s'assit à côté d'elle et offrit ses bras à ce mal-être qu'elle cultivait depuis six mois.

- _ Mais à quoi tu joues ?

Léonie attendit quelques instants avant de répondre.

- _ Je n'y arrive pas... C'est au-dessus de mes forces. Il me manque..., parvint à articuler Léonie dans un flot de sanglots qu'elle ne contrôlait plus, pas plus qu'elle ne contrôlait le reste de sa vie et de ses actes ces derniers temps. Comment es-tu arrivé ici ?

Pierre lui raconta son départ précipité d'Ottawa après deux semaines qui l'avaient laissé perplexe. Il lui expliqua comment il était tombé sur l'avatar d'Etienne, encore animé alors qu'il avait lui-même supprimé son profil lorsqu'il avait appris la nouvelle. Appuyer sur la touche «ok» lui avait demandé une force inhabituelle, même s'ils ne s'étaient jamais rencontrés : le lien qu'ils avaient créé au fil de leurs conversations dans World Appart, quasi-reflets de celles qu'ils entretenaient une fois les ordinateurs éteints, avait pris une ampleur que bien des amitiés leur auraient envié.

Au début il avait cru à un bug du programme, qui aurait rejoué des scènes quelque part stockées dans les bases de données du jeu. Mais la vie parallèle d'Etienne prenait parfois des tours qu'il ne reconnaissait pas, comme si la machine ou plutôt, le virtuel s'emballait tout seul. Pierre avait fini par se reconnecter au profil d'Etienne afin de connaître son activité quand il ne le croisait pas sur la toile. Et de voir intervenir ces deux personnages de la nuit, le Marchand et Morphée, et toutes les histoires hallucinantes qui leur tournaient autour. Etienne était fantasque mais ce n'était pas son imagination qui le menait. Pas aussi loin... C'est ainsi qu'il avait compris que quelqu'un reprenait son rôle. Que Léonie, forcément, reprenait son rôle. Qui d'autre...

- _ Le coup de fil que tu as passé, c'était un test ?

A ce moment-là, Pierre n'était pas encore sûr qu'il ne se fût pas agi d'un bug. Mais la situation commençait à le déranger et il ne voulait pas entrer directement en communication avec Etienne, si on peut dire. Pierre avait donc appelé. Et avoir une discussion avec le personnage d'Etienne lui avait laissé une sensation étrange : il savait maintenant avoir affaire à un imposteur, non pas à une erreur informatique.

- _ Je suis désolée de t'avoir entraîné là-dedans...

Pierre ne lui en voulait pas. Il avait bien compris que ces mises en scènes délirantes étaient sa façon d'appeler au secours et de se sortir de l'enfer qu'elle avait créé depuis le suicide d'Etienne. Cet enfer qu'elle entretenait un peu plus chaque jour, palliant le manque de confiance en elle, le manque d'élan, le manque de stimulation, le manque affectif. Le manque de lui.

Autant pour la sortir de son cauchemar que pour se sauver lui-même, Pierre était parti pour la France, espérant laisser derrière lui une vie qui ne trouvait plus de sens que dans le virtuel. Une vie qui manquait de repères et d'espoirs nouveaux. Il était parti pour la France, à peu près persuadé que Léonie serait chez Etienne.

Elle y était.

Et lui était là, maintenant. Pour elle. Comme pour lui-même.

CONTRIBUTION N°11

À l'heure où les nuages sont roses

Matthieu Garcin

De la vie d'un homme sourdent de nombreux paradoxes, qui embaument de délices la mélancolie d'un destin sans méandres. Nous nous épuisons en effet à devenir tels que nous nous rêvons, mais un souffle imperceptible, une tentation inavouée, un moment d'égarement nous font dévier de nos visées et nous astreignent à une application accrue afin de nous ramener dans l'ornière trop glissante au creux de laquelle se complaît notre volonté : certains aspirent à la sainteté et trébuchent contre des pensées maladroites, tombent dans un puits de désespérance dont ils s'extirpent avec difficulté ; d'autres veulent vivre dans le mépris de toute règle mais succombent à la séduction d'une idée populaire ou d'une mode quelconque dont ils peinent à se défaire pour retomber dans le déni de toute chose, y compris d'eux-mêmes et de leurs trop communs désirs. Tel fut un épisode de ma jeunesse, qui, plus qu'un indiscernable escarpement à l'échelle de ma maintenant longue existence, fut un incroyable bouleversement, une avalanche qui me remue encore. J'ai bien quelque honte à me remémorer cela, signe que l'humiliation – car c'est bien d'une humiliation qu'il s'agit – fut profonde, mais l'étonnement que je devrais lire dans les yeux de mes lecteurs saura certainement me rendre un peu de l'amour-propre que la turpitude me subtilisa.

J'étais alors jeune agriculteur, établi non loin de la maison familiale : jeune, vous le saviez déjà ; agriculteur, voilà qui est plus surprenant et qui ne correspondait d'ailleurs aucunement à mes rêves d'alors mais ne reflétait qu'un vague atavisme. Si les naïves beautés silencieuses de la campagne sont universellement vantées – les incitations de mes parents semblant même reprendre en chœur l'exhortation de George Sand : "*Voyez donc la simplicité, vous autres, voyez le ciel et les champs, et les arbres, et les paysans surtout dans*

ce qu'ils ont de bon et de vrai" – je n'y étais, de prime abord, guère sensible. Pourtant je n'avais guère osé défier cet avenir qu'on m'assignait – mes passions étaient tout autres. Mon cœur était en effet tiraillé entre deux faux paradis et, bercé par leurs encens, il ne savait trop, comme l'âne de Buridan, se décider : je consacrais tout mon temps aux jeux électroniques mais ne haïssais point les charmes éclatants de la belle Oda K*** et ses faux airs pudiques – même si ce spectacle charmant n'était offert qu'à mes yeux et que jamais encore mes mains n'avaient trop fouillé les désirs que je lisais dans ses regards appuyés, qui vagabondaient inlassablement entre le fond de mes pupilles et à la surface d'une espèce de trouble dont je ne doutait pas qu'il fût plein de concupiscence. Voilà donc une vie incohérente, me direz-vous, faite de deux amours d'autant moins conciliables que je devais, d'Oda, écouter les amers reproches quand mon esprit était moins voué aux remords qu'à ma partie en cours, que mes yeux fussent rivés sur un écran ou, lorsque des obligations m'éloignaient de ma chambre, que mon cerveau poursuivît fougueusement, plutôt qu'Oda, ladite partie : le jeu me rendait ainsi aveugle au monde concret, palpable, mais décevant qui tentait vainement de m'arracher à la virtualité.

Vous voyez donc à quoi je ressemblais : j'étais un cœur embrasé, un exalté aux mœurs ineffables, un être qui n'avait pas assez de clairvoyance pour se reconnaître misérable. Heureusement et un peu par hasard, une curieuse péripétie advint, qui allait m'affranchir de cette folle offrande de ma vie aux jeux, ainsi qu'aux beautés du monde ouvrir mes yeux. Cela arriva un matin, ou peut-être un soir, qui paraissait *a priori* ne pas devoir déroger à la règle de mes ludiques journées : une jeunesse gâchée devant un écran, quelques soins bâclés à des vaches indolentes, à Oda, pourtant si envoûtante, peu de temps consacré. Le devoir quotidien de traire les vaches, que j'acquittais non pas avec la mauvaise volonté dont me croyaient investi mes parents, mais avec une absence désertique de volonté – toute mon attention étant ailleurs, dans l'imagination que m'imposaient les jeux électroniques –, ce pensum, mes mains l'accomplissaient maladroitement, mais mon corps énervé et mon esprit étaient aux jeux totalement voués. Tout ce que je voyais de cette paisible étable trouvait sa raison dans le monde plat, violent, aliénant, mais aux couleurs chatoyantes, d'un jeu électronique auquel je consacrais alors beaucoup de mon temps. Et ceci vous paraîtra mensonge ou folie, mais je dois vous dire que c'est à tort, et il n'est

guère moqueur dont je n'eus à affronter les railleries sur le sujet, tant ce que je m'en vais vous narrer peut sembler étrange – mais c'était la vérité ! – et objet de quelque sorcellerie, des pensées vénéneuses que distillaient les jeux : dans mes paumes, le pis de notre plus belle vache, une grande Nordland à l'œil nonchalant, ourlé de noir, devenait comme une manette, et tout mon monde bovin s'agitait en suivant les ordres de mes dix doigts. À peine appuyai-je de mon pouce sur la chaude mamelle que tous les veaux s'approchèrent de moi, et plus ma caresse devenait insistante, plus le pauvre animal beuglait et ameutait les petits effrayés. Idiot ! me dirait-on, ne voilà donc rien d'extraordinaire ! Mais ce n'était là qu'une vétille avant que mon pouce n'actionnât furieusement l'autre manette et ne provoquât immédiatement une prodigieuse culbute de tous ces veaux, sous les cris toujours plus douloureux de ma pauvre vache qui remuait de douleur, donnant quelques coups de tête dans le vide, si bien que, ne pouvant plus observer à mon aise mes petites "créatures", je dus me lever, sans desserrer mon étreinte, rejetant d'un prompt coup de talon l'inutile escabelle. Lorsque j'actionnais savamment ce pis comme je l'avais si souvent fait avec mes jeux électroniques, les bêtes agissaient selon mon bon vouloir, d'une manière si précise et discordant avec la légendaire malhabileté bovine que j'en étais tout ému, bien que ce contrôle absolu de leurs gestes ne me semblât pas extraordinaire puisqu'il constituait l'essence de ma vie latente. Voyant cette danse, rythmée par le son des sabots, ces couples naissants de jeunes bêtes esquissant pour certaines un quadrille impeccablement mené dans une harmonie délicieuse, pour d'autres un lascif tango, cornes contre cornes, s'embuant mutuellement le bout du museau, j'entrepris des figures plus complexes, excité que j'étais par cette réussite, par cette incarnation prosaïque qu'accentuait bien l'odeur violente des vaches – réussite qui, à mes yeux, avait le reflet d'une victoire exaltante de mes mondes virtuels sur la réalité – et encouragé par les vociférations de ma "manette" que d'autres cœurs à la sensibilité différente, et n'assistant pas à un tel spectacle, n'eussent pu juger autrement que "poignantes". La beauté qui s'offrait à mes yeux valait bien ce sacrifice, et mon sang battait si fort dans mes tempes qu'il me rendait sourd à l'affreux trépas que j'imposais lorsque, à l'appel insistant de mes ongles qui s'enfonçaient maintenant avec passion dans le pis, toutes les bêtes s'approchèrent les unes des autres et se mirent, d'abord avec une hésitation muette, puis avec une aisance inspirée par la réussite des intrépides pionnières, à grimper les unes

sur les autres et à constituer une pyramide bovine, les malheureuses balayant l'air de leur queue pour maintenir leur équilibre – oui, une pyramide bovine, un édifice qui, à la tour de Babel, offrait une nouvelle incarnation un peu vacillante, un délicat ouvrage qui reléguait les représentations de Bruegel à un balbutiement architectural, à un amoncellement poussiéreux et massif, à une simple première pierre perdue dans la grandeur de ce que j'avais bâti : une pyramide bovine ! Ivre de joie devant ce que j'avais accompli, j'eus un éclair de lucidité, dont j'ignore l'origine, mais qui me permet de vous assurer que ce n'était pas un rêve, que ce n'était pas le fruit d'une imagination perverse, que ce n'était pas une fiévreuse hallucination, et je suis persuadé qu'à ce moment où je sentis physiquement le lait chaud coller mes vêtements à ma peau et suinter captieusement le long de mes jambes, non sans me remémorer avec une naïve terreur certaine détresse que vit tout petit enfant, j'entrevis aussi distinctement cette pyramide, et que j'aurais pu la toucher si l'abandon de mes rubicondes manettes n'eût écroulé le fragile édifice et n'eût fait tomber une à une les vaches – et non pas disparaître, ce point est important pour convertir les sceptiques –, ahuries de se trouver si dangereusement engagées, et n'eût créé de ces pattes affolées un enchevêtrement compliqué dont les habituellement prudentes bêtes s'extirpèrent avec une incommensurable difficulté et de nombreux beuglements.

Je sortis alors de l'étable, les idées nettes, le cœur régénéré, si épuisé que je ne pouvais plus penser à rien, si bien que tout raisonnement de ma part se limitait à une appréciation de mes sens, vérité un peu rude pour un amateur d'irréalité, mais si délicieuse découverte ! et mes yeux s'émerveillèrent de la beauté de ce jour fanant, de cette nue éparses qu'un soleil aveuglant teintait de rose et de nacre, de ces prés dont l'ombre vespérale liserait chaque motte, de ces cabanes de bois aux planches d'ocre que quelque rayon fendait subtilement, de cet arbre isolé au bouquet exubérant à l'abri duquel attendait une créature non moins séduisante : Oda, vous l'aviez oubliée, comme moi, n'est-ce pas ? Eh bien, elle était là, pour moi, me laissant croire par sa présence que j'étais digne d'elle, tandis que je m'empourprais fugacement de la honte de l'avoir laissée s'imaginer que j'avais été assez sage pour avoir aimé, en elle, autre chose que son corps ; Oda... elle conclut son insignifiance par un petit acte perfide, une broutille, diriez-vous ; c'était en réalité un acte courageux, une révélation de mes insuffisances hasardeuses et de

ma trop grande passion qui engloutissait celle que j'aurais dû nourrir pour elle, un acte qui me fit moins aimer son sein que le cœur qu'il cachait, d'un de ces amours qui ne passent pas mais dont l'insuccès imminent vous réduit dès lors à vénérer, plutôt que la belle, son souvenir infidèle, insoutenable torture d'oublieuses rêveries dans l'abysse de laquelle vous jette la mémoire que le temps ravine, supplice qui, contre une passion délaissée pour d'autres attraits, fussent-ils futiles et, comme mes jeux, point libidineux, n'est rien moins qu'une juste sentence – non, ce n'était pas une folie, j'étais des plus conscients – : se levant calmement, détournant les yeux de mon regard qu'elle ne pouvait plus soutenir sans se brouiller la vue de quelques larmes résignées, elle glissa sa main dans la mienne et l'en retira rapidement, mue par un regret continent, exprimant, dans le refus de m'accabler, une certaine délicatesse, laissant le souvenir de cette ultime caresse, si douce, et un petit papier, méticuleusement plié, que je déployai quand le chemin qu'elle foula promptement me la déroba à jamais, et où je pus lire, écrits avec des lettres tremblantes, ces mots acerbes laissant deviner une haine contre mon extravagant cœur : "*Game over*".

CONTRIBUTION N°12

Agriculture is cool

On lui avait parlé d'un signe des temps. D'un signe qui disait qu'on était allé trop loin. Que ça ne pouvait pas tenir ainsi, c'était impossible. On eut longtemps tort, puis un jour on eut raison.

Léo ne voulait pas reprendre l'exploitation de son père. Non, il ne le voulait pas mais le moment venu il n'eut pas assez d'assurance pour le faire savoir, et il s'y résigna – à défaut d'autre projet probant – lorsque ce dernier décida qu'il était temps pour lui d'arrêter.

François avait, comme beaucoup d'agriculteurs – et pas seulement ceux de sa génération – une grande fierté pour sa ferme, pour le capital qu'il avait accumulé, pour l'itinéraire technique qu'il avait en grande partie lui-même conçu et choisi, afin de pratiquer le métier comme il l'entendait, afin, en somme, de « nourrir les hommes par le travail honnête de la terre », comme il aimait à rappeler.

C'est son dos qui l'avait supplié d'arrêter. Déjà, dix ans auparavant, une double hernie discale s'était déclarée, mais la chance et quelques prouesses chirurgicales lui avaient permis de poursuivre son activité, certes avec une douleur chronique que beaucoup n'auraient pu supporter, mais entre cette douleur et l'inactivité, son choix avait été facile. Mais un jour c'en fut trop, la douleur était maintenant puissante et quasi-permanente, à tel point qu'un matin, pour la première fois de toute sa vie d'agriculteur, il n'eut pas la force de se lever pour aller travailler, et prit son téléphone pour demander à l'un de ses employés de le remplacer pour la journée.

Deux semaines plus tard, François, soixante-quatre ans, prenait sa retraite, laissant à son fils, qu'il avait déjà préparé à cela, la direction de l'exploitation: deux cents hectares de maïs, presque trois cents de blé, et un peu de betteraves. Pour travailler, trois tracteurs, une pelleteuse, une moissonneuse en location, une foule de semoirs

plus ou moins anciens, et des hangars, dont un pour le stockage d'une partie des récoltes.

Léo ne voulait pas reprendre l'exploitation de son père. Il voulait faire autre chose de sa vie. « Ah oui ? Et quoi donc, dans ce cas, mon Léo ? ».

Ça, bien sûr, il ne le savait pas. Il n'avait pas vu grand-chose d'autre, et avait été naturellement guidé vers ce métier, par ses études au lycée agricole puis en BTS – études qui ne l'avaient à l'évidence pas passionné mais dans lesquelles il eut pourtant une certaine réussite. Il ne savait pas ce qu'il voulait, mais il voulait autre chose. Il voulait voir du monde, et du pays aussi. Il avait un besoin de modernité, avait-il énigmatiquement lancé un jour à table, au milieu de rien, avant de retourner à sa soupe.

C'est un des amis de Léo qui, un samedi soir devant deux bières et un ordinateur, lui montra cette vidéo qu'il avait trouvée sur Youtube.

On y voyait un agriculteur, ou quelqu'un en jouant le rôle, avachi dans une chaise longue au bord d'un champ de maïs, à boire paisiblement un coca-cola tandis que son tracteur, auquel était attaché un semoir, avançait seul et semait le maïs sans personne pour le conduire. Avant de conclure le clip d'un déplorable « Agriculture is cooooool !... », on le voyait jouer avec une télécommande pour faire accélérer, ralentir, arrêter, puis repartir la machine, précisant qu'elle était toutefois quasi-autonome, qu'en fait elle se guidait seule et qu'il n'avait réellement rien à faire ou presque.

Après quelques recherches sur le net, Léo et Damien apprirent que cette vidéo ne sortait pas uniquement de l'imaginaire douteux d'un américain ayant du temps à perdre: elle reflétait la révolution en cours aux Etats-Unis: les machines du futur – du présent ! - se conduisaient seules, par GPS et visée laser combinés. L'agriculteur céréalier n'a qu'à surveiller de loin les opérations, et possède maintenant « du temps pour lui ». Il en était de même, apprirent-ils, pour les éleveurs laitiers: les robots de traite étaient maintenant courants, facilitant grandement la vie de ceux qui avaient les moyens d'investir dans ce type de matériel.

Ils lurent cependant que pour des raisons juridiques, les agriculteurs étaient encore tenus de rester à bord de leur machine, quitte à n'y être d'aucune utilité pratique, car en cas d'accident, il fallait un responsable. « -Ah oui c'est vrai, dans ce pays, il faut toujours un responsable », lança Damien.

Toujours est-il que les farmers se retrouvaient maintenant avec un temps supplémentaire à occuper. Ceci avait conduit certains à faire installer internet dans leur machine, afin de profiter de ce temps pour suivre eux-mêmes et en direct les cours des produits agricoles, et ainsi optimiser leurs revenus.

On devine la suite. Léo avait les moyens d'investir dans ce matériel. Il fut l'un des tout premiers en France. Son père lui avait montré la chance qu'ils avaient d'avoir ne serait-ce que leur plus vieux tracteur, lui parlant de ce travailleur haïtien qui labourait son champ avec une barre à mine, motte par motte. Il y avait un monde et quelques siècles entre cet homme se tuant au travail pour presque rien, et eux qui se plaignaient parfois de ne pas pouvoir prendre autant de congés qu'ils ne l'auraient souhaité.

Il y aurait un monde entre son père qui s'était - tout de même - ruiné le dos au travail, et lui, avec sa nouvelle machine, s'était dit Léo, fier.

Amateur de jeux vidéo et d'électronique, il adapta la télécommande pour la remplacer par une manette, comme celles que l'on trouvait sur les consoles de jeux.

Pour rassurer ses parents mais aussi ses voisins, qui craignaient un improbable mais imaginable emballement du tracteur, il resta dans les premiers temps très attentif au comportement de la nouvelle machine, gardant toujours à la main la manette, afin de corriger toute erreur de trajectoire.

Mais il se lassa très vite du jeu « Agriculteur assistant sa machine dans le travail de la terre », et installa finalement dans la cabine un écran ainsi qu'une vraie console de jeux, laissant la machine se débrouiller seule tandis qu'il faisait la guerre à l'autre bout du monde.

On lui avait parlé d'un signe des temps. D'un signe qui disait qu'on était allé trop loin. Que ça ne pouvait pas tenir ainsi, c'était impossible. On eut longtemps tort, puis un jour on eut raison.

Aube naissante, ciel déjà clair, rosée délicate, Léo lança la grande machine et retourna se coucher. Il était fatigué ce matin. Il avait de plus en plus de mal à s'endormir ces temps-ci. Il avait l'impression de ne rien faire de ses journées, et il n'avait d'ailleurs pas vraiment tort. Il avait l'impression de ne plus parler à personne, et il avait raison: il n'avait plus d'employés.

De retour dans son lit, il eut en tête l'image de la machine travaillant dans le bleu - rose orangé du jour nouveau. Personne ne se lèverait pour vérifier qu'il conduisait bien son tracteur. Existait-il même un boulot consistant à vérifier la présence des agriculteurs sur leur siège? Non, certainement pas déjà. L'inertie de l'administration concernant le nouveau matériel était une réalité, il avait pu le vérifier lorsqu'il avait tenté de faire enregistrer sa machine auprès des assurances. Personne ne risquait donc de lui tenir rigueur de son absence ce matin-là.

Cette pensée le rassura et il se rendormit la conscience légère.

On eut longtemps tort, puis un jour on eut raison.

Ce matin-là, incompréhensible, l'Accident eut lieu.

Et l'on chercha un responsable.

CONTRIBUTION N°13

Pour quelques grains de blé.

Pierre Cochet

Le vrombissement du tracteur déchira le silence et l'engin flambant neuf entra dans la cour carrée de la ferme avant de s'immobiliser sous un hangar. Le jeune homme brun qui le pilotait en descendit prestement et caressa pensivement sa courte barbe parfaitement taillée en contemplant depuis la porte géante l'immensité de la plaine fraîchement labourée. Julien venait de terminer sa journée de travail dans les champs. Il lui restait encore à vérifier que son élevage de volailles était correctement alimenté puis il pourrait enfin se reposer, fier du devoir accompli. Il inspira profondément tout en admirant les bosquets bourgeonnants qui annonçaient le printemps. Il aimait l'odeur de la terre humide qui s'élevait du sol, il aimait les palettes vertes des prés renaissants, il aimait le chant des oiseaux et la mélodie de la nature à l'état brut.

Et par-dessus tout, il aimait Nadège, sa petite voisine, son amie d'enfance, sa complice de toujours. L'été dernier, ils s'étaient mariés en toute sobriété dans la modeste église du village, en présence du cercle de famille. Lui était le cadet de trois frères, et elle, la fille unique d'un couple d'agriculteurs retraités partis vivre dans le midi. C'était dans cette ferme dont elle avait hérité pour en relancer l'exploitation que les jeunes époux avaient élu domicile. L'ensemble avait un air vieillot, des murs décrépits, des tuiles dépareillées, malgré quelques touches de modernité, comme ces panneaux solaires installés sur le toit du bâtiment principal pour compléter leurs revenus étriqués. Avec les tarifs verts du « Grenelle », ils s'assuraient ainsi une rentrée d'argent récurrente et stable. Le cours du blé fluctuait trop ces derniers temps, et s'ils avaient eu de la chance avec la sécheresse en Ukraine, ils ne se faisaient pas d'illusions. En pleine santé, Julien et Nadège avaient sacrifié le confort du logement à l'investissement pour démarrer dans les meilleures conditions. Leur

intérieur était spartiate, quoique fraîchement repeint, et Julien se sentit encore plus seul dans cet espace vide

A la veille du week-end, Nadège était allée au Grau du Roi, rendre visite à son père malade. Julien l'avait accompagnée à la gare du gros bourg voisin, et ils s'étaient embrassés sur le quai comme tous ces amoureux qui se sentent si seuls aussitôt séparés. Il ne savait comment tuer le temps ; il lui téléphona longuement, prit des nouvelles de ses parents, échangea avec elle des mots tendres, des impressions sur les couleurs de la mer, le bruit du vent et des vagues, sur tout ce qu'ils trouvaient pour être ensemble plus longtemps. Puis la solitude s'imposa, immense, dès qu'il eut raccroché. Il décida de boucler sa comptabilité. Ne pouvant y échapper, autant le faire lorsqu'il était seul. Mais ce fut bref, et comme il s'ennuyait, Julien bascula vers internet, pour chercher un jeu quelconque et se distraire. Il essaya des puzzles, des labyrinthes, et bien d'autres choses encore qui le plongèrent enfin dans le sommeil.

Le lendemain, à son réveil, il s'étira en pensant aux activités de la journée, et la trouva bien longue. Maintenant que le labour était fini, il lui ne restait que les volailles pour s'occuper. Il s'attarda dans la contemplation du tableau que Nadège avait peint quelques mois auparavant, et qui égayait de couleurs vives leur chambre chichement meublée. Il lui téléphona de nouveau, depuis leur lit, son mobile à la main. Il s'offrit ainsi une grasse matinée bien remplie. De toute façon, Météo-France annonçait un temps maussade, peut-être même pourri, pour le week-end. Il ne sortirait sans doute pas, et mis à part nourrir ses poulets, il aurait du temps libre, trop de temps loin de tout. Il s'empressa de faire sortir les oiseaux avant la pluie pour nettoyer le poulailler et y maintenir les conditions d'hygiène garantes de son Label Bio.

L'après-midi serait longue. L'ordinateur était là, devant lui. Attiré par la publicité aguichante du site de poker en ligne BiZeBest, Julien prit place à une table réservée aux débutants et y misa les cinq euros offerts, transformés en jetons avec un taux qui permettait de durer longtemps. Il joua bien deux heures et amassa un court moment trente euros, avant de changer de table pour les perdre contre de vrais professionnels. Comme il n'aimait pas l'idée de gaspiller l'argent de ses emprunts, il y renonça définitivement et retourna travailler. Il

fallait s'assurer que les volailles auraient de quoi manger pour les deux jours suivants, par précaution. Il nourrissait son élevage au grain, et avait conçu son entreprise dans un esprit bio pour vendre un peu plus cher, et pour le plaisir de fournir à ses clients des produits de qualité. Julien ouvrit un sac de blé et y plongea les mains pour en retirer une poignée de grains qu'il fit couler entre ses doigts comme d'autres jouaient avec le sable. Il en ressentit une profonde joie, une grande sérénité : c'était là sa vie, celle qu'il avait choisie et qu'il partageait avec Nadège.

Son téléphone mobile, qu'il portait à la ceinture, sonna ; c'était elle, en larmes : on venait d'hospitaliser son père. Ils parlèrent longtemps car Julien devait la consoler, puis ils convinrent qu'elle resterait quelques jours de plus là-bas. Il avait proposé de la rejoindre, mais ils savaient qu'il n'en avait ni le temps, ni les moyens. Il descendrait seulement si la situation s'aggravait. Il imagina pendant qu'il lui parlait sa peau si douce, ses cheveux blonds comme les épis murs, son rire cristallin. Non seulement il était seul, mais maintenant, l'inquiétude le taraudait. Pour combattre ce stress naissant, il avait l'ordinateur. Julien avait testé, quelques années auparavant, les jeux de rôle en solo, mais s'en était lassé rapidement. Incarner un grand sorcier médiéval ne l'emballait pas, et malgré une campagne bien conçue, entrecoupée de mini-films réalistes, il avait laissé tomber.

Il fut attiré par une offre promotionnelle sur TwinLife, qui lui permettait de jouer pendant un mois sans dépenser un sou, sans abonnement et sans obligation de poursuivre. Il lui suffisait pour cela d'accepter un bandeau publicitaire en haut de la fenêtre d'accueil, avant de passer au jeu proprement dit. Il avait le droit de créer un personnage, un avatar qui le représenterait dans l'autre monde, et il choisit un policier. Il se demandait s'il pourrait vivre de l'intérieur des aventures interactives dignes des meilleures séries télévisées. Il joua jusqu'à la nuit tombée, puis encore quelques heures et c'est aux alentours de minuit qu'il alla se coucher. Pendant qu'il cherchait le sommeil, énérvé peut être par l'expérience qu'il venait de faire, il réfléchit à ce qu'elle signifiait. Il fit la remarque qu'une fois devant l'ordinateur, le temps n'avait pas la même durée, qu'on ne le voyait plus vraiment passer. Il pensa au rythme immuable des saisons, qui, depuis des siècles, des millénaires, marquaient la vie des hommes. Il se laissa bercer par le tempo lent de la nature et s'endormit enfin.

Le lendemain, il pleuvait à verse. Décidément, la journée s'annonçait mal. Julien sortit, courut sous le déluge jusqu'à la grange, prépara le grain pour remplir le silo et fit le constat d'une baisse alarmante de ses stocks. Il lui fallait, en plus de ses soucis du moment, commander et faire livrer du blé en urgence, et ensuite, il lui resterait encore une longue journée devant lui. L'appel de Nadège lui fit du bien, elle annonçait de bonnes nouvelles et un prochain retour. Elle aussi s'ennuyait, une chambre d'hôpital n'a rien de gai. Dès qu'elle eut raccroché, Julien songea aux semaines de temps de jeu que son policier avait du passer à jongler avec ses menottes en attendant son pilote. Il reprit la partie, mais, pour se changer les idées avec des concepts vraiment nouveaux, il emmena son personnage dans quelques ruelles sordides, rencontra d'autres joueurs bizarres, et se laissa même entraîner dans une maison close. Il y loua une prostituée qu'il fit déshabiller pour mieux la regarder. Elle était belle et d'un graphisme époustoufflant. Il mit le jeu en pause et l'admira sous tous les angles, puis il alla déjeuner. Une fois encore, il eut envie d'être avec Nadège, de sentir l'odeur douce de son parfum, de glisser ses doigts entre ses boucles légères, de s'endormir face aux reflets de ses yeux bleus. Quand il revint, la fille était toujours là, immobile sur l'écran. Il se rassit, regarda une dernière fois la superbe photographie nue, puis débloqua le jeu.

> C'est pas trop tôt, écrivit-elle dans la zone de texte, ça fait deux plombes que je suis là, debout, à rien foutre.

Elle disparut dans une autre pièce où il ne put la suivre, son avatar bloqué contre une paroi immatérielle. Pour aller plus loin, il fallait payer, cher. Julien se demanda qui pouvait animer l'image qu'il venait de contempler. Il comprit qu'il s'agissait d'une employée de la compagnie, sans doute assise derrière plusieurs dizaines d'écran, à se morfondre de la stupidité des hommes tout en choisissant les phrases toutes faites et les attitudes pré-programmées qui leur plairaient le plus. Il jugea cette manière de commercer idiote et totalement aux antipodes de la logique solide du monde de la terre. Mais il avait passé un bon moment devant une belle image 3D.

L'oubliant assez vite, il continua encore un peu ses pérégrinations dans l'univers glauque des bas-fonds de la ville imaginaire. C'est là qu'il rencontra Karine, belle à mourir dans sa robe légère, avec ses cheveux aile de corbeau, perdue devant un bar

miteux. Elle venait d'arriver dans le jeu, n'avait pas un sou et aucune idée de ce qu'elle pouvait y faire. Il lui proposa un verre virtuel, qu'ils burent attablés devant un repas sans consistance. Puis il imagina la suite, comme tout bon détective de polar noir. Elle accepta de passer la nuit chez lui, puisqu'elle n'avait pas de toit. Mais elle refusa de se donner :

> Les avatars de filles naissent en bikini, tu n'en verras pas plus, sauf dans les pompes à fric des quartiers louches, expliqua-t-elle.

Ils en rirent ensemble, à des milliers de kilomètres, sans même se connaître. Touché par sa candeur, il lui donna un millier de Fictive\$, gagnés par le faux policier sans rien faire, pendant que le vrai Julien dormait, puis elle quitta le jeu en promettant de revenir. Ensuite, il se laissa tenter par quelques échanges de coups de revolvers, pour animer un peu son existence morne. Mal lui en prit, il découvrit que son avatar n'était pas immortel quand, truffé de balles, il intégra une clinique où, soudain, l'écran devint tout noir. Un instant, il avait cru poursuivre avec les infirmières l'épisode de voyeurisme hexadécimal mais dut se contenter de :

> Game over – voulez-vous ressusciter ce perso ? Il répondit que non.

> Nouveau perso ?

Et nouvelle journée dans le monde réel. Pourquoi pas ? Il continuait à pleuvoir, Nadège ne rentrerait pas avant quelques jours, et il n'avait devant lui attendre la livraison de grain. Il eut alors une idée lumineuse, qui lui apparut quand il pensa que dans ce monde virtuel, il n'y avait rien d'autre à manger que des plats sans dénomination et sans saveur, tous identiques. Julien décida de se lancer dans la restauration haut de gamme, en créant un personnage inspiré de ce qu'il était vraiment : un agriculteur, cuisinier amateur, qui voulait voir le fruit de son travail transformé en miracles gustatifs pour nourrir son prochain. Il rompit son vœu de ne jamais risquer son argent, et acheta, avec de vrais euros, pour le prix de quelques grains de blé, des milliers de Fictive\$. Il supputait que c'était un piège, mais il pensait le déjouer, et estima qu'il fallait en passer par là pour démarrer plus vite. Il acheta une boutique. Avec un taux de un pour mille, il ne risquait pas grand-chose, et fut rapidement à la tête d'une

petite entreprise originale : celle qui vendait autre chose que des pizzas formatées et « donnait du goût » aux aliments. Il fut pendant quelques jours traiteur, le temps s'écoulant beaucoup plus vite sur TwinLife, puis il embaucha des livreurs qui s'élançèrent à mobylette vers les clients attirés par l'originalité du concept. Il se demanda pourquoi les nouveaux joueurs acceptaient ces travaux sans attrait mais la réponse était toute trouvée : pour ne pas risquer leurs vrais euros et accumuler suffisamment de Fictive\$ avant de se lancer dans des activités plus amusantes, comme la visite des bordels de TwinPolis.

Pour un jeune agriculteur dans l'attente de revenus, il avait un succès inespéré, et compta son argent. En quelques semaines de jeux, en quelques heures de vraie vie, il avait centuplé son capital, ce qui ne lui arriverait sans doute jamais dans ce trou perdu au milieu de nulle part. Il changea de l'argent dans l'autre sens et déposa mille euros sur son compte. C'était une opération complexe, truffée de contrôles pour en décourager le chaland, et longue comme un jour sans pain. Mais Julien venait de gagner l'argent dont il avait besoin pour acheter son grain et fit programmer la livraison. Grisé par ce premier succès, il se laissa entraîner dans le jeu, passa une nuit blanche, dans le monde réel, et continua le lendemain, appelant Nadège tout en surveillant sur son écran le développement de son affaire. Et c'est en milieu de journée qu'il eut envie de la revoir, elle, Karine, son amie de jeu. Fort de son expérience policière, il la trouva vers la fin de la journée. Elle avait ouvert une galerie d'art en plein centre de Mégalopolis, et y vendait les dessins qu'elle produisait elle-même. Il se présenta, mais elle ne le reconnut pas :

- > J'étais policier, mais j'ai fini troué comme un gruyère.
- > Alors, je vous dois ma boutique ?
- > Je vous ai cherchée partout, toute la journée.
- > Mais je ne joue qu'une heure dans la soirée.
- > Dans ce cas, fixons nos rendez-vous le soir.

Ainsi naquît entre eux une étrange complicité. Et les jours qui suivirent, la vie de Julien fut rythmée par ses appels à Nadège le matin, et ses rencontres bien sages avec Karine le soir. Dans l'intervalle, il exploitait le filon. Son affaire fructifiait et il ouvrit des filiales. Il épargna encore mille euros puis réinvestit tous ses Fictive\$ dans l'espoir de gagner beaucoup plus avant le retour de son épouse

adorée. La terre était à vendre, partout aux environs de TwinPolis, elle apparaissait toute seule en fonction des besoins, et Julien en acheta plusieurs milliers d'hectares. Il entoura la ville d'un anneau de terrains agricoles. Ses entrepôts devinrent des usines, son échoppe engendra une marque prestigieuse. Il développa une chaîne de magasins et distribua des licences à la foule des nouveaux venus attirés par l'argent facile. Il n'en revenait pas, en quelques heures, il avait bâti l'entreprise de ses rêves. Dans la vie réelle, il courait maintenant pour s'occuper de ses volailles, et il revenait s'asseoir toujours plus vite devant son écran, puis il finit par les oublier. Pourquoi travailler comme une bête pour nourrir le monde quand on peut devenir riche sans rien faire d'autre que jouer ? Il n'entendit pas livrer le blé.

Il se fiança avec Karine, instaurant le rituel d'une rencontre trimestrielle en temps de jeu. Il acheta pour elle une villa infinie dans une île paradisiaque, avec un grand jardin fleuri où ils verraient grandir leurs chères têtes blondes, « conçues » sur catalogue. Julien avait enfin les moyens de financer le grand mariage dont il n'avait jamais osé rêver, invitant des centaines d'amis rencontrés au gré des messages portés par la fibre optique. Il prit ainsi sa revanche numérique tout en la dédiant à Nadège. En bas de l'écran, dans la case où s'affichait son trésor, ses Fictives\$, s'allongeait la liste des zéros, jusqu'à bloquer sur 999 999 999. Encore quelques heures, et il aurait remboursé tous ses emprunts. Mais le taux de change plongeait, il avait été divisé par dix à cause de la spéculation, et, pour rebondir, Julien avait besoin d'aide. C'est naturellement Karine qui vint l'assister. Il lui fit don d'un milliard de Fictive\$ pour investir dans l'immobilier à TwinPolis, puis d'un autre.

Julien n'allait plus en ville, il se déplaçait en hélicoptère, du toit de son building à ses usines. Le marché immobilier explosait et l'avait propulsé dans le club des milliardaires du monde virtuel, où il venait de dépasser Gill Bates. Et le compteur patrimonial tournait, tournait, plus vite que la grande horloge ; les chiffres défilaient sous ses yeux sans qu'il n'ait plus besoin de rien faire. Ses compagnons du premier jour étaient devenus ses directeurs de société et géraient pour son compte sa myriade de filiales. Julien se rendait aux conseils d'administration, jouait au golf, rencontrait l'élite sociale et les people en vue. Chaque jour, les gens affluaient pour travailler dans son

empire. Il pourrait voir grandir ses enfants dans un monde féérique, leur offrir Harvard et continuer à grimper vers les sommets.

Julien s'éveilla dans son fauteuil, et vit que le compteur était tombé à zéro pendant sa somnolence. Il fut pris de panique et tenta de vendre son patrimoine pour récupérer quelques fonds, mais il n'y avait plus d'acheteurs, ils étaient tous partis vers TwinPolis II, où faisait fureur l'élevage des Skubidoux à lunettes, ersatz de Tamagoshis en peluche. Le monde s'écroulait dans l'explosion titanesque d'une porte ouverte à la volée.

Nadège était là, sur le seuil, devant lui, trempée, boueuse, furieuse. Aussitôt entrée, elle s'emporta :

> J'ai du revenir à pieds de la gare, il y a un tas de blé qui moisit dans la cour, et nos poulets sont moitié morts de faim ! Où étais-tu ces quinze derniers jours ?

> Je ...

Hagard, hirsute, démoralisé, des halos bleus devant les yeux, il ne savait que répondre. Elle eut un sourire en coin avant de rajouter :

> Eh bien moi, pendant ce temps, sur TwinLife, j'ai rencontré un gros crétin de milliardaire, et j'ai gagné de quoi rénover la maison !

CONTRIBUTION N°14

La Ferme des Calamités

Philippe Vincent

Tout a vraiment commencé lorsque l'ADSL atteignit le village. Un an avant, le Président avait décrété que tous les français devaient avoir accès à Internet, jusque dans les communes les plus reculées, et que cela faisait partie des droits fondamentaux de chaque citoyen.

Basile avait déjà depuis plusieurs années un ordinateur pour la gestion de la ferme. Intrigué par la rubrique « Jeux », il avait découvert avec amusement le Démineur, le Solitaire et quelques autres jeux de cartes pratiqués à l'écran. C'était rudimentaire, et il eut envie d'aller plus loin. Il avait acheté une première console interactive sous le prétexte de la destiner à son neveu, mais il l'avait gardée pour lui, et s'était peu à peu habitué à y jouer le soir, après le travail des champs, jusqu'à ne plus pouvoir s'en passer. Ce besoin grandissant, qui le conduisait à acheter toujours plus de jeux électroniques, coûtait cher au budget du jeune couple d'agriculteurs. Marie, sa femme, un temps indulgente, voyait d'un mauvais œil se développer cette passion. Elle était plutôt contente de ce frein financier, qui limitait le temps passé à ces enfantillages, alors qu'il faut travailler dur, quand on est paysan au fin fond du Berry.

Avec Internet, il eut accès à moindre frais à une incroyable variété de jeux, et ce fut le début d'un engrenage fatal.

Basile trouvait plus amusant d'affronter la réalité virtuelle de son écran, que de s'astreindre au devoir ancestral de pâturage et labourage que lui avait assigné un certain Sully, au demeurant mort depuis belle lurette. Sans compter que depuis, la Communauté Européenne était venue ajouter son lot de paperasse et autres activités bureaucratiques qui pesaient lourdement sur les épaules des pauvres exploitants.

Inquiète de cette dérive, Marie avait essayé de le ramener à la raison, jusqu'à se faire traiter d'empêcheuse de jouer en rond. Et puis, prenant son courage à quatre mains, elle avait travaillé pour deux, espérant sauver la ferme. Un jour, n'en pouvant plus, elle avait quitté Basile et sa ferme maudite.

Basile sombra alors dans une vie de laisser-aller, négligeant de s'occuper des bêtes, délaissant l'entretien des champs, se levant à l'heure de l'angélus pour s'endormir quand sonnent les matines, après une nuit de débauche ludique.

Un de ses jeux favoris s'intitulait : « *La Ferme des Calamités* ».

Le joueur était confronté à toutes sortes de situations reflétant les difficultés du monde rural. Il devait gérer toutes les calamités s'abattant sur son exploitation virtuelle. A chaque fois que l'une d'elles fondait sur la ferme, le jeu lui proposait plusieurs réactions possibles, et, selon son choix, il devait affronter une épreuve :

La Sécheresse s'abat sur votre région. Qu'allez-vous faire ?

- _ Vous vous précipitez au bistro du village, et buvez le maximum de verres dans le minimum de temps ...
- _ Vous vous plongez dans ... « *L'avenir de l'eau* » d'Eric Orsenna.
- _ Vous profitez de la nuit pour arroser en douce les champs (là, il fallait éviter le garde-champêtre qui rôdait aux quatre coins de l'écran !)
- _ Vous achetez à Dos Santos des graines transgéniques, croisement génétique de blé et de cactus (attention : quelques surprises à la floraison ...)

Vous devez remplir vos déclarations administratives avant la levée de la poste. Comment s'y prendre ?

- _ Vous faites du coupé-collé avec la déclaration de l'année dernière ...
- _ Vous passez chaque déclaration à votre femme (là, Basile était très fort !)
- _ Vous écrivez « blablabla » à chaque rubrique ...

Et enfin, la calamité préférée de Basile :

La Maladie de la Vache Folle semble avoir atteint votre exploitation. Que faites-vous ?

- _ Vous vous dépêchez d'envoyer à l'abattoir les vaches tenant encore sur leurs pattes, puis vous déclarez le sinistre aux autorités sanitaires : là, il fallait avec dextérité placer les animaux dans la bétailière, avant que l'épidémie ne se propage !
- _ Vous enfermez le troupeau dans l'étable virtuelle et attendez en vous voilant la face, mais pas les oreilles : en l'occurrence, il fallait tenir le coup malgré les beuglements des bêtes, et Basile ne résistait pas longtemps à la cacophonie, conséquence d'une allergie à la musique moderne datant du temps où il écoutait encore la radio.
- _ Vous prenez votre fusil et abattez vos bêtes les unes après les autres.

Le plus souvent, il choisissait la dernière solution. Il éprouvait une sorte de jubilation à effectuer ce carnage virtuel, comme si ce sadisme autodestructeur agissait tel un antidote à ses angoisses passées.

Un jour, Basile lut, dans le Petit Berry, un article relatant le passage de représentants des services sanitaires pour contrôler la conformité des exploitations aux règlements de la Communauté Européenne. Chez un de ses voisins, ils étaient tombés par hasard sur un cas de vache folle présumée. Le lendemain, le malheureux paysan avait vu débarquer un représentant des autorités l'avertissant de la destruction imminente de son troupeau. Le pauvre homme n'avait pas supporté le choc et s'était pendu.

Sentant monter en lui l'angoisse, sans même attendre l'heure apaisante où les phalènes s'envolent, Basile se réfugia dans sa « *Ferme des Calamités* », comme un être à la dérive s'accrochant à sa drogue préférée. Par malheur, le sort lui désigna la dernière calamité, « *La Maladie de la Vache Folle* ». Avec une rage décuplée, il prit son arme virtuelle, et tira comme un fou sur les bovins virevoltant sur son écran, les descendant les uns après les autres. Et

quand ce fut fini, il relança le jeu jusqu'à tomber à nouveau sur « *La Maladie de la Vache Folle* ». Toute la nuit, il répéta en boucle les mêmes gestes obsessionnels. Au petit matin, épuisé, il s'endormit, la tête affalée, les bras croisés sur son clavier.

Un bruit de pas sur le gravier le tira de son sommeil. Il ouvrit un œil, hagard. La première chose qu'il vit, ce fut son écran constellé de lignes faites de signes de ponctuation entrecoupés de x de c et de n. L'image affichée reflétait bien les tourments erratiques de sa nuit. Sortant de sa torpeur, Basile aperçut par la fenêtre la cause de son réveil : un homme se dirigeait vers la ferme. C'était le facteur, mais dans son délire, il le prit pour un Contrôleur à la solde de la Communauté, ou peut-être pour un Officiel venu lui signifier la décision d'abattre son troupeau. Dans son esprit encore brumeux, imaginaire et réalité se mélangeaient, comme dans ces paysages bretons où, à l'approche de l'orage, le ciel, à l'horizon, se fond avec la mer.

La pratique de son jeu favori lui avait donné l'impression que le monde virtuel était plus vrai que vrai. Par une sorte de renversement des choses, il lui semblait que la réalité n'était, elle aussi, qu'un gigantesque jeu où chaque personnage suivait fidèlement la partition écrite pour lui. Un jeu qui n'était qu'une pâle imitation du seul vrai monde, celui des jeux vidéo. Le décor dans lequel il se mouvait depuis son enfance n'était qu'un immense écran où se déroulait un scénario programmé par quelque démiurge. Le sentiment de son impuissance à changer, dans la vie courante, le cours des choses, n'avait fait que renforcer sa conviction.

Alors, Basile se leva, encore titubant, décrocha son fusil de chasse, le chargea, et par l'entrebâillement de la fenêtre, d'un tir bien ajusté, il descendit le facteur. Puis, il sortit dans la cour.

La violence de cette action le tira définitivement de son engourdissement. Une excitation rageuse prit possession de lui.

Comme chaque matin, les bêtes s'étaient éparpillées dans la prairie bordant leur étable. Il avait bien fallu qu'elles s'organisent toutes seules, devant le laisser-aller de leur gardien ! L'anarchie qui, au début, régnait en maître, avait peu à peu fait place à un partage des tâches. Quelques vocations s'étaient révélées, et Margueritte la

soumise, s'était autoproclamée vache tourière. C'était elle qui le matin poussait la porte de l'étable d'une pression de l'épaule, et, d'un beuglement, appelait ses congénères au broutage matinal. Quelques tempéraments de leaders s'étaient aussi imposés à une troupe de veaux qui ne demandaient qu'à se laisser mener.

Le coup de feu avait créé la panique dans le troupeau. A la vue du spectacle de ces vaches qui s'agitaient en tous sens, comme dans le jeu vidéo de ses nuits, Basile fut pris d'une frénésie meurtrière. Comme s'il voulait battre son record, il tirait et tirait, et tirait encore. Margueritte fut sa première victime. Touchée à la tête, elle s'affala sur le sol avec un bruit sourd. Maintenant, les vaches, affolées, fuyaient de tous côtés, dans un sauve-qui-peut général, mais Basile les poursuivait de sa vindicte. Il achevait les blessées, et, pour ralentir les fuyardes, tirait dans leurs pattes comme les policiers tirant dans les pneus des voitures qu'ils sont chargés d'intercepter, dans le jeu « *Fatale Poursuite* ».

Marilou, sa préférée, celle qu'il avait sauvée d'une mort certaine lors de sa naissance, fut sa dernière victime. Blessée au jarret, la pauvre bête titubait comme si elle était atteinte de la maladie de la vache folle ! Cette pensée lui donna la force de l'achever, en dépit de son affection persistante.

Puis, il se précipita vers la basse-cour. Il n'allait tout de même pas s'arrêter en si bon chemin ! Chanteclair, avec ses airs de macho prétentieux et ses « cocoricos » triomphants, eut promptement le cou tranché, fauché par une balle. Les poules, affolées, courraient en tous sens en piaillant. Basile les descendit les unes après les autres. En s'éloignant vers la porcherie, il laissait derrière lui un spectacle de désolation qui aurait pu faire penser qu'un quelconque rite vaudou s'était déroulé en ce lieu.

Vaux, vaches, cochons, poulets, tous les animaux de la ferme y passèrent.

Quand il aperçut au loin le gyrophare de l'estafette de gendarmerie, Basile se réfugia dans le bâtiment principal. Jouant les « *Fort Chabrol* » (je veux parler du jeu vidéo éponyme, bien sûr), il referma les volets de chaque fenêtre, laissant un entrebâillement pas plus large qu'un canon de fusil. Il prit dans la vitrine de la salle-à-

manger toutes les armes de chasse que lui avait léguées son père, et les disposa devant chaque orifice lui servant de meurtrière.

Aux premiers coups de feu, les gendarmes battirent en retraite. Maintenant, ils encerclaient la ferme, se tenant à bonne distance. Le brigadier lui intima l'ordre de se rendre, suivant en cela le scénario mille fois vu sur son écran. Basile lui répondit par un « *vas te faire foutre* » conforme au rôle que doit jouer l'assiégé.

De temps en temps, Basile tirait un coup de feu, pour « maintenir la pression ». D'expérience, il savait que les représentants de l'ordre avaient instruction d'éviter toute action intempestive, pour privilégier une solution négociée. Il savait aussi que le GIGN, ou quelque chose comme ça, n'allait pas tarder à rappliquer.

Quand il vit les policiers casqués avec leurs boucliers en plastique entourer la maison, il eut envie de leur balancer quelques pavés bien ajustés, comme dans le jeu « *Mai 68* ». Malheureusement, la cour était en terre battue. Comme quoi, on ne peut pas tout prévoir, quand on construit les fermes !

Puis vint le tour du Préfet. Avec son portevoix, il incitait Basile à se rendre. On ne lui ferait aucun mal. Pour le préposé à la distribution du courrier ? Ce n'était pas si grave, on pouvait comprendre son geste, et d'ailleurs, l'homme était proche de la retraite ...

Énervé par son ton faussement lénifiant, Basile lui aurait bien envoyé un pruneau en pleine poire, mais le valeureux Enarque avait trop bien appris l'art de se mettre à l'abri.

Basile vit se succéder au portevoix le policier-psychologue-spécialiste-des-négociations-avec-les-forcenés, l'inévitable *Profileur* venu d'Amérique, et quelques prêcheurs de bonnes paroles patentés, mais il restait inflexible.

Puis, vint le temps des proches. Sa mère le supplia de se rendre, avec des « *ne fais pas de bêtise, mon poussin chéri* », « *tu ne vas pas faire ça à ta mère* », « *pense à ton pauvre père* », et autres fadaïses qui n'eurent pas plus d'effet.

Enfin, vint le temps de Marie.

Marie s'avavançait dans l'allée, digne et calme. Un peu de fatigue sur son visage atténuait l'impression de beauté tranquille qui avait séduit Basile, dix ans auparavant. « *Ne fais plus un pas* », lui intima Basile, mais elle continuait inexorablement à avancer. Basile se tenait dans l'embrasure de la porte, à l'abri des tireurs d'élite qui probablement le cherchaient dans leurs viseurs. Le capitaine prit la parole pour l'assurer que personne n'en profiterai pour lui tirer dessus : « *Votre femme a accepté de discuter avec vous à la seule condition que nous respections une trêve, et nous resterons fidèles à cette promesse, par égard pour son courage* ».

Marie continuait à avancer. Basile était sorti de la maison et la menaçait de son arme, dans un face-à-face indécis. Arrivés à un mètre l'un de l'autre, il se produisit dans la tête de Basile un phénomène inattendu. Le visage bien réel de Marie s'évanouit, et il revit, rajeuni d'une décennie, ce même visage couché dans le foin, le regardant avec une tendresse amoureuse qui abolissait le temps. Il tendit une main hésitante vers le fétu de paille virtuel accroché à ses cheveux, et fit mine de l'enlever, d'un geste délicat, ainsi qu'il l'avait fait dix ans auparavant. Avec la même lenteur infinie, ils rapprochèrent leurs lèvres, tout doucement, pour jouir plus longtemps de cet instant privilégié où le désir fait s'évanouir l'espace environnant, où rien n'existe que la soif de l'autre.

Pour la première fois depuis six mois, Marie a pu rendre visite à Basile, dans l'hôpital psychiatrique où il se fait soigner, après la reconnaissance de son irresponsabilité au moment des faits. Il va beaucoup mieux. Et puis, il est pris en charge par le Professeur Cyrulnix, le meilleur spécialiste français en la matière, auteur de la fameuse thèse « *L'addiction aux jeux vidéo des paysans français, dans le Berry occidental* », inventeur de la célèbre méthode Cyrulnix. Partant du principe qu'on peut soigner le mal par le mal, le Professeur a créé un antidote à cette dépendance, sous forme d'un jeu baptisé « *La Ferme des Félicités* ». Dans cette ferme virtuelle, tout le monde est beau et gentil, tout n'est que luxe, calme et volupté, aucune angoisse ne flotte dans l'air, et rien ne se passe ! Après six mois de ce régime, Basile n'a qu'une envie, c'est de retourner dans le monde réel. C'est le principe de la cure.

Marie est revenue vivre à la ferme. Elle a repeuplé l'étable et la basse-cour, repris en main troupeau, poulailler et porcherie. Elle a ressorti les dossiers administratifs, les demandes d'aide à la CEE. Basile va rentrer dans une semaine. Il faut, n'est-ce pas, que la Ferme soit accueillante pour son retour ?

CONTRIBUTION N°15

Veaux, vaches, cochon, couvée...

Pascal Viguié

La ferme de Téotim Sélias gisait au bas de la colline, vers l'Ouest, sur une terre pauvre travaillée par sa famille depuis deux générations. Des bois clairsemés l'entouraient, un à l'arrière, les autres sur les flancs; devant et au-delà s'étaient étalés les champs de maïs et de blé que cultivait son père, déjà, lorsqu'enfant il dévalait leurs pentes irrégulières pour se laisser rouler jusqu'au fond des fossés imprégnés d'eau, d'insectes et de fraîcheur. Le long des clôtures barbelées, un chemin argileux zigzaguait vers la route départementale, à sept cents mètres de là; au printemps, la pluie le rendait difficilement praticable après les orages occasionnels qui défiguraient le ciel. La boue lourde et noire finissait par sécher, et lors des moissons d'août l'été craquelait ses restes, ouvrant des fissures sinueuses qui rappelaient le fond d'un lac desséché. Des tracteurs tiraient des remorques pleines, gorgées de céréales et de cris d'enfants; et des voitures emplies de vacanciers se déversaient dans les fermes voisines, dont beaucoup proposaient des gîtes de vacances. En continuant sur la voie bitumée, après une dizaine de kilomètres, on finissait par atteindre un petit bourg, Eliassac, qui s'étendait grassement, bruissant de ses quatre mille âmes; il abritait notamment le bureau de tabac et le kiosque à journaux les plus proches; de la cour de la ferme, le soir, si des cumulo-nimbus s'attardaient suffisamment à l'horizon, on distinguait les reflets hésitants de ses lumières sur les bords inférieurs des nuages.

Timorin Sélias, le grand-père de Téotim, cadet d'un couple de métayers auvergnats, homme sans fortune mais de belle allure, avait épousé au début des années vingt Honorine-Marie Lanestet, une Aveyronnaise plus jeune que lui de douze ans. Le père et la mère d'Honorine, morts de la grippe espagnole, lui avaient légué quelques biens, une maison chiche dans le faubourg de Rodez, et des terres

en friche près du village d'Eliassac. A la ville, la jeune fille se levait dès l'aube, et travaillait jusqu'à la nuit; elle cuisinait, s'affairait à la machine à coudre, lavait, repassait, sans interruption jusqu'au soir. Mariée, elle vendit la maisonnette, choisit aux abords d'Eliassac une habitation moins dispendieuse, et quitta le pays ruthénois. Timorin la rejoignit, laissant plus au Nord quelques dettes et très peu de regrets. Il entreprit d'exploiter les terres ingrates de sa femme, apprit à marchander, négocia, s'obstina, jura plus que de mesure; enfin, à force d'entêtement, de patience et de lenteur il gagna le respect des maquignons et des fermiers – cependant il n'était pas homme agréable et, comme il travaillait dur et récoltait plus de blé que ne le promettaient ses terres, les autres agriculteurs le jalousaient. Les années s'accumulèrent, le ménage devint prospère, et Honorine accoucha d'un petit Théodore, enfant unique et protégé. La guerre survenant, Timorin chercha à éviter l'appel – qui cultiverait ses terres? Au bout de trois semaines, honteux, il alla à la Préfecture et rejoignit le front. Les mois et les saisons passèrent, l'assaut arriva. Pris de terreur, il contempla d'un œil hagard l'énormité du massacre, hésita, courut; il attaqua les chars germaniques à la baïonnette, fut blessé, gisant, abandonné pour mort; on l'enterra par erreur; il ressuscita. Enfin il reçut, comme ses camarades de la section 312, la Croix de Guerre - lui car il avait survécu, eux parce qu'ils étaient morts. Il conserva de cette année folle, outre une haine furieuse de l'Allemand et des technologies nouvelles, une jambe droite raide, qui l'empêcha de retravailler les champs. Il devint aigri, acariâtre, coléreux. La ferme s'agrandit malgré tout. Théodore forcissait, par l'ardeur du soleil, à la pluie, sous les tempêtes de grêle; à sept ans, il en paraissait dix, à douze ans, il était adulte. Avec sa mère, ils développèrent la propriété, esclaves volontaires, poussant par devant eux les charretées de foin qu'ils ramassaient l'été venu, pour les revendre au village. La vie devint plus facile, même si Théodore vouait la même détestation que son père au confort moderne; il maria la fille d'un riche exploitant du village, essaya la politique, fut élu maire d'Eliassac, la deuxième fois, et tint le village jusqu'à la vague rose rouge de 1977. Une fillette naquit d'abord; puis Téotim parut. C'était l'aîné des garçons: il reprendrait la ferme.

Le père et le grand-père de Téotim avaient construit les bâtisses à mains nues; ils avaient successivement refusé, à vingt ans d'intervalle, l'installation de l'électricité, cette invention des Parisiens pour leur soutirer davantage d'impôts; cependant, à force

d'insistance, et après trois jours sans remplir les seaux au puits, la grand-mère Lanestet, épouse Sélias, née citadine, avait pu les convaincre d'accepter l'eau courante. Le tout-à-l'égout n'était arrivé que plus tard, en 1976, après la grande sécheresse, quelques mois avant la naissance de Téotim. Enfin Théodore Sélias, s'étant sur le tard passionné pour le football, songea à acheter une télévision, bichromatique, pour suivre la Coupe du Monde en Espagne. Il hésita, espérant d'abord pouvoir se contenter d'un groupe électrogène; il se renseigna ensuite, achetant deux magazines dont les pages colorées l'avaient impressionné, découpant plusieurs articles; à la fin il se résigna, déplia son costume, secoua la poussière, et demanda à voir le nouveau maire d'Eliassac, qu'il détestait, pour l'informer qu'il acceptait le raccordement au réseau électrique, sous condition que les Sélias, giscardiens convaincus et auvergnats de cœur, n'aient pas à déboursier le moindre centime. François Mitterrand avait remporté les élections présidentielles, la nation s'endettait, et la ferme fut reliée en mai 1982 au réseau d'Electricité de France.

Le 1^{er} juin au soir, à dix heures, les lueurs du poste télévisé illuminèrent pour la première fois le salon, déchirant les ténèbres de leurs images blanches. La Coupe du Monde commença le 13. Mauvais présage, sans doute. Les hommes regardèrent tous les matches. Le 8 juillet, l'équipe de France affronta l'Allemagne, à Séville. Le gardien teuton, Harald Schumacher, rappela au grand-père Timorin les sombres souvenirs de 1940. La finale était en vue, il restait moins d'un quart d'heure, mais les panzers se remirent en route pour écraser Battiston, Giresse et Platini. Théodore bascula de son fauteuil, croyant devenir fou; il recula, décrocha son fusil de chasse, contempla d'un œil effaré les pantins noirs et blancs s'embrassant comme des femmes, tira le tiroir de la commode en chêne, saisit une cartouche, la tomba, la ramassa, et lorsque Schumacher brandit la coupe dorée il épaula et tira à bout portant vers l'écran. Le poste explosa sous l'impact. Téotim, cinq ans, n'eut que quelques égratignures; mais la détonation lui fit perdre définitivement l'audition de l'oreille droite. Timorin Sélias fut plus sérieusement touché; des éclaboussures et des flaques de sang s'épalaient sur ses vêtements, ses mains, son visage; il criait. Le docteur fut appelé en urgence, rien n'y fit: Timorin resta alité cinq jours. Les blessures ne semblaient pas si graves; mais une deuxième défaite, quarante ans après, lui fut insupportable: il mourut. Les Allemands avaient fini par l'avoir, malgré tout. La télévision n'était

plus qu'un amas de débris; elle ne fut jamais remplacée. L'électricité, elle, demeura.

Vingt-cinq ans s'écoulèrent; l'exploitation couvrait désormais plus de deux cent hectares. Téotim, marié, trois enfants, avait étendu progressivement son territoire, rachetant les terres de voisins plus malhabiles, ou moins vaillants. Il employait deux ouvriers agricoles, des grands gaillards espagnols avec lesquels il discutait dans un mélange d'occitan, de français et de castillan. En 2002, il avait souscrit un prêt au Crédit Agricole, s'était diversifié dans le commerce de jeunes taureaux: cinq ans après il possédait trois cents têtes. Chaque hiver, il se déplaçait jusqu'à Aurillac pour acheter des bêtes de trois mois, qu'il engraisait tout au long du printemps et de l'été. A l'automne, après la transhumance, début Octobre, des négociants italiens venaient lui racheter les bestioles, la viande transalpine affichant régulièrement des prix plus élevés; malgré les emprunts, il s'enrichissait. Le développement de ses affaires le contraignait à s'organiser davantage, et ses cahiers d'écolier ne suffisaient plus pour suivre correctement ses finances. Un soir du mois de Novembre 2007 (il avait alors vingt-neuf ans), il lui advint une grande surprise: au moment du dîner, sa femme lui tendit un petit paquet, il l'ouvrit, c'était un ordinateur Vaio, tacheté d'autocollants étranges (Pentium. Windows. Skype - ces mots ne lui rappelaient rien.), lové dans un carton encombré de fils plus nombreux que les aspics d'un nœud de vipères, l'été, sous les rais de soleil, avant qu'il ne les décapite d'un coup de faux. Une bouffée de chaleur le traversa, il s'appuya contre la table rugueuse de la petite cuisine pour contrer le léger étourdissement qui s'emparait de lui.

Cet hiver-là, Téotim ne chassa pas. Il passa l'essentiel du mois de Décembre reclus, dans son bureau, au premier étage, à lire des manuels informatiques, en tâtonnant; il se trompait souvent dans les branchements, grognait; puis il découvrit les dossiers, les traitements de texte, les programmes gratuits ou piratés. Bien qu'il eut parfois grand-faim, il ne s'alimentait guère, oubliant les repas, s'énervant lorsque Blandine, sa femme, lui rappelait l'heure ou insistait pour jouer avec les enfants; bientôt toute la ferme fut traduite en chiffres dans un tableur Excel. Ses trois garçons observaient à l'écart le tremblement de ses mains maladroites, lorsque ses doigts heurtaient les touches noires du clavier Azerty. Enfin, le soir de Noël, après trois jours sans absorber le moindre aliment, il descendit, amaigri,

souriant, heureux, et embrassa les siens: il n'aurait pas de nouvelle crise avant Février 2009.

2008 s'écoula presque normalement. Plusieurs banques firent faillite, même la Société Générale sembla un temps menacée; mais le Crédit Agricole tenait bon, et réclamait tous les mois ses mensualités. Le cours du bœuf s'était retourné; au Sud des Apenins, la récession économique ramenait les populations à des nourritures moins onéreuses. Téotim calcula, programma, simula, et tous ses essais donnaient une réponse unique: cette année, les taureaux ne seraient pas rentables. Il hésita, discuta avec d'autres maquignons de viande, refit ses simulations; Blandine remarqua trois cheveux blancs sur ses tempes. Finalement il préféra ne pas prendre de risque, et n'acheta aucun taurillon. Il pouvait tenir un an sans faire défaut sur ses dettes, avec les économies des années grasses. Au moins, il aurait du temps pour l'informatique. Il licencia ses deux ouvriers, reçut quelques jurons, puis découvrit Internet, dans une hâte nerveuse. La saison prochaine, sauf si les écolos triomphent, le steak repartirait de l'avant. Le printemps approchait, il consacrait beaucoup d'heures à surfer de par le monde, jouissant de la découverte de contrées étranges et de la douceur du repos. Cependant il ne négligeait pas sa famille, il instruisait ses enfants avec des jeux d'éveil, découvrait des astuces culinaires qu'il partageait avec sa femme, emmenait l'aîné des garçons avec lui, sur le tracteur, pour les semailles. La vie continuait, malgré les difficultés financières; mais les céréales se vendirent mal. Pour Noël, les cadeaux furent plus frugaux, les cartons plus petits; l'ordinateur restait posé sur la commode, près des verres en cristal, souvenir d'une époque meilleure et d'un luxe évanoui. Le Premier de l'An fut joyeux cependant: la Bourse frémissait. Blandine était convaincue que bientôt, ils partiraient vers Aurillac, pour acheter des bêtes – le Crédit Agricole s'était montré compréhensif, et avait accepté de prolonger leur prêt, en l'augmentant. Léo, leur aîné, les accompagnerait. Plus tard, à l'instar de Téotim, et comme Théodore avant lui, il assumerait la succession paternelle.

Le 3 février 2009, un mois avant de partir pour Aurillac, Téotim découvrit sur FaceBook FarmTown, une simulation agricole qui connaissait un grand succès. Il créa son avatar, acheta une ferme virtuelle, reçut ses terres électroniques, puis se lança dans leur exploitation frénétique. Chaque jour, il achetait de nouvelles

semences, plantait, labourait, gagnait des points d'expérience, récoltait du maïs qui n'existait que sur des serveurs lointains, le transformait en éthanol, levait des clôtures, nourrissait ses bêtes imaginaires; après quelques semaines, il monta en niveau, tous pouvaient voir son succès, il devenait célèbre. Il investissait davantage, quelques dollars tout d'abord, un peu plus, toujours plus. Le jour du départ pour Aurillac arriva, il resta devant son ordinateur, connecté; Blandine parla, parlementa, cria: il ne répondit pas. Léo pleurait avec ses frères, au milieu des hurlements. Il ne bougea pas. Trois nouveaux mois passèrent. Les premiers recommandés du Crédit Agricole apparurent. Aucun taurillon ne beuglait dans le hangar quasi neuf. Les tracteurs des Sélias n'avaient pas labouré les terres pauvres d'Eliassac. Personne n'avait semé le blé. Téotim utilisait une partie de l'argent des prêts pour les dépenses courantes; le restant lui permettait d'accumuler toujours plus de points sur FarmTown. Lorsqu'en juin Téotim découvrit FarmVille, le concurrent de FarmTown lancé par Zynga, il devina qu'il lui faudrait recommencer à zéro sa vie d'agriculteur virtuel. Blandine le comprit aussi; les trois enfants montèrent dans la voiture, une Volvo vieillissante que lui avaient donnée ses parents, et ils partirent tous les quatre pour Toulouse. Téotim Sélias resta seul, hypnotisé par l'écran. Il ne s'aperçut presque pas de leur départ. En Décembre, les banquiers saisissaient la ferme.

J'ai revu Téo le mois dernier. Dix ans que nous ne nous étions pas parlés. Blandine m'avait mise au courant. Un des Espagnols a repris l'exploitation, grâce à un nouveau prêt du Crédit Agricole. La crise a l'air finie. Il a embauché Téo, qui travaille ses anciennes terres, comme ouvrier.

Téotim. Mon ami. Mon frère.

CONTRIBUTION N°16

Paysan Jedi

Géraldine Naja

Le jour, Jean-Baptiste nettoie Skywalker, donne le biberon à cette andouille de Leia qui refuse de têter sa mère, et ne rencontre pas d'autre être humain à l'exception du facteur. La nuit, il se métamorphose en Cander, habitant de la planète Tataouine et les bêtes qu'il y croise sont encore plus massives et poilues que celles du jour.

Le jour, ses bras charrient des quintaux de foin et de fumier, ses pieds arpentent des kilomètres de prés et de montagnes à la suite des vaches fugueuses ; la nuit, il a mal partout, ses jambes sont lourdes et ses articulations raides, et pourtant il sait que le sommeil ne pourra venir qu'une fois les derniers Sith vaincus.

La nuit, la reine Amidala le supplie de rester à ses côtés alors qu'il s'apprête à partir sur Naboo pour affronter Dark Sidious en combat singulier. Le jour, il voit Lauriane partout autour de lui ; ce sont ses cheveux que le vent soulève et qui ondulent dans les prairies, ce sont ses seins et son ventre qui dessinent la ligne de crête.

Quand Lauriane était arrivée un an plus tôt dans la vallée, avec mari et enfants, il n'y avait pas prêté attention. Les villageois ne parlaient que de cette parisienne mariée à un médecin, et tous se demandaient ce qui avait bien pu les attirer dans ce désert, ce genre de bout du monde. Ni elle ni son mari n'avaient d'attache familiale dans la région, et pourtant ils avaient acheté la grande maison bleue et isolée, à flanc de montagne, que les gens du coin appelaient « le donjon ».

Lui, Jean-Baptiste, il venait de racheter l'exploitation, il se battait pour que ses 127 vaches reprennent du poids, vèlent sans problème, et il priait pour que les saletés de prion ou de fièvre aphteuse contournent le Massif Central et aillent se noyer dans la Dordogne. Il était en quelque sorte le voisin de Lauriane puisque son étable jouxtait le pré de la maison bleue, et que le précédent fermier avait signé un bail suivant lequel les vaches paissaient dans le pré en échange de l'entretien dudit pré et de bois pour la cheminée. Il avait été très surpris de lire sur le bail que c'était elle la seule propriétaire du donjon.

Le premier été, il s'est contenté de la visite de courtoisie qu'il lui devait pour qu'elle veuille bien continuer à lui louer son pré. Il s'est contenté de remarquer que ses seins bougeaient sous le tee-shirt, que la brise du matin qui caressait le torrent les faisait se dresser, et qu'elle mordillait nerveusement son index tout en lui parlant. Il a entendu son rire pétaradant, si peu cohérent avec le statut de bourgeoise que les gens du village lui prêtaient. Il lui a demandé si c'était vrai qu'elle travaillait pour la télé, c'est ce que le boulanger répétait quand il parlait d'elle, et elle a expliqué qu'en effet elle écrivait des scénarios, mais pas pour des films, pour des jeux vidéo. Elle a ajouté qu'elle était spécialisée dans les jeux inspirés par la saga de la Guerre des Etoiles, parce qu'elle aimait les étoiles sans doute. Ils ont signé le bail du champ, elle lui a préparé un café, lui a coupé une part de gâteau, il a touché son bras quand elle lui a tendu l'assiette et il a pensé que son mari avait bien de la chance. Puis il est retourné s'occuper de ses vaches.

Le soir même, il s'inscrivait sur « Les chevaliers de l'Empire Galactique », jeu de rôles multi-joueurs, et choisissait sa nouvelle identité ; désormais il était Cander, un chevalier Padavan de l'ordre Jedi, et il devait préparer l'avènement de l'Empire en éliminant ses ennemis Sith.

L'hiver suivant, son groupe de combat avait bien avancé en nettoyant la planète Raantoine de ses traîtres et il envisageait de s'intéresser à Kashawaak, la planète voisine. Il avait désormais de jolies vèles prénommées Danila, Daita et Daleia, un nouveau taureau qui répondait mal au nom d'Obi-Wan, et il avait vendu une cinquantaine de veaux bien peu stellaires en Italie. Quand les volets

de la maison bleue se sont rouverts juste avant Noël, il est venu apporter un sapin aux enfants. Il est resté pour l'apéritif et il l'a aidée à ouvrir la trappe d'accès au grenier qui s'était bloquée avec le froid. Il a rougi quand elle l'a frôlé pour se faufiler dans le grenier mais il ne s'est pas écarté. Le lendemain matin, Lauriane a trouvé un bouquet de houx devant la porte et son mari l'a taquinée avant de reprendre l'avion pour Paris où son travail, ainsi que sa jeune assistante, l'attendaient.

C'est quand les journées ont commencé à rallonger et que les bêtes ont manifesté leur impatience de retrouver le soleil et l'herbe fraîche qu'il a pour la première fois entendu parler de la séparation. Lauriane est venue seule avec les enfants et quand il est passé pour lui parler des barrières du pré qui avaient besoin d'être changées, il a constaté qu'elle avait maigri et que son rire n'éclatait plus d'un son aussi clair et rond. Il aurait voulu lui dire qu'elle était bien plus belle que ses héroïnes et que lui, Jean-Baptiste, avait depuis longtemps réussi toutes les épreuves initiatiques pour devenir chevalier ; il aurait voulu, sur Terre comme sur Taraan, traquer le traître qui la laissait si désemparée ; il ne peut que la regarder, remplir sa mémoire de sa démarche dansante malgré la fatigue évidente, de son parfum plus fleuri que les drailles qu'arpentent ses vaches et de ses gestes ronds et gracieux comme les virevoltes de ses chèvres.

A l'été, il profite de la présence de ses vaches dans son pré pour lui rendre souvent visite. Elle a annoncé officiellement son divorce prochain à l'épicière du village qui, plus efficacement que n'importe quel haut débit, a disséminé l'information dans cette vallée et les deux vallées attenantes.

Justement, c'est de débit que Jean-Baptiste manque cruellement; maintenant que son capital de Force dans le jeu a atteint son maximum, qu'il est en mesure d'accéder au niveau supérieur de jeu, il passe de longues heures à attendre le chargement des options, et chaque ordre qu'il donne à son escadron doit être confirmé plusieurs fois tant les coupures de réseau sont fréquentes. Il se décide à lui en parler, et il lit la surprise et l'amusement conjugués sur son visage. Lauriane ne pouvait pas imaginer que ce village de 112 âmes - et de plusieurs centaines de vaches - abritait Cander, déjà célèbre parmi la communauté des joueurs chevaliers pour son habileté tactique.

Ce soir-là, il reste dîner dans la maison bleue et il n'a jamais mangé de meilleurs spaghettis de sa vie. Sa princesse galactique le sert et il a l'impression d'avoir dix ans sous ses yeux noirs. Elle le sonde, elle veut tout savoir de lui et de sa passion pour le jeu, elle veut comprendre les bugs qu'il a débusqués et les failles du système. A nouveau son rire retentit et il est bien plus fier de cet exploit que s'il avait réussi à soumettre Obi-Wan. Quand il se lève à regret pour partir, car il voit bien qu'elle tombe de sommeil, elle se hisse sur la pointe des pieds pour l'embrasser, et il ne sait plus s'il tremble parce qu'il est transi ou calciné.

Quelques jours plus tard, il vient chercher les enfants dans son tracteur pour les emmener faner, et quand ils rentrent tous fourbus de leur journée aux champs, une délicieuse quiche et une gigantesque mousse au chocolat les attendent. Lauriane a fait la sieste au soleil et celui-ci a posé des tâches de rousseur sur son nez et des fils d'or dans ses cheveux. Elle est en short de jean et en espadrilles, elle a l'air d'être la grande sœur de ses filles et il n'ose plus la regarder tant il se sent transparent, comme si son désir pour elle l'auréolait tout entier. Elle lui repose des questions, sur la facilité d'accès à Internet dans le village, sur les boucles logiques du jeu, et il se détend dans la douceur qui sourd de chacun de ses mots et de ses gestes. Quand il repart, tard, c'est la première fois depuis presque un an qu'il se couche sans se connecter.

Tout l'été se déroule dans cette délicieuse connivence et il vit en schizophrène. Le jour il la côtoie, lui qui n'a jamais connu la suavité de la vie à deux et dont la principale approche de l'amour s'est résumée à quelques sites pornographiques qui l'ont laissé aussi haletant qu'écœuré, lui qui s'est toujours enorgueilli de sa solitude et de sa vie d'ermite des montagnes. Il est comme un papillon de nuit autour d'une lanterne, il n'ose pas l'approcher de peur que sa bulle de rêve explose. Il sait bien, pourtant, qu'elle le regarde avec un regard trop léger, pas un regard attentif et appuyé de femme désirante, mais un regard de mère parfois critique quand il mange son fromage à la pointe de son couteau ou qu'il écorche la grammaire. Le soir, quand il comprend qu'il doit partir, son désir est si douloureux qu'il se soulage avidement quand il rentre dans sa tanière. Ce n'est qu'après qu'il peut jouer, et seul le jeu lui permet de dormir, même si dans ses rêves elle est encore présente, et qu'alors

au moins il peut la toucher sans craindre de la salir de ses mains lourdes et dures. Il est presque soulagé quand à la fin du mois d'août les volets du donjon se referment et qu'il reste seul avec ses vaches, ses chimères épiques et son cœur qui voudrait déchirer ses côtes.

Jusqu'à la Toussaint, il arpente ses montagnes chéries derrière ses vaches le jour et joue furieusement la nuit. Une fois qu'il a rentré toutes ses bêtes, qu'il a fait le plein de foin et de granulés, et que la longue saison noire peut arriver, il est depuis longtemps passé à la version avancée du jeu et même cette dernière n'arrive plus à le satisfaire. Il retourne aussi, excité, honteux, enragé, sur ces sites où des femmes anonymes et pneumatiques s'ouvrent pour lui et s'agitent mécaniquement en poussant des cris gutturaux. C'est à ce moment que son banquier l'appelle pour s'inquiéter à nouveau des prélèvements de son fournisseur d'accès sur son compte ; ils ont atteint 2700 euros pour le mois de Novembre, soit trois fois plus que le salaire qu'il se verse. Il explique que c'est temporaire et qu'il attend de toucher les aides de l'Europe.

Quand Lauriane revient passer Noël, et qu'elle l'appelle joyeusement pour lui donner sa date d'arrivée, il est froid et distant tant le pouvoir qu'elle a sur lui l'inquiète. Elle est venue avec des amis pour passer le réveillon et avant même qu'elle n'ait pu lui parler, il s'invente une fête à laquelle il serait invité à la ville la plus proche. Il ne veut pas qu'elle le regarde avec son regard amusé et ironique. Il a peur d'elle, il a plus encore peur de la décevoir.

Le matin du 1^{er} Janvier, c'est un bouquet de gui qu'elle trouve sur le seuil du donjon, ainsi que quelques ellébores nouées de tiges de foin. Elle l'appelle pour le remercier ; il est évasif et elle raccroche, embarrassée.

Avant qu'elle ne reparte, elle a juste le temps de lui glisser qu'elle a trouvé une solution pour ses problèmes d'accès à Internet. Elle a réussi à mettre en contact le député maire du département et un grand fournisseur d'accès. Moyennant quelques aides locales et une subvention européenne pour les régions déshéritées, afin de réduire la fracture numérique au nom de la sacro-sainte société de l'information, un réseau sans fil va être installé. Lauriane doit déjeuner avec le député et le fournisseur d'accès quelques jours plus

tard à la cantine de l'Assemblée Nationale, et elle l'appellera pour lui donner le résultat.

Janvier est là, la campagne est figée et blanche, et plus aucun jeu ne peut combler le vide et le froid de son cœur. Comme il s'en fiche, de sa rapidité de connexion ! quelle idée, de lui avoir parlé de ça ! Il joue encore, mais comme un ivrogne qui boit des coups, de manière saccadée, sans plaisir, juste afin d'atteindre un seuil de saturation qui va le laisser hébété. Il massacre tous les Sith mais cela ne lui donne aucune satisfaction, il fait cela avec le même ennui profond que quand il distribue le fourrage matin et soir à ses vaches.

Alors qu'il décroche son téléphone, il sent à sa voix qu'il s'est passé quelque chose. Elle parle comme une enfant excitée, elle est fébrile – le projet va se faire, et d'ailleurs elle vient passer le weekend avec le fournisseur d'accès, celui-ci veut voir de lui-même cet anachronisme vivant – une région sans ADSL, pensez donc.

Il raccroche et il sait. De la même manière qu'il sait quand un veau va tomber malade, une vache mourir ou qu'il sent le sanglier passé par le même chemin quelques minutes auparavant, il sait; il a entendu le désir dans sa voix.

Ce weekend-là, les volets de la maison bleue se sont à peine ouverts. Il l'a vue, un matin, nue et joyeuse, furtive dans un rayon de soleil hivernal, avec un rire si grand qu'il en a pleuré. Il jurerait qu'il a entendu sa mélodie d'amour de l'autre côté de la vallée. Il a aperçu un homme, un bel homme aux cheveux d'argent et à la haute stature, qui réclamait des croissants à la boulangère interloquée. Il a vu, même de si loin, que ses mains à lui étaient longues et fines. Il les a imaginées en train de fouiller à l'intérieur des longues cuisses de Lauriane, et il souhaite à ce moment précis que ce soit la corne d'une de ses vaches qui s'insinue dans son cœur, plutôt que cette souffrance amère et pointue.

« Tout cela est de ta faute.... Tu voulais un accès plus rapide pour tes jeux, tu lui as demandé, elle te l'a obtenu... et maintenant tu dois en payer le prix. »

Le prix, il le connaît. Il en a vu tant d'autres, dans les granges. Avant d'accrocher, avec ses mains calleuses et épaisses, la corde

sur la grosse poutre de chêne, il n'oublie pas de désarmer Cander. Sa dernière pensée est que le guerrier Padavan lui survivra peut-être quelques minutes.

CONTRIBUTION N°17

Tiens ferme !

Pécors

Philippe Journeau

Le 30/10/2010

– « T'tention ! »

Électrique, mon beau-frère Amédée Tugdual a hurlé quand le panneau mural s'est effondré, crochet arraché avec lambeau de crépi. Moi aussi mais pour l'écran, pas pour son pied. Merci quand même pour ton aide à fixer le bijou électronique. Et d'avoir laissé trainé quelques métatarses : ça m'aurait embêté de repayer un engin pareil alors que les os ça coûte rien à réparer. Sauf à la sécu bien sûr, ici pour parturition en terre bretonne d'une nouvelle génération d'écrans plats 3D incorporés TV/PC, made au Soleil Levant.

Moi, Cronan Le Bihan et mon beauf, on donne plutôt sur le couchant, à partir des collines de la forêt de Paimpont et ses marches du Bro'ch Eliande, marques où les miloufs se succèdent sans discontinuité depuis Lancelot et du Guesclin. Où les brumes du nord et le lac au Duc abritent les petites dames d'Avallon. Quant à nous autres, les fermiers, on s'est depuis les Rohan répartis l'ancienne forêt couvrant la Bretagne du rennetais jusqu'à Huelgoat en passant par Saint Gwenn. Le sud est pour les cyrards : chacun ses vaches et ses veaux, les troupes et les troupeaux seront bien gardés qu'ils disaient.

A propos de bovidés j'ai largué les miens l'an dernier, me disant « y'en a marre ». Le nez creux ! Juste avant la remontée des cours du blé. Financièrement l'abandon se justifiait, malgré son arrière-goût de parricide. Le cent pour cent céréales prouve mon flair pour le moment, mais le vrai motif était ailleurs : le bestiau est 'time

consuming' disent les anglaises, nos cousins de l'autre Britannia, celle qui rule toujours mais amasse moins de mousse que jadis pour astiquer l'arrière pont de ses destroyers.

En parlant de destroye maintenant c'est plutôt les légions de Cronans et d'Amédées en réseaux virtuels par haut débit interposé. Après les bancs du lycée agricole et l'évolution des cours du corned beef à la bourse de Chicago on se tape, via 'Wars of Bro'craft Stars', Wobros pour les initiés, des cours de globish en accéléré. D'où l'écran livré ce matin même par le transporteur, reparti avec le vieux truc qui me servait encore hier de lucarne sur le monde. Le nouveau m'a bouffé trois bœufs mais ça vaut le coup, on s'y croirait. Le long mur de granit de la ferme ancestrale est désormais symétrique : à droite la grande fenêtre vers les collines et, bien au-delà, la ferme de ce brave Amédée, dans les brouillards de l'ouest. A gauche, à la place du vieux baromètre, giclé ce matin à l'aube, en décalque de la fenêtre et presque de la même taille, ma nouvelle plaque électronique. Une fenêtre encore noire en ce milieu de journée mais prête à s'éclairer au crépuscule, quand ma vie commence vraiment.

Car c'est là que les vagues de zergs et d'orcs à la gomme envoyés par ce fumier d'Amédée, selon son plan de réalité du moment, vont s'écraser la tronche sur mes menhirs d'avant-poste, voire jusqu'à mon mur de granit, juste de l'autre côté de l'écran donc, pour les meilleurs. J'en récupère déjà quelques restes fumants certains matins en cherchant des œufs pour le p'tit déj. Évidemment pas grand-chose vu que je les pulvérise à l'éclato-sabre-laser et à l'arbalète neutronique : de l'ersatz d'esquisse de trace. Mais je reconstruis vite la bataille, avec encore en tête le jour la mappe de la veille. Puis je paramètre le soir les progrès constatés en journée. Par exemple hier des piétinements sauvages sur un quart du champ de maïs, à trois bornes d'ici, vraisemblablement anéanti par une escouade de protes, repoussée la nuit précédente avec un sort d'hémorroïdes troisième degré. Très efficace quand l'assaillant est incapable de contrer tes spells. La fois d'avant c'était mes pommiers, au-dessus de Trécession : Amédée a dû vider son stock de foudre en conserve car l'orage était juste au-dessus du verger. Bien visé !

Amédée n'a jamais digéré le partage : à moi Cronan III, le fils, le mâle, les meilleurs terres, celles où la céréale pousse encore, côté gallo. A la fille, donc au gendre, le côté mor ou mort ou vor ou gore,

parcelles de bruyère s'éclatant en Bro'ch Ered, bonnes pour le mouton et le cochon. Depuis c'est la guerre électronique. Et me voilà ce matin à tester les branchements, le débit, la réactivité des manettes à pulser une roquette atomique à droite tout en paramétrant une série de sorts de vomissement incoercible avec la souris gauche.

Car le réseau planétaire WoBros invite ses accros noctambules unis de tous les pays en multiplayer à passer en un click d'un univers spatio-temporel à l'autre au détour d'un trou de ver. Les plans de réalité s'y entrecroisent joyeusement quand Fafhrd et le souricier gris y croisent deux jedis en goguette ou un paladin, trois nains et deux elfes à la recherche des neuf anneaux, des émissaires de Trantor ou de Melniboné voire quelques psychos ou protos égarés. Ou encore une section de légionnaires en famas et baïonnette au canon.

S'adapter ou périr : qui dégaine sa pierre de lune contre le trou noir du gars d'en face a toutes les chances de finir au fond du puits, écrabouillé en plasma gluonique. Et qui balance une torpille à antimatière sans protection magique n'est pas sûr d'échapper à un sortilège de fourmillement cérébral lancé à vitesse superluminique. Mais une bonne épée magique de niveau plus deux avec sa cote de mailles, ou un sable-laser dopé à l'ytterbium, suffit pour se promener peïnard sur la planète aux trois soleils, où je heurte Amédée le plus souvent jusqu'à l'heure bretonne. Et la souris peut enfin se reposer, quand j'ai failli l'implorer à force de cliquer comme un malade de huit heures du soir à quatre heures du matin.

Avec Gwyneth ça s'est moins bien passé. Sans doute lassée des assauts répétés des hordes de zergobelains n'ayant probablement pas goûté la disparition de mes vaches grasses, leur ordinaire. Disons aussi que j'ai fait main basse sur quelques-uns de ses bijoux, à la Gwyneth, histoire que les silmarils ne tombent pas aux mains du Nécromancien. En bref elle s'est barrée. Après tout ça vaut mieux, les nuits et une part croissante de mes jours sont mobilisés sur l'écran à repousser l'ennemi. Question de longue vue et de longue portée, tant que ses meutes resteront encore trop peu visibles par ma fenêtre de droite, et vu que les créatures d'Amédée supportent mal le rayon solaire, mais déboulent déjà en vagues croissantes entre le deuxième et le troisième thalweg sur celle de gauche au clair de lune.

Hier, quand même, sortie d'environ trois heures en après-midi pour ramener du fourrage et vider mon poulailler flambant neuf, installé l'an dernier pour remplacer le bovin : encore un coup d'avance sur l'Amédée et ses hordes puantes, qui se seraient facilement rabattues sur la volaille. Mes poules caquètent maintenant à l'étage, en sécurité, occupées à pondre dans mon lit pendant que je dors sur le canapé entre deux passes d'armes avec le Tugdual au long des dix kilomètres séparant nos corps de ferme.

Le Wobros du cosmos nous a fait vibrer de destriers hyper chromés et passer de lieues et de lieux bretons trop arpentés aux mille milliards de parsecs encore à recenser. Mais le passé et le passif entre Amédée et moi pèsent trop lourd : batailles déjà saignantes des bancs de l'école primaire à Pleucadeuc jusqu'au lycée de Plélan, œillades de Gwyneth plus souvent à moi qu'à lui destinées, ma mauvaise tête quand il a répliqué en courtisant ma sœurette préférée – la seule à vrai dire – et pour finir le partage des terres et des têtes par le vieux. Pour de vrai on s'entraide pourtant souvent mais pour de faux et dès qu'on peut, à l'écran, on s'entretue allègrement. Ou au-moins on se hache menu la soldatesque de l'un ou de l'autre, c'est toujours ça de pris. Adoncques on s'en est finalement revenu de la galaxie Talique, « pleins d'usage et raison, s'étriper par ici, en famille et en Domnonée.

Côté boulot, avec l'agri-simulator v4.3 en cluster cantonal je gère en réseau depuis l'an dernier quelques moissonneuses-batteuses partagées avec les fermes voisines. Champs et emblavures bien délimités, bocage et plus grosses caillasses ajoutées. J'y ai même reporté cet été quelques terriers à leurs exacts emplacements sur la mappe. Avec le mois dernier un premier essai d'import du fichier dans mes paramètres Woblos : pilepoil ! La carte devient le territoire et réciproquement, ce qui signifie que ma fenêtre dextre et ma senestre c'est du pareil au même.

Ce soir ça va barder. Il se rapproche le bougre, mais j'ai passé la matinée à miner le terrain. L'année dernière mes pièges en fer forgé ont rendu du lapereau à gogo et de la bécasse à la ramasse. Plus quelques marcassins d'arrière garde par l'œil-de-bœuf traversant la D724. Pas mauvais en marinade. A leur place, avant midi, j'ai dévidé du cordon bickford à travers les quelques trouées du

bocage propices aux envahisseurs et dispersé des caméras et capteurs de son, tout en grignotant mon sauciflard, aux points de passage obligés. Entre deux bouchées de Paris-brest j'ai ensuite reporté les positions des derniers pièges sur mon territoire virtuel. Au café mon poste de commandement, mon PC, mes batteries s'allument. Maintenant je marche au processeur Imperium à trois gigahertz et douze mégabits par seconde. J'enfile une bague de vision enrichie dans l'infrarouge : ça déménage. J'appelle alors Amédée sur son portable :

« Am', j'te vois venir !

- Ça m'étonnerait vu que j'ai rien lancé, j'suis à dix mille bornes et d'toutes façons tu vas rien voir, y vont d'tomber dessus et faire péter ton simili-granit à la gomme.... Attends, là j'suis au volant et pis ça tombe alors je coupe. Click... »

Jours d'orage au naturel : ça tonne même sans qu'Amédée les programme, c'est dire s'il faut s'attendre à tout de nos jours. En plus il fait nuit de plus en plus tôt, allant vers la Toussaint. Mes récoltes rentrées, triées, asséchées, séparées, préparées, je commuais cet été sur la fenêtre de gauche après souper, mais depuis la saint Michel c'est dès l'heure du thé. Il attaquera par celle-là j'en suis sûr, mais ne croyez pas que je vais laisser faire : mon équipe de stormfighters du chaos suréquipée se faufile à l'indienne vers ses terres. Par ma fenêtre, à droite, je surveille à l'occasion l'irruption probable de ses urukais à machette télescopique et arbalète à carreaux de feu. A moins qu'il n'expédie en guise d'apéritif une meute de garous propres à déminer en s'y pétant en joyeux feu d'artifice ?

Bon, en attendant je monte à l'étage ma truie et son goret. Les chambres du haut ne vous suffisent pas avec mes poules ? Et puis quoi encore, tout est pour vous, de la bauge salle de bains à nos plumards, en compensation de la porcherie et du poulailler, minés jusqu'aux abords de la ferme, où je sens que je vais te cramer un paquet de zombies amédéens tout à l'heure que ça va pas trainer. L'odeur animale encore incrustée va les y attirer et alors là, 'boum' ! Mais les dernières batteries d'explosifs ne seront pas déclenchées par l'envahisseur : s'il arrive jusqu'au mur je fais sauter toute la pelouse, de l'autre côté de ce pan de granit et de réalité où je

m'enferme désormais plutôt que de tomber entre ses sales pattes griffues et sûrement venimeuses.

Trois œufs abandonnés par mes cocottes se dorent la pilule dans le creux du rocking-chair. Je les bats en omelette et zou, à la poêle, en attendant d'en découdre avec les zozos d'en face. Ça commence à chauffer. Je quitte la lucarne de droite où je ne vois plus rien passé huit heures ce soir sauf qu'un nouvel orage zèbre les collines à l'ouest. Si ça se trouve Amédée a remis au travail quelque enchanteur pour me foudroyer les avant-postes et faire l'impasse sur les zombes, toujours difficiles à manager.

Retour au PC, sur le coin d'une longue table de chêne noir marinée de générations de soupes Le Bihan. Donc presque au centre du living mais légèrement déporté pour visibilité optimale sur la fenêtre gauche et aperçu en oblique vers celle de droite. Omelette, tonneau de cidre maison poussé à 8 degrés, pilon de coq. Celui-là ne me réveillera plus au moment où je vais me coucher et tant pis pour ses poupoles.

« You're under attack !

_ Merci j'avais compris. Laisse-moi plutôt les manettes... »

Je dialogue avec mon écran pour récupérer le pilotage automatique comme la première section d'assaut d'Amédée s'y projette. En fait il m'envoie des kobolds. L'heure est aux économies on dirait.

_ Tu pensais p'têt que j'les verrais pas ! »

Eh eh ! Ça va saigner car ma petite troupe, pas vue pas prise, progresse en contournant la colline par les bois du sud et traverse l'Yvel vers Kersamson. Rasade de potions défensives et vérification de l'armurerie, les abords du manoir d'Amédée semblent peu défendus. Étrange.

Maintenant vissé sur l'écran à gauche je ne jette plus qu'un coup d'œil occasionnel à travers la fenêtre à droite vers le Bois-aux-roches et la route de Mauron à Barenton.

Un 'bang' mahousse éclabousse les deux fenêtres d'un feu blanc squelette cent pour cent désintégrant. Sur le coup je crois mon écran déjà parti en fumée, rayé des cadres jusqu'à ce que le poste soit de nouveau pourvu, m'arrache du siège et m'écrase les mirettes sur la vitre, l'autre ouverture sur le réel : c'est la porcherie. Ou plutôt c'était. Faute de steak les uruks préfèrent la cochonnaille à la poulaille.

La violence de l'éclair m'intrigue. Mes pétards n'auraient pas suffi à pareille gabegie : leurs propres explosifs, en remake du charreton de TNT style Lion Ventura et son équipe au petit pied de « *Ne nous fâchons pas* » ? En tous cas l'explosion a dû atomiser cette vague d'assaut, aucun risque d'en voir venir plus avant.

Voire... Le grésillement de l'écran là-bas à gauche a cessé. J'y retourne dare-dare pour refocaliser sur les abords : vérif. en gros plan sur les avant-postes avant de secouer mon équipe à préparer l'assaut sur le Tugdual.

Un voyant d'alerte clignote soudain en bas de l'écran : je retourne surveiller mes abords. Nom d'un chien qu'est-ce qu'il se passe ! Mes grelots d'alerte et les fourrés des environs carillonnent à tout va. Tonnerre de Brest c'est quoi ce bin's, l'Armorique en branle-bas ? Des goules se matérialisant à ma porte ? J'ai de quoi faire feu de tout bois entourant le corps de ferme. Je clique sur l'icône « *C4 - défense rapprochée* » pour mon gazon de devant, dernier rempart avant que les assaillants soient aux fenêtres : « Blam », et que ça saute !

Aurais-je encore forcé la dose ? Le mur tremble, le toit descend d'un étage et je le sens m'écrabouiller tout le premier. Adios la volaille, après veaux, vaches et maintenant cochons. Même la couvée y sera passée mais mon granit est toujours debout et la devise des aïeux s'y devine, sous la suie et la poudre :

« Tiens ferme ! »

Six jours ont passé. Arrive une carte postale d'Amédée, pieds dans l'eau face au roc du diamant à la Martinique avec sœurlette depuis dix jours, sans micro : les uruks n'étaient qu'un

couple de corbeaux cherchant un abri et les pseudos-goules une lapinerie en cavale : ma ferme millénaire je l'ai défoncée tout seul, comme un grand.

TABLE DES MATIERES

PRÉSENTATION	7
CONTRIBUTION N°2	15
CONTRIBUTION N°4	22
CONTRIBUTION N°5	31
CONTRIBUTION N°6	38
CONTRIBUTION N°7	45
CONTRIBUTION N°8	49
CONTRIBUTION N°9	53
CONTRIBUTION N°10	60
CONTRIBUTION N°11	70
CONTRIBUTION N°12	75
CONTRIBUTION N°13	79
CONTRIBUTION N°14	87
CONTRIBUTION N°15	95
CONTRIBUTION N°16	101
CONTRIBUTION N°17	108

Le concours d'écriture XM-Auteurs permet aux membres de l'association se confronter leurs talents littéraires.

Sujet proposé par Erik Orsenna : « **un jeune agriculteur touché par la folie des jeux électroniques** ».

Vous trouverez ici les contributions et les résultats de ce concours. Auriez-vous choisi les mêmes lauréats ?

X-Mines Auteurs réunit les auteurs anciens élèves de l'Ecole Polytechnique et des écoles des Mines de Paris, Saint-Etienne et Nancy, ainsi que tous ceux qui souhaiteraient en faire partie et qui seraient cooptés par les membres

Les objectifs de cette association sont :

- Aider ses membres à passer de l'intention au manuscrit, grâce à des ateliers d'écriture,
- Passer du manuscrit à l'œuvre publiable, par les moyens classiques ou par la voie électronique, grâce au comité de lecture en place,
- Diffuser les œuvres et en assurer la promotion
- Inciter les membres à écrire dans un cadre ludique et concurrentiel au travers de concours de nouvelles,
- Rencontrer des professionnels du monde littéraire, (écrivains, éditeurs, distributeurs), par des conférences sur la littérature, l'édition, notamment électronique.

En favorisant les contacts et les échanges entre les anciens élèves de grandes écoles et des universités manifestant un intérêt particulier pour l'écriture et l'édition d'ouvrages littéraires ou documentaires, XM-Auteurs recherche aussi les œuvres écrites par des anciens élèves de ces écoles et de ces universités.

Ces objectifs ne sont pas limitatifs.

